

Abbé Joseph GRUMEL

Prêtre selon l'Ordre de Melchisédech.

oooooooooooo

Ma sacrée vie de prêtre...

Exorde...

Vous tous, cannibales et anthropophages de la terre,

voici mon coeur palpitant,
mes entrailles toutes chaudes,
mon foie sanglant;

mangez, dévorez à pleines dents

raillez,
riez de votre gros rire bête !

Quand vous vous serez bien moqués de moi
vous pleurerez sur vous.

Et moi je serai content

si

parmi les six milliards d'insensés
qui grouillent autour des cimetières

un seul
cherche à devenir fils de Dieu !

oooooooooooooooo

Ma sacrée vie de Prêtre...

Chapitre 1 - Mes jeunes années...

"... mes souvenirs sont vagues,
"et viennent de temps en temps..."

dit le chanteur qui "courait dans les rues de Copenhague". Moi c'est dans les rues de Chambéry que je courais enfant, et sur les collines et montagnes environnantes. Je veux ici rassembler quelques "vagues souvenirs", sans ordre chronologique précis, persuadé que, ce qui reste gravé dans la mémoire n'est pas forcément ce qui fut le plus important. L'action permanente et vivifiante de la Grâce de Dieu ne laisse peut-être aucune trace discernable ?... Elle transparaît cependant dans les impressions, les intuitions, puis les jugements ou les appréciations de la conscience, lorsque celle-ci se retourne avec émotion vers le monde intérieur qui s'ouvre devant elle comme un paysage embué par la brume du crépuscule.

Ma mère m'a raconté, lorsque j'étais déjà prêtre, qu'elle avait mis trois jours et trois nuits pour me mettre au monde, dans les pleurs et les grincements de dents d'un accouchement qui se termina par les fers. La chose s'était passée à la maison, rue Croix d'Or, avec l'assistance d'une sage-femme et d'un médecin. Ils recueillirent de son sein, me disait-elle, des cuvettes de sang... Il n'y a donc aucun doute, ma mère a subi la terrible sentence: "elle m'a conçu dans le péché", selon l'oracle du Prophète (Ps.50/7). Je fus très long à admettre cette parole outrageante pour toute femme qui enfante. Elle heurtait chez moi, même après la mort de ma mère, toute la vénération que j'avais pour elle. En effet, tous les souvenirs que je garde de celle qui m'a porté sur ses genoux, allaité de ses seins, sont empreints d'une extrême tendresse, qu'elle me manifesta toujours, avec le plus grand respect de ma liberté, de ma vocation, de mon activité, et surtout du "jardin fermé" de ma conscience. Frère aîné de mes deux soeurs, j'étais son préféré. Elles jalouaient quelque peu cet amour de prédilection en plaisantant sur lui avec une fine ironie. Maman en était confuse: elle protestait en vain... Ces petites disputes s'arrangeaient toujours par de gros baisers. Elle aurait voulu que mon prénom soit "Georges", je ne sais pourquoi. Mais mon père, qui me porta sur les fonts baptismaux le 19 mars 1921, m'appela Joseph, dont c'était justement la fête. Il ajouta à ce prénom, qui devait me prédestiner, ceux d'Alexandre et de Charles. Je me vantais parfois avec une emphase comique en disant: "Joseph comme le plus grand saint, Alexandre comme Alexandre le grand, Charles comme Charlemagne. Mes soeurs sifflaient alors leur indignation contre cette prétention éhontée. C'était très amusant... Elles portaient, elles aussi de très beaux noms: Marie Christine Albertine, et Renée Marie Joséphine. A vrai dire, Joseph signifie "Celui qui dépasse", Alexandre: "le défenseur des hommes", et Charles veut dire "le bien-aimé". On m'a raconté que le prêtre qui me baptisa était le curé de la cathédrale de Chambéry: Monseigneur Marin. Il avait la réputation d'un pasteur exemplaire et mourut en odeur de sainteté. Il prononça en me baptisant une prophétie fort étonnante. Une partie de cette prophétie s'est aujourd'hui réalisée : mais je la tairai, car la promulgation d'une prophétie personnelle en empêche ou retarde, dit-on, la réalisation.

Mes premiers souvenirs se rapportent à mon père: je le revois penché sur moi alors que j'étais dans ma petite chaise de bébé. Il portait des moustaches et un lorgnon cerclé d'or, retenu par un cordon noir à son oreille. Son nez était long, son front anguleux, très haut. Il ressemblait étrangement au grand physicien Max Planck. Il aurait pu devenir comme lui un génie des sciences, s'il n'avait été coincé par la dure nécessité de gagner son pain quotidien par un travail asservissant, dès son jeune âge. Il était attiré par la mesure du temps. Il aimait à monter et démonter des montres et des pendules, à ses moments de loisir. Il aurait voulu devenir horloger... Il ne fut qu'employé de banque. Il occupa le poste de Fondé de pouvoirs à la banque de Savoie. Il additionnait les chiffres avec une célérité extrême. Je le vois encore suivre à la pointe de son crayon de hautes colonnes sur de puissants registres. Il n'y avait à cette époque, ni ordinateurs ni machines à calculer. Mon père était le cadet de trois soeurs: Anne, Albertine et Marie. Anne, l'aînée, mourut prématurément, laissant trois jeunes garçons. Il fallut les élever. Mon père se mit en devoir de gagner l'argent nécessaire pour leur pain quotidien et leur éducation jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de "gagner leur vie". De ce fait, il retarda son mariage avec ma mère pendant neuf ans.

Je revois donc mon père penché sur moi, me parlant, m'apprenant à discerner les lettres sur les gros titres du journal. Il veillait avec un grand amour à l'éveil de mon esprit. Avant même que je fusse placé à l'école maternelle, il m'avait appris à lire, et beaucoup de choses, car il ne laissait sans réponse aucune de mes questions. De ce fait, je n'eus jamais aucune difficulté dans mes études: je reconnaissais dans les leçons de grammaire, de calcul, de sciences, tout ce que m'avait déjà enseigné mon père. Il s'appelait Louis. Si je voulais exprimer d'un mot l'image globale de tout ce qu'il fut pour moi, je dirais ceci: il m'a donné le sens de la vérité. Il m'a révélé qu'il y avait en toutes choses et au-dessus de toutes choses, une vérité intelligible, plus importante que ce qui se voit.

Les deux soeurs de mon père, Marie et Albertine, eurent la chance - ou la malchance ? - de ne pas se marier. Elles étaient couturières. Elles étaient connues dans la paroisse: "Mesdemoiselles Grumel..." Elles vivaient ensemble, gagnant péniblement leur vie en tirant l'aiguille pendant les longues heures des jours. Elles alimentaient, avec mon père, la bourse commune qui permettait l'éducation de leurs neveux. Je garde de mes deux tantes paternelles de vifs et bons souvenirs. J'allais souvent "dîner chez les tatans". Mon palais garde encore le goût des macaronis à la sauce tomate qu'elles m'apprenaient à savourer avec modération. J'allais aussi dans leur atelier, où elles cousaient, assises devant une table basse, à rebords de bois, toujours encombrée de coupures de tissus de toutes couleurs. Ma tante Marie y perdait habituellement son "centimètre"... Je les revois courbées sur leur lourd fer à repasser, qu'elles faisaient chauffer sur les parois obliques d'un poêle à charbon de bois. Elles avaient une ou deux ouvrières. Souvent elles chantaient, à deux ou trois voix des cantilènes et des chansons dont les airs me reviennent encore avec quelques bribes de paroles: "Amis, descendons vers l'Adriatique..." " Ne pleure pas Jeannette..." et grand nombre de chansons de Botrel, que ma mère elle aussi chantait en brochant.

C'était en effet auprès de ma mère que je me trouvais bien. Lorsqu'elle avait terminé le ménage et la vaisselle, elle s'asseyait près de la fenêtre, et elle brodait,

accomplissant un travail d'une qualité extrême et d'une parfaite précision. Je restais là, près d'elle pendant des heures, regardant ses mains et son visage; et je lui racontais toutes les pensées qui montaient en moi, et je lui posais toutes les questions qui affleuraient sur mes lèvres. Elle répondait à tout, plus encore par son regard que par ses paroles. Puis elle m'invitait à chanter avec elle, des chansons tristes comme "Le mouchoir de Cholet, " ou "Le tricot de laine... " Je n'aimais pas bien chanter ces choses-là. J'étais ingénu devant le mal et la misère. Je n'avais aucune expérience personnelle d'un monde où il n'y eut pas d'amour. C'était bon.

Je sais peu de choses de l'histoire de ma mère: l'essentiel cependant. Elle était issue de la famille Favre: riches propriétaires habitant le petit village de Moye, en Haute-Savoie. Sa mère, ma grand-mère maternelle donc, épousa l'un des domestiques de la maison: mariage d'amour, qui ne fut pas agrée par la "famille". De ce mariage naquirent trois filles et un garçon. La vie devint intenable pour mon grand-père, qui se nommait "Bordon". Il dut quitter la maison, et ma grand-mère mourut de chagrin. Alors ma mère, Marie-Jeanne, et ses deux soeurs plus âgées, Antonia et Louise, furent reléguées dans un orphelinat à Bourg-en-Bresse. Quant au garçon, il fut placé je ne sais où, dans un orphelinat également.

Maman m'a raconté quelques souvenirs de cette "maison religieuse tenue par des bonnes-soeurs." Elle en avait une nausée évidente. Elle y souffrit une véritable réclusion, depuis l'âge de quatre ans, jusqu'à sa majorité: 21 ans. L'horaire était rude: lever à six heures, et même avant, en été. Messe, longues prières, à genoux, toujours... régime strict et sévère. Silence quasi perpétuel. Austérité absolue dans le langage, les vêtements, les relations. Pas d'exercice physique. Des promenades misérables, en rang, dans les environs de la ville. Ma mère m'a raconté, avec une douleur qu'elle ressentait encore fortement, l'un de ses gros chagrins de pension: elle avait une très belle chevelure. Mais, avec le manque d'hygiène qui régnait alors, elle contracta des poux. Elle fut tondue à zéro. Et pour la "mortifier" contre les vanités de ce siècle, on jeta sous ses yeux cette belle chevelure dans le feu. Et la bonne soeur dut agrémenter le spectacle par une claire allusion à l'enfer... Elle pleura, ma pauvre maman, toute petite fille qu'elle était. Je me demande comment elle a pu survivre à une oppression religieuse si terrifiante ? Dans cet orphelinat elle apprit quelques rudiments de grammaire et d'arithmétique. Comme on y faisait fréquemment la lecture, et sans doute dans des auteurs qui écrivaient correctement, elle acquit une remarquable culture littéraire et un sens aigu de la correction du langage et de la valeur de la phrase. Lorsque nous avions, mes soeurs et moi, des rédactions pour nos devoirs de classe, elle nous aidait volontiers. "Il faut écrire comme l'on parle, " disait-elle. Elle parlait bien, d'ailleurs, lorsqu'elle nous racontait ces histoires qui, depuis trois siècles nourrissaient l'imagination des petits français: "Le petit Poucet, Le chaperon rouge..." A vrai dire, ma mère, dès l'âge de douze ans, peut-être de dix, fut arrachée aux "études", et fut employée par les soeurs aux travaux manuels de la couture, et tout spécialement de la broderie: travaux nécessaires pour la survie de l'orphelinat et de la congrégation. Elle acquit ainsi, dans l'art de la broderie, une dextérité extrême. De même pour le dessin de ses "chiffres", qu'elle traçait ensuite sur les draps, les nappes, les serviettes, avec une poudre bleue et un tampon de feutre, à travers un papier perforé. Les soeurs auraient tellement voulu qu'elle eût la "vocation religieuse", afin de garder une si bonne ouvrière ! Elles la sollicitèrent de toutes sortes de manières pour qu'elle restât au

couvent. Mais le jour même de sa majorité, elle partit, disant qu'elle préférait le combat de la vie à la sécurité du cloître. C'était un acte héroïque, comme celui d'Abraham lorsqu'il s'enfonça dans le désert. Elle partit dans le monde sans un sou. Elle s'embaucha à Chambéry dans une mercerie de la rue de Boigne, tenue par des avaricieux qui l'exploitèrent tant qu'ils le purent. Ma mère avait appris à souffrir en patience. C'est là qu'elle fit dans l'émerveillement la connaissance de mon père. Elle devait alors avoir environ 25 ans. Leurs fiançailles, qui durèrent neuf ans, furent remplies et comblées d'un amour d'une extrême pureté et d'une sublime espérance. Et tel était grand leur amour et leur confiance mutuelle, que ces neuf ans leur parurent un seul jour...

Elles furent assombries, ces fiançailles, par la sombre guerre de 14. Mon père dont la vue était médiocre, et qui avait charge de famille, ne fut pas mobilisé. Mes parents se marièrent en 1920, époque de l'euphorie nationale, du retour de la "belle époque d'avant-guerre", où l'on s'imaginait que la joie de vivre avait éclos sur la terre parce que la victoire avait été remportée sur la "barbarie allemande". Mon père et ma mère étaient pauvres, tous deux, lorsqu'ils se marièrent: ils n'avaient qu'une table, un lit, deux draps, deux chaises. Quelques images flottent encore dans ma mémoire sur les lieux où nous habitions: deux pièces, dont une alcôve, et l'autre ouvrant par une porte-fenêtre sur un balcon de bois, au-dessus d'une cour étroite et profonde, au troisième étage du 18 de la rue Croix-d'Or. C'était un intérieur assez sombre... Le soir, il était éclairé par la lueur jaunâtre d'une lampe à filament de carbone, qui paraissait merveilleuse pour supplanter la lampe à pétrole, ou la lampe "Pigeon", gardées prêtes à l'usage en cas de panne d'électricité. Une atmosphère chaude, paisible, sereine, enveloppe ces souvenirs estompés. Le seul "problème" était celui des caprices de ma soeur, Marie-Christine, surnommé "Pounette" sans doute en raison de son embonpoint. Presque chaque jour, elle pleurait en poussant de véritables hurlements que personne, ni rien, ne pouvaient calmer. Elle déployait ainsi, sans doute, un surcroît de vitalité. Maman lui donnait la "patte mouillée", lorsqu'elle avait épuisé tous les arguments et toutes les gâteries. Il arrivait que l'on fît appel aux tantes, et aux cousins, Joseph et Claudius, qui s'efforçaient, en vain de la distraire ou de l'amuser. Les voisins même s'émouvaient; on aurait pu croire qu'elle était une enfant martyre. Il n'en était rien: aucune fille au monde n'a été plus choyée et dorlotée qu'elle, surtout par mon père. Ses caprices s'espacèrent, puis disparurent.

Un soir, ma soeur Pounette fut renversée par un cycliste, dans la rue, juste au-dessous de chez nous. Son front heurta violemment le pavé. Elle eut une plaie qui saigna beaucoup et qui dut être resserrée par quelques points de suture. Ce fut une grosse émotion dans notre petite vie tranquille. C'est peut-être à partir de ce moment que Pounette devint plus "sage"...?

Vers l'âge de quatre ans, on me mit à l'école maternelle dite de "Saint Louis". Je revois encore les locaux, les classes, la cour: tout cela me paraissait immense. Cette école était tenue par des religieuses "sécularisées" - car, à cette époque, en France, les religieux et religieuses n'avaient pas le droit de porter l'habit. Ma maîtresse était Mademoiselle Michel. J'étais assis au premier banc. Je devais être extrêmement sage. Je me souviens, avec une netteté saisissante de la leçon d'Histoire Sainte que nous fît un jour mademoiselle Michel sur Adam et Eve, nos premiers parents. Elle nous montra le Paradis Terrestre sur un grand livre d'images. On y contemplait l'homme et la femme nus

au milieu des arbres et des animaux.. Elle tourna la page de son grand livre. On vit apparaître le serpent et le fruit défendu, la désobéissance et le châtement. Mademoiselle Michel nous expliqua qu'à partir de ce moment, ils eurent honte, et se firent des pagnes pour se couvrir le corps. On voyait cela sur l'image... Je fus pris jusqu'aux entrailles par cette "histoire" qui, pour être "simple", n'en était pas moins dramatique. Les sentences qui manifestaient la colère de Dieu après la faute me donnèrent un sentiment atroce du désastre... Je compris aussitôt que cette faute avait un rapport secret avec le corps et le sexe. Mais quelle était cette faute ? Question brûlante, qui, de ce jour, assombrit toute ma vie intérieure et me mit aux aguets. Je fus déterminé, dès ce moment-là, à éviter coûte que coûte cette faute: j'avais parfaitement saisi que cette histoire d'Adam et d'Eve m'intéressait, moi, personnellement, au plus haut point.

L'année suivante, j'avais 5 ans, fut celle de l'ordination sacerdotale de mon cousin Charles. On me trouva assez sage et assez instruit de la foi pour que je puisse faire ma communion privée à la première messe de mon cousin. Je revois bien l'autel où cette messe fut célébrée dans la cathédrale: c'était celui du Saint Sacrement, où plus tard, je servis chaque matin la messe. Le retable de marbre était chargé de lourds chandeliers dorés et de nombreuses lumières, orné de gerbes de fleurs. Je communiai, comme on me l'avait appris, avec une foi entière en la Présence de Jésus dans l'Hostie. Je savais mes "Actes" avant et après la sainte communion.. Je les récitai de tout coeur: ils exprimaient exactement ce que j'avais à dire. Je sus, ce jour-là, avec une évidence plus éclatante que le soleil, que j'étais aimé du Seigneur Jésus et que j'étais à lui. Cette conviction ne m'a jamais quitté, je crois qu'elle garde encore aujourd'hui toute sa fraîcheur.

C'est sans doute vers cette époque que mes parents déménagèrent et quittèrent le 18 de la rue Croix-d'Or, pour habiter au 14, au dernier étage de la maison, d'où l'on avait vue sur les toits de la ville et sur les mystérieuses montagnes... Je les ai regardées longuement, longuement, depuis la fenêtre ouverte en direction Sud et Sud-Ouest. Je crois que ma soeur Renée naquit au 14 de la rue Croix-d'Or. Je garde quelques images fumeuses de cet événement, que l'on avait enveloppé d'un silence gêné... On nous avait mis en "pension", ma soeur Pounette et moi, chez nos tantes. Il y avait des va et vient, des conversations à voix basse, des anxiétés mal déguisées... Tout cela me sembla en rapport direct avec la leçon de catéchisme sur le fruit défendu... Dans ma petite intelligence, j'avais déjà fait une proto-synthèse entre la parabole biblique et la réalité de la chair humaine, du rapport de l'homme et de la femme. Je ne savais explicitement rien de précis, mais j'avais une intuition certaine, quoique vague, de l'origine de nos maux. Cette sorte de conviction n'entamait en rien l'amour que j'avais pour papa et maman. Mon père était simple et droit: c'est lui qui nous baignait, mes soeurs et moi, dans une grande bassine de zinc, le samedi soir, et nous trempait tout nus dans l'eau. C'était là une grande réjouissance. Il était permis aux enfants d'être nus, mais non pas aux grandes personnes: c'était là une loi qui me semblait infranchissable, car elle était pratiquée par mes parents.

C'est vers cette époque, j'avais peut-être 7 ans, que je commis mon premier péché. J'ai battu ma soeur... je crois que c'était Pounette. Elle était dans une pièce voisine, en train de bouder ou de crier, je ne sais. Je résolus d'aller la châtier. Il me fallait parcourir un petit corridor. Je me mis en route, et voici que je sentis mon Ange gardien m'empêcher d'avancer, comme un véritable coussin d'air, tout à fait réel et sensible, quoique invisible.

Je dus faire un gros effort pour franchir cet obstacle. Je le fis, tout en sachant très bien que cet Ange voulait m'empêcher de lever la main sur ma soeur. Je me suis obstiné, et j'ai frappé ma soeur. Aussitôt j'ai pensé à Caïn et Abel. J'ai été attristé, comme broyé au-dedans de moi. J'ai pleuré amèrement. Par la suite, je me suis confessé plusieurs fois de cette faute, mais jamais plus je n'ai senti mon Ange gardien. J'avais l'âge de raison, c'est-à-dire celui du mauvais usage de la liberté. Mes voies allaient être errantes et hésitantes pendant bien des années. Ma conscience fut cette "Terre de Nod", cette terre de l'errance, où fut relégué Caïn.

Je connus aussi, à cette époque, mon premier drame intérieur. Je n'aimais pas les pruneaux. Maman voulait à tout prix qu'ils fussent bons. Pour m'en persuader elle me dit donc cette parole: "C'est un péché mortel que de ne pas aimer les pruneaux, de si bons pruneaux !" On m'avait parlé du "péché mortel, et de sa conséquence inéluctable: l'enfer. J'eus très peur. Je n'osais parler à maman. Cependant une voix, en moi, me reconfortait et m'instruisait de cette disproportion insensée entre un pruneau laissé sur une assiette et l'enfer qui nous est servi pour l'éternité... J'eus hâte d'aller me confesser et d'avouer au prêtre que j'avais commis un péché mortel. Lequel ? me dit-il. Et je lui racontai mon affaire de pruneau. Ce confesseur était bon et intelligent. Il me rassura tout à fait, et m'expliqua que ma mère m'avait dit cela par manière de parler. Cette confession fut importante dans ma vie: elle m'a donné un enseignement précieux. Elle m'a fait comprendre pour toujours que Dieu n'est jamais arbitraire dans ses jugements, et que toute loi, pour être morale doit être avant tout raisonnable. J'appris aussi qu'à travers le sacrement de l'Eglise, passe l'Esprit-Saint consolateur.

Je ne sais à quel rythme de confession nous étions invités: peut-être tous les mois, ou pour les grandes fêtes... Je sortis toujours du confessionnal allégé corporellement et revigoré. Je savais de mieux en mieux ce qu'était "vivre en état de grâce" et j'en éprouvais une joie extrême.

La fin de l'année, dans cette école maternelle, était sanctionnée par une "distribution des prix": fête attrayante, enveloppée de guirlandes, colorée de bouquets et de tentures. Elle symbolisait pour moi l'appréciation que Dieu lui-même, un jour, donnerait de toute ma vie. C'était très sérieux et très beau. Je me rappelle avoir eu la tête couronnée et les bras chargés de cadeaux. Une année, je montai sur la scène pour réciter devant tout le monde la fable du "Loup et de l'agneau". Je le fis à contre-cœur: je savais que je ne serais pas le loup, alors, qui serai-je ? J'eus un énorme succès. Je m'étonnais que de tels applaudissements viennent sanctionner la loi du plus fort et la cruauté efficace du carnassier. Je ne voyais pas très bien que l'enthousiasme du public allait non pas à la fable, mais à la grâce avec laquelle je l'avais récitée. Je rougis, lorsque j'eus l'évidence de cette erreur. On s'était servi de moi pour me faire proférer des paroles iniques, mais bien écrites. C'était affreux. J'eus le sentiment d'être coincé dans l'entrave de la sottise collective. Je redescendis dans la salle, courant vers ma mère qui se tenait là, et je me mis à pleurer, sur ses genoux. Elle était certes fière de moi, mais elle me comprit parfaitement.

A l'âge de sept ans, je fus transféré à l'école du Bocage, tenue par les frères des écoles chrétiennes. La petite classe, où j'entrais était confiée à une demoiselle chargée de

nous apprendre les rudiments de la grammaire et de l'arithmétique, et quelques leçons de choses... Je ne garde de cette personne qui devait être très douce et très agréable qu'un seul souvenir. Il y avait dans la classe un harmonium autour duquel elle nous rassemblait pour nous apprendre à chanter. Je me souviens d'une leçon où elle nous invitait à écouter attentivement les sons qui jaillissaient de l'instrument quand elle enfonçait les touches. Comme la maîtresse nous demandait notre "impression", je dis: "On dirait qu'il parle". Elle fut émue et émerveillée de cette appréciation. J'avais toujours entendu chanter à la maison. Mon père, en m'emmenant avec une joie extrême à la grand messe du dimanche, me recommandait d'écouter le son de l'orgue qu'il aimait tant. Peu après, on me mit à la maîtrise de la cathédrale. Cette "maîtrise" devint pour moi un véritable milieu vital. Chaque jour, après l'école, il y avait, à l'école même, une répétition soit avec "Monsieur le Chanoine", soit avec monsieur l'abbé. Le chanoine Garnier et l'abbé Johannès Martin que l'on surnommait "Nènès". Tous deux étaient experts et virtuoses, et savaient user de la baguette pour nous tenir attentifs, s'il en était besoin. Cette discipline était exigeante et joviale, et le chant créait entre nous tous, une bonne bande de copains, un lien d'amitié incomparable. Nous avions le sentiment de notre dignité et la légitime fierté de notre art. Notre vie prenait tout son sens. On ne nous disait pas que nous étions créés pour chanter la louange de Dieu: on nous le faisait faire. Je me souviens encore d'innombrables mélodies de César Franck, de Bach, le "Dextera Domini", la Cantate de la Pentecôte.... les messes de Gounod, de Widor, de Liszt. Lorsque je les évoque, les accords des orgues, les accents de l'orchestre remontent en moi avec une acuité saisissante. Rien n'est effacé de tout cela. Le chanoine Philibert Garnier avait quelque chose de sublime lorsqu'il dirigeait les grandes "exécutions". Il me semble que les voûtes de la cathédrale résonnent encore des "Amen" et des "Alléluia" formidables que l'on chantait à la fin du Messie de Haendel ou du psaume CL de César Frank.

Chaque semaine nous allions au solfège chez mademoiselle Perraud. Elle nous recevait par groupes de six ou sept, dans le vestibule de son appartement, au troisième étage d'une maison bourgeoise de la rue Croix d'Or. Il y avait là des meubles exotiques, importés d'Extrême-Orient, des statuettes bizarres, des marqueteries étranges, incrustées de nacres moirées, des tapisseries aux couleurs vieilles présentant des armes sophistiquées et rehaussées de pierreries. Un objet insolite trônait sur une crédence aux pieds incurvés. Mademoiselle Perraud nous dit que c'était une pipe à opium en porcelaine de Chine. Elle était troublée en nous faisant cette révélation sur un vice honteux. Mademoiselle Perraud avait un savoir-faire pédagogique extraordinaire pour nous apprendre la musique: chacun était placé objectivement devant ses propres capacités. Nous devions en effet lire et chanter les notes individuellement, devant son jugement et l'appréciation de nos camarades, tout en battant la mesure. Il n'y avait pas d'autre blâme que celui d'échouer, pas d'autre récompense que celle de réussir. En quelques mois, en quelques semaines, nos progrès étaient rapides. Chaque jour, aux répétitions, ayant en mains non plus le manuel de Lemoine, mais les partitions sublimes des maîtres, nous retrouvions les mêmes règles du solfège que nous expliquait mademoiselle Perraud. C'était cohérent, c'était bien. Même les plus grands compositeurs s'étaient pliés aux codes des portées et de la mesure: c'était très encourageant.

L'enseignement dispensé par les Frères était au-dessus de tout éloge. Après la prière rituelle qui nous plaçait devant le Souverain des intelligences et des esprits, la leçon

d'arithmétique ou de grammaire, d'orthographe, de géographie ou d'histoire se déroulait dans une liturgie presque sacrée. Je me souviens du vieux maître que nous avons en quatrième - j'avais huit ou neuf ans... Il ne disait rien, il ne faisait rien. Il nous faisait tout lire, tout réciter, tout exprimer, tout calculer. La classe était une véritable ruche. Nous étions stimulés pendant des heures qui ne paraissaient qu'un instant, pour apporter le premier à son pupitre les résultats exacts des opérations de calcul ou des analyses grammaticales. Les nombres étaient réconfortants: il n'y avait jamais d'exceptions. La grammaire était glissante et remplie de pièges. On pouvait faire confiance aux nombres qui viennent directement de Dieu; mais il convenait de se méfier du langage des hommes. Nous en étions bien avertis. Une sécurité toute divine planait sur tout cela, aussi bien sur nos lèvres soumises à des règles austères et précises, que sur la sérénité inaltérable du professeur. Il avait alors près de quatre-vingts ans. Il enseignait depuis soixante ans... Il portait une longue blouse grise sur son ventre bedonnant. Une calotte protégeait sa calvitie: il ne l'ôtait que pour la prière. Sa barbe chenue, ses moustaches négligées, colorées de tabac à priser, lui avaient valu le surnom de "Capus". Il avait été le maître de mon père, dans la même classe, avec le même programme d'études, quarante ans auparavant. Il ne témoignait aucune sympathie, aucune affection. Il ne prononçait presque jamais notre nom. Il commandait le déroulement de la classe par des coups de règle sur une table: au signal chacun prenait son tour pour épeler les mots de la dictée, et faire à haute voix l'analyse d'un mot, l'addition des nombres. Lorsque l'un de nous faisait une faute de lecture, un semblable signal l'invitait à reprendre: il faisait vibrer sur la table la pointe de sa règle. Capus circulait entre nos petites tables. Il s'approchait avec la plus parfaite indifférence de l'élève distrait et songeur, qui, la plupart du temps se réveillait à son approche. Sinon un coup de règle sur les doigts, sans un mot, sans un reproche, signalait le péché et conférait aussitôt le châtement. C'était juste, discret, indiscutable. Tout était ordonné à l'instruction que le maître devait donner, l'élève recevoir. Cet homme était d'une fidélité et d'une humilité totales: il accomplissait sans un cri, sans un murmure, sans même un sourire, sans un regard ce qu'il avait à faire pour nous, le plus strictement possible sans perdre une minute. Il réussissait admirablement: il nous apprenait avant tout que l'effort apporte la joie. Il n'y avait ni bavardage ni contestation d'aucune sorte. A l'âge de neuf ans, après être resté deux ans chez Capus, (j'ignore son vrai nom), je savais l'orthographe, l'analyse grammaticale et logique, tout le calcul, y compris toutes les opérations des fractions, les systèmes métrique, décimal, sexagésimal, l'extraction de la racine carrée, que je parvenais à faire même de tête. J'étais loin, cependant, d'être le premier de la classe: je me souviens d'un nommé Roggia qui nous surpassait tous de beaucoup pour le calcul mental par une rapidité incroyable ! L'instruction était un jeu merveilleux; tout le monde y prenait part avec un zèle extrême. Le maître donnait des "devoirs"; nous les faisions dans la "salle d'étude", sous une lampe à gaz de ville, dont la clarté très blanche était renvoyée sur nous par un large chapiteau en porcelaine. Après l'étude, il y avait la répétition avec le chanoine ou l'abbé. Le maître nous donnait aussi des leçons, pour la classe du lendemain, que nous devions apprendre à la maison. Je n'en ai jamais appris aucune, et j'ai toujours tout su. J'écoutais avec une grande attention l'explication de la leçon, et c'était rentré, ne varietur. C'est pourquoi, avec les copains de la maîtrise, dès la fin de l'école, nous courions au jeu: balle, ballon ou billes, et toutes sortes de combats épiques où l'imagination prenait largement le dessus sur la réalité. Nous étions alors des marins, des corsaires, des aviateurs, des indiens, des cow-boys, des gendarmes ou des voleurs. Les mots "policier" et "gangster" n'existaient pas encore...

Quelques films d'aventures tels que "Fra Diavolo", "John le harponneur", "Charlot" - c'était alors du délire - vus le jeudi après-midi, dans une salle obscure, ouverte gratuitement aux "enfants de la maîtrise", excitait notre fureur de vivre, et de vivre ailleurs et partout à la fois, aussi bien sur les océans immenses que dans les déserts de l'Amérique. Mon copain de jeu s'appelait "Poupette" de son surnom. Il habitait tout près de chez nous. Nous étions obligés chaque jour de faire route ensemble. Je ne l'aimais pas beaucoup, mais je l'étudiais comme un "phénomène humain". Il inventait des facéties de tout genre, pour épater la galerie. Il sifflait bruyamment en mettant ses doigts dans la bouche. Il avait les poches remplies de billes, de toupies, de ficelles, et lorsqu'il jouait, il risquait tout afin de ramasser plus encore... Il organisait des combats singuliers, de boxe ou de lutte, dans la salle même de la maîtrise, transformée en ring, pendant que des sentinelles vigilantes veillaient sur l'arrivée du chanoine. A son approche, tout était remis en place en quelques secondes, sauf la poussière qui, planant dans l'air, révélait l'agitation intempestive des enfants de la maîtrise. Le chanoine déversait alors sur nous, en frappant de la main le bois sonore de l'harmonium, le déchaînement foudroyant d'une colère semblable à celle de Moïse. Le calme revenu, Fontanel distribuait les partitions, et l'on attaquait le Kyrie, le Gloria ou le Sanctus...

J'aimais jouer, certes, mais toute cette vie, à la maison, dans la rue, à l'école, à la maîtrise, et même dans le chœur de la cathédrale, me paraissait un jeu merveilleux, où Dieu était partenaire avec nous. Pas toujours cependant. De temps à autre, sur la place du Verney, des forains venaient vendre leurs nougats et mettre en loterie leur camelote. Des charlatans de tout genre attiraient les curieux sous leurs tentes bien fermées, pour leur faire voir, moyennant dix sous, une bête étrange, un nain ou un géant, un tour de force extraordinaire. En toutes saisons une roulotte nous ramenait "l'homme le plus fort du monde", qu'une affiche étonnante nous présentait avec des muscles ventrus et rouges comme des tomates, sous une haltère plus grosse que lui. Mes soeurs m'entraînaient à la "vogue", et nous nous donnions la main pour ne pas nous perdre dans la foule des badauds attroupés devant les baraques musicales et scintillantes. Mes sens étaient enivrés pendant un moment, puis je revenais toujours déçu et attristé: Dieu était absent de cette vaine agitation de la place publique, où je craignais le piège du Diable. Sans faire le moindre effort, j'ai malheureusement retenu des chansons frivoles et ridicules, telles que "Avec l'ami bidasse" ou "J'ai la rate qui s'dilata", "La caissière du grand café". Il est vrai qu'il y a du génie même dans le grotesque.

Dès que le mot "amour" surgissait dans une chanson, j'étais profondément troublé. Même la "Paimpolaise" me laissait perplexe. "Auprès de ma blonde" me scandalisait. On entendait partout, à cette époque, "Les gars de la marine": il y avait là dedans de mauvaises paroles: c'était une mauvaise chanson. "Quand on s'aime bien tous les deux": je me demandais anxieusement ce que signifiait "s'aimer bien". Je ne voyais dans la rue que des hommes seuls, ou des femmes seules, ou alors des couples austères et graves accompagnant leurs enfants en promenade. Des amoureux, parfois, rôdaient le long des murs, dans les coins sombres: je détournais d'eux mon regard. J'étais persuadé, intimement, qu'ils s'aimaient "mal". Le mystère de l'homme et de la femme restait entier pour moi: mais je devinais parfaitement que c'était dans ce domaine là qu'il y avait le meilleur et le pire. Je n'avais aucune peine à voir le pire montrer son nez un peu partout. Le meilleur, je pensais qu'il n'était pas de ce monde.

Je ne me souviens pas avoir eu quelque curiosité sur les origines de la vie. Les leçons de catéchisme de mademoiselle Michel avaient résolu le problème: je savais qu'il y avait quelque chose de cassé au point de départ. Je le sentais en moi, en raison même de ma fragilité, celle de ma santé, toujours menacée par des rhumes et des angines, celle de ma conscience, si souvent inquiète. Je savais que la question interdite du rapport de l'homme et de la femme aurait plus tard, pour moi, sa réponse: je l'attendais patiemment. Toutefois certains de mes camarades étaient "désalés" comme on disait alors: ils avaient au moins par bribes, cette "science" que les grandes personnes, parents et éducateurs, se réservaient jalousement, sans qu'ils en fussent plus heureux. L'un de mes copains, un jour, dans une "mauvaise conversation", où je fus comme piégé, expliqua ce qu'était l'accouplement de l'homme et de la femme. A vrai dire cette explication fut courte: quelques mots seulement. Ma réaction: "C'est bête". Il me dit aussi que certains amoureux procédaient autrement, et que la femme suçait le sexe de l'homme. Cette perspective me réjouit, je me souviens en avoir ri pendant toute une soirée. Je devais avoir neuf ans. Maman, à la maison, à mon retour de l'école, s'étonna de cette joie délirante et de ce rire qui n'en finissait pas. Elle devina, bien sûr que quelqu'un m'avait dit quelque chose. Elle ne sut jamais quoi.

Je classais cette affaire dans un dossier secret à ouvrir plus tard, quand je serais mieux informé et devenu "grand". En attendant, je revins à mes occupations préférées, mon mécano, mes dessins de bateaux, de camions, d'automobiles et parfois des arbres et des fleurs. Mes soeurs appréciaient ces derniers, que je faisais pour elles. Moi je préférais de beaucoup la mécanique... qu'elles méprisaient. Nous nous faisons mutuellement des concessions: j'acceptais de m'arrêter devant les vitrines des modistes et des fleuristes, à conditions qu'elles acceptassent de stationner devant les garages où étaient exposées les premières traction-avant. C'est, dès cette époque, que je me posais anxieusement la question du joint de Cardan, dont je découvris l'astuce tout seul.

Jamais il ne m'est monté à l'idée que ma vie dépendait de l'accouplement de mes parents. Tout mon univers intérieur où se mouvait mon "Je", où restait sans cesse éveillé mon jugement, où je présidais à mes propres pensées, appartenait manifestement à l'action directe de Dieu. Pour moi, cela était évident. Etait-ce mon "Etre baptismal" qui se dégageait ainsi, comme spontanément, du conditionnement chromosomique ?... Réponde qui pourra.

Après les Vêpres, le dimanche après-midi, nous "sortions en famille". C'était bien, c'était merveilleux. C'était une petite heure de paradis. Les environs de l'agglomération chambérienne, en pleine campagne, n'était alors qu'à cinq minutes du centre de la ville. Nous gagnions ainsi rapidement les collines qui paraissaient immenses. Nous allions "sur les monts", où des roches calcaires et tourmentées, sculptées en profondeur par les eaux, laissaient pousser des buis aux feuilles vivaces et luisantes. Tout buisson épineux, tout bosquet bruissant d'oiseaux, tout ensemble de roches et de verdure, toute alliance de prairie et de terre battue émanait sa propre poésie. Lorsque nous descendions "des monts", après avoir couru et sauté jusqu'à perdre haleine, alors que le soir tombait, nous passions au cimetière de Lemenc, pour voir l'Ange. En effet, sur une tombe de ce

cimetière, un ange de marbre était assis levant le regard vers le ciel en le montrant du doigt et présentant une couronne de la main gauche... Maman restait en extase devant cet Ange, qu'elle appelait l'Ange de la résurrection. Une religieuse, très aimée des pauvres de la ville, portait aussi ce nom: "Soeur de la Résurrection". Maman nous parlait souvent d'elle, moins pour évoquer ses vertus incontestables, que pour prononcer ce mot: "Résurrection". Elle le savourait. Je n'avais nulle idée, à cette époque de l'horreur de la mort, je l'eus par la suite, certes !... Mais maman, qui, très jeune, avait été privée de son père et de sa mère, et qui n'avait vécu, à l'orphelinat, puis, pendant la guerre de 14 que sous l'ombre de la mort, vivait uniquement de l'espérance que lui procurait ce mot. Je n'avais alors qu'une idée très confuse de l'Évangile. Je me contentais donc de ce seul mot qui tombait si souvent des lèvres de ma mère, et j'enfermais sous lui un trésor encore intouchable pour moi. Je n'en avais d'ailleurs nul besoin.

Nous chantions, à la maîtrise la prose du dimanche de Pâques, le "Victimae paschali laudes..." Le chanoine Garnier nous en avait donné la traduction. "Resurrexit, sicut dixit, Alléluia": "Il est ressuscité comme il l'a dit, alléluia". C'était suffisant pour apaiser toutes mes angoisses métaphysiques, et je pouvais continuer à jouer aux billes en paix.

Nous nous rendions aussi, certains dimanches, à la "Cascade de Jacob", ou encore aux "Charmettes", où mon père ricanait contre Jean-Jacques Rousseau; ou encore à "Saint-Saturnin" dont la petite chapelle, adossée à la roche, fermant une grotte peu profonde, était remplie de mystère. La cascade du "Bout du monde" m'impressionnait beaucoup, lorsqu'au moment des crues de la Leysse nous y allions pour en admirer les formidables bouillonnements. Lorsque nous fûmes plus grands, mes soeurs et moi, papa nous emmena dans de véritables excursions qui duraient la journée entière, sur les vraies montagnes qui ceignent la vallée de Chambéry: le Corbelet, le Signal, le Mont Saint-Michel, le Nivolet... le Joigny, la Galoppaz... Quels merveilleux souvenirs !...

Dans ma septième année, je contractai une broncho-pneumonie double, et cette maladie, alors d'une gravité extrême mit mes jours en danger. Maman évoquait ce sinistre comme le spectre même de la mort. C'est à sa porte que je fus conduit. Je me vois encore, couché dans le lit de mes parents, suffoquant de fièvre, perdant le souffle. Maman, à mon chevet, pleurait et murmurait des prières déchirantes. Son regard disait qu'elle ne voulait pas que je meure. Je me savais perdu. Je m'écriai: "Donnez-moi de l'eau de Lourdes". Tout le monde s'affaira, et l'on dénicha, je ne sais chez quel voisin, cette eau miraculeuse dont je bus quelques gouttes, dont on me fit quelques compresses. Je tombai ensuite dans une sorte de "coma". Je fus sauvé contre toute espérance humaine. C'était une première mort, réelle et atroce, au "vieil homme": la Vierge Marie, ce jour-là, par la foi que j'eus en elle, m'enfanta. Le baptême, déjà vivant en moi se développa d'une manière encore bien plus nette.

Quelques temps après ma guérison, j'appris à servir la messe. C'était un honneur insigne, auquel, nous, les enfants de la maîtrise, nous nous préparions soigneusement, en apprenant avec la plus grande exactitude les paroles latines et les gestes rituels. On nous en donnait une vague explication... Je savais ainsi que j'approchais du "Dieu qui réjouit ma jeunesse". Le texte sacré, intouchable, inaltérable, associait curieusement les mots "jeunesse" et "joie" à celui de "Dieu". Je fus très surpris de cette alliance: car la religion

qui me parlait de lui dans tous ses rites, m'était plutôt austère et grave, et parfois ennuyeuse. Bref, j'appris à baiser les burettes, à sonner, à rester attentif aux gestes du prêtre pour le servir avec la plus grande exactitude. Dès lors, je fus presque tous les matins de bonne heure à la cathédrale pour servir la messe de monsieur le Chanoine Bollon, le curé, dont le timbre de voix était démesurément grave. Ancien professeur d'Ecriture Sainte, il était sage, posé, souriant, bon, affable. Ma mère lui confiait le soin de son âme. Il m'en coûtait, certes, de me lever de bonne heure, surtout en hiver, pour le service de l'Autel. Il faisait encore nuit. Il fallait traverser la grande place de la Métropole en affrontant l'air glacial sous les réverbères blafards. La haute façade de la cathédrale se découpait en sombre sur le ciel constellé d'étoiles... J'entrais dans l'édifice en m'arc-boutant sur la lourde porte. La nef était silencieuse et sombre. Mais le pourtour de l'édifice, bas-côtés et abside, était illuminé par les autels de chaque chapelle, où les prêtres, chacun en son particulier, célébraient, en exhalant devant des fidèles épars, qui se tenaient à distance, des soupirs et des murmures aux consonances latines. Moi j'avais l'honneur de franchir chaque jour, en soutane rouge et surplis bien blanc, la barrière de la Table de Communion. J'avais accès au Lieu Saint, et la joie d'être illuminé sous les lampes brillantes qui faisaient resplendir les chandeliers et les encensoirs d'or. Dieu était là: intelligible, sensible, discret, au-delà des mots inconnus pour moi de la langue sacrée et des gestes chargés de traditions oubliées. Un mystère intense vivait dans la prière secrète du prêtre et le silence recueilli des fidèles fervents agenouillés sur leurs chaises de paille, ou debout, bras croisés et main posée sur la bouche. Lorsque les paroles consécatoires résonnaient: "Hoc est corpus meum", j'étais tout près du célébrant, soutenant la chasuble de la main gauche et sonnante de la droite. Quand il élevait l'hostie, je murmurais en mon coeur: "Mon Seigneur et mon Dieu", de même pour l'élévation du calice. Tous les jours, ces mêmes gestes recommençaient, sans monotonie, sans ennui, sans explication. Je me sentais bien. C'était suffisant, tout aussi bien qu'auprès de ma mère, lorsque j'entendais sa voix et regardais ses mains broder en poussant l'aiguille. L'Eglise était ma mère. J'y respirais à l'aise. Je ne pouvais soupçonner que ces chanoines vénérables, qui venaient chaque matin revêtir les ornements sacerdotaux à la sacristie, en gardant un silence recueilli, pouvaient avoir des problèmes personnels ou des troubles de conscience. Ils me paraissaient saints, encore qu'ils furent chauves, ridés, voûtés, parfois infirmes. Peu importe: ils étaient, comme moi, au service d'une cause qui les dépassait infiniment. On leur demandait d'être assidus et fidèles. Cela paraissait suffisant. Je me sentais intuitivement appelé au Sacerdoce: mais ce ne fut pas l'image de ces prêtres qui m'attira. Je n'y prenais pas garde. Je comprenais que leur obésité disgracieuse, leur calvitie, leurs rides, leurs tics, parfois ridicules, n'étaient qu'une apparence: celle d'un vieux tapis sur un coffre d'or. Les grands offices liturgiques, la Messe de Minuit, le Grégorien, l'orgue, les messes solennelles, avec toute la puissance de l'orchestre, les processions, les reposoirs, la mitre et la crosse de l'évêque surpassant une foule compacte, les prédications sonores et incompréhensibles d'un père dominicain couronné de poils, qui parlait assurément pour ne rien dire: tout cela formait néanmoins un milieu vital où la grâce était directement accessible et efficace. Le voile de l'Eglise visible ne me cachait rien. Au contraire: je vivais intensément avec le mystère caché sous ce voile et que nul langage humain ne pouvait exprimer. J'étais bien. C'était bon. Même le psaume "In exitu", qui n'en finissait pas, surtout lorsqu'il était chanté en faux-bourdon, évoquait, sans que j'en comprenne un seul mot, tout l'ennui des quarante ans de l'Exode dans les solitudes du désert. Moi aussi: il me fallait y passer. Les chanoines, qui chantaient faux

en donnant l'antienne, qui prisait du tabac et éternuaient à grand fracas au moment du "Gloria Patri", - prenant froid en ôtant leur barrette, - provoquaient des fous-rires incoercibles, que l'abbé Martin couvrait aussitôt par une puissante improvisation à l'harmonium. Le vrai moment des vêpres était le cantique à la Vierge Marie, avant le Salut du Saint-Sacrement. "Mater pulchrae dilectionis..." ou encore: "Vous êtes toute belle", ou encore: "Regina caeli laetare", avec ses longues vocalises. L'Alma, au moment de l'Avent, sonnait d'une poésie toute particulière, aussi chaude que les coloris de l'automne, aussi légère que la chute des feuilles. Tout s'harmonisait admirablement entre la liturgie et les saisons, dans le chant intérieur, quasi perpétuel de mon âme, toute imprégnée de la présence du Christ-Jésus, ressuscité et vivant sous les apparences: celles de l'Eucharistie, celles de son Eglise.

Pendant les grandes vacances, maman nous mettait "à la campagne". C'était bien nécessaire pour les petits citadins que nous étions, mes soeurs et moi. Une année, je fus envoyé dans les Beauges, chez une famille de paysans, à Doucy, village élevé, à plus de mille mètres, reculé parmi les alpages. De ce lieu je garde quelques souvenirs lumineux - ils sont rares dans ma vie. J'évoque les prairies rapides, où les hommes fauchaient à bras, à la lisière des vastes forêts de sapins verts, où le vent faisait murmurer ses grandes orgues. Je revois la chevelure blonde d'une petite fille de mon âge, qui brillait dans le soleil. Avec elle j'ai joué là-haut pendant quelques semaines. Elle s'appelait Andrée. Nous nous sommes abordés timidement. Puis, très vite, je l'ai aimée tendrement. Je crois que nous avons eu de profondes conversations spirituelles ensemble. Je me revois me promener avec elle sur un chemin détrempe qui séchait au soleil, où des papillons bleus, innombrables, venaient boire. Je sus, dès ce moment là, que la femme - en l'occurrence une petite fille pour le petit garçon que j'étais - était essentiellement un mystère vivant de beauté inimaginable. Certes, la beauté de cette enfant était charmante pour mes yeux, mais je n'éprouvais à son égard aucune attirance d'ordre sensible. Tout était à l'intérieur, au niveau de l'être, au-delà de toute parole. Je ne me souviens pas l'avoir embrassée, ni même lui avoir touché la main.

Une autre année, pendant les vacances, je fus confié à ma tante Louise, soeur de maman et à mon oncle Jean, son mari. Il était vigneron, dans le petit hameau de Monthoux, de l'autre côté de la montagne de l'Epine. C'était un voyage pour aller là-bas, par le col du Chat, en empruntant un autocar poussif. Mon oncle faisait son pain, une fois par semaine, et le cuisait au four banal, qui, servant à tour de rôle aux familles du village, restait toujours chaud. Parfois ma tante Louise aussi pétrissait la pâte dans le pétrin familial en suant à grosses gouttes. Lorsque les pains étaient prêts à porter au four, dans des paillons aux épaisses parois, ils les bénissaient tous deux en traçant le signe de la croix et en récitant un Notre Père. Chez mon oncle Jean, nous mangions beaucoup de champignons et de légumes. Il y avait des fruits en abondance: des pommes non greffées, d'une saveur sauvage, et des raisins blancs précoces et sucrés. Je passais mes journées avec mon cousin Georges, un an de plus que moi, à garder les trois vaches, qui d'ailleurs se gardaient bien toutes seules... Nous faisons des arcs en sous-tendant d'une ficelle une baguette de coudrier, et des frondes, en pensant à David qui d'une seule pierre bien lancée avait abattu l'ennemi d'Israël. Nous cherchions des fossiles, parmi les roches éboulées et les crevasses de la terre. Si les vaches s'assoiaient tranquilles pour ruminer, nous osions nous éloigner un peu pour explorer un bosquet encore inconnu, voir ce qu'il y

avait derrière un repli de terrain encore non foulé par nos pieds agiles. Nous regardions alors de plus près les hauts rochers de la montagne avec le désir de les gravir et la peur d'en troubler la majesté silencieuse. Un jour, en revenant à la pâture après une pareille escapade, les vaches n'étaient plus là ! Quelle émotion ! Mon coeur battit violemment. Nous nous mîmes en prière, Georges et moi, suppliant Dieu de nous faire retrouver les vaches. A peine la prière fut-elle terminée, que j'eus une inspiration: "Elles sont allées boire à la source". Elles y étaient: Alléluia !

Je n'ai jamais ressenti, durant toute ma vie, la présence du Père dans sa création, comme pendant ces vacances à Monthoux, sur les âpres pâtures de cette montagne calcaire qui domine les lacs de Chevelu. Tout me semblait imprégné de la présence divine: les roches, les herbes, les fleurs, les arbres, les lieux et leur naturelle configuration, leur décor, les nuages et le ciel, la courbure de l'horizon, la hautaine "Dent du Chat", les lointains brumeux où se condensait la lumière. Tout était divin. Je trouvai là le cadre de l'Histoire Sainte, qui m'avait tant émerveillé: Abraham et Isaac, avec leurs troupeaux, Joseph vendu par ses frères, abandonné dans une citerne... Je m'étonnais qu'avec un tel sentiment de la présence divine les hommes aient pu s'égarer hors de la Loi qu'il leur dit sans cesse au coeur. Dès ce moment l'histoire du péché me parut une idiotie inqualifiable. Je n'exprimais pas cette idée par ce mot, mais par un haussement d'épaules, lorsque j'y pensais... Mon oncle Jean parlait habituellement le patois savoyard. Quand il s'exprimait en français, il articulait avec soin toutes les syllabes, et prononçait le "ne" de toutes les négations. Devant nous, enfants que nous étions, il parlait peu, gardant pour lui le secret de sa philosophie. Par la suite, il me la confia: il avait souffert dans les tranchées pendant toute la guerre de 14. Cinq ans de boue, de misère et de mitraille. Il s'était fié en Dieu, la mort l'avait épargné. Il n'était pas dupe de cette sinistre aventure qu'il avait subie sous une horrible contrainte. Il savait bien que des intérêts sordides étaient cachés dans les plis de ces bouts d'étoffe que l'on appelle "drapeau", et déguisés sous la Patrie, idole aux mains sanglantes... Ses propos réalistes étaient sans passion, d'une froideur et d'une clairvoyance absolues. Il découvrait les faux-prophètes habillés en brebis sous les uniformes empruntés des curés militaires commandant l'attaque. Il jugeait ce monde-ci sans faiblesse, avec toute la sérénité de l'Esprit-Saint. Mon oncle Jean avait d'autres qualités que mon père, sans avoir son instruction. Il jouissait d'une personnalité plus forte, avec la patience et la prudence du paysan qui sait éprouver les temps et les moments. C'était un homme de la terre, des plantes, des arbres, de la vigne. Il eut sur moi une heureuse et profonde influence qui compléta admirablement celle que j'avais reçue de mon père. Je l'ai vu, pour la dernière fois, en 1975. Il avait 93 ans, avec toute sa lucidité, rassasié de jours et supportant son veuvage en paix, occupé à la seule joie d'être. Il portait sur le monde qui flétrissait autour de lui, un jugement toujours aussi sûr et droit, sachant mettre en évidence avec une verdeur de langage très pertinente, son ridicule extrême. Simone, qui était avec moi lors de cette visite à Monthoux, fut très impressionnée par mon oncle Jean. Louise, ma tante, sa femme, était morte quelques années auparavant d'une piqûre de vipère qu'elle avait surprise dans un fagot d'herbes sèches.

Un autre homme intervint dans ma vie: mon parrain, mon grand-oncle, Philippe Favre, oncle de ma mère. Il était curé archiprêtre de Montmélian. C'est chez lui, à la belle saison, que nous allions en famille passer le week-end, que l'on appelait alors "la semaine

anglaise". Nous prenions le train, en gare de Chambéry, et la locomotive à vapeur, avec sa fumée soufrée, dont l'odeur était si caractéristique, nous emmenait à 15 kilomètres, alors que le soleil se levait au-dessus des hautes chaînes d'Urtière. Les heures ensuite, dans le jardin de mon grand-oncle, étaient si délicieuses qu'elles coulaient comme de l'eau claire dans un ruisseau limpide. Une de mes premières photos fut prise chez lui, sur le perron de son bureau: je suis haut comme la corbeille à papier à laquelle je me tiens, ma mère est à côté de moi, posant la main sur moi, vêtue d'une ample robe bouffante, et surmontée d'un chapeau gigantesque. Je pouvais alors tout juste me tenir debout... J'ai beaucoup de souvenirs qui se rapportent à Montmélian: la cure, aux ogives médiévales, l'église, trop sonore avec ses orgues un peu grinçantes, le jardin surtout, qui fut mon terrain de jeu pendant de longues semaines de vacances, entre mes 9 et 12 ans. Combien de tours ai-je fait dans les allées fleuries de ce jardin, avec mon petit vélo vert, muni d'un grelot ? ... Il y avait, dans un angle, un petit bout de terrain inculte que nous avions transformé, avec des garçons de l'école libre, qui venaient exprès pour jouer avec moi, en une forteresse, style Vauban, avec des tranchées, des glacis et des remparts. Un bout de buse en ciment nous semblait un canon formidable et invincible.. Des pêchers, au milieu des treilles, laissaient tomber en surabondance leurs fruits qui pourrissaient sur le sol, avant que nous ayons pu en manger la plus petite partie. Une allée de noisetiers abritait des cachettes efficaces, où, malheureusement, veillaient en permanence des moustiques avides de sang humain, surtout lorsque la nuit tombait. Quand il fut question pour moi d'entrer au collège, mon parrain Philippe entreprit de me donner quelques leçons de latin. On avait dressé une petite table sur le perron et pendant une partie de la matinée j'étais tenu par une grammaire, un livre d'exercices, un cahier, un encrier et une plume... Rosa, rosae... Apprendre les déclinaisons sous une frondaison de glycines remplie d'oiseaux, c'était rigoureusement impossible, évidemment. Je rêvais dans une "distraction" perpétuelle. Je désespérais mon parrain, qui constatait avec amertume que je n'avais aucun goût pour les livres, alors que lui, certes, avec ses lunettes à double foyer était toujours penché sur un bouquin. Il m'appelait "Jocrisse". Je ne sais pas pourquoi. Mon parrain était le type du curé rigoureusement fidèle. Il était debout tous les matins à quatre heures et les premières heures de la journée étaient remplies par une adoration du Saint-Sacrement dans son église déserte et sombre. La servante, Jeanne, une petite femme bizarre de caractère, me réveillait avant six heures, pour que j'aie à servir la messe. Elle était dite alors que le soleil levant faisait chanter les vitraux au-dessus du chœur. Mon parrain, lorsqu'il célébrait, paraissait écrasé devant la Majesté de Dieu. Je ne comprenais pas très bien. Il avait une âme scrupuleuse et fragile, je l'appris par la suite, et ses paroissiens lui en faisaient voir de toutes les couleurs. La chaire lui faisait peur, au point qu'il avait renoncé à prêcher, et il se contentait de lire une page d'un auteur spirituel en guise de sermon. Il disait un jour à un moine: "Vous les cloîtres, vous souffrez pour les âmes; nous autres, curés, nous souffrons par les âmes". Je dus à mon tour m'en apercevoir, et c'est alors, quarante ans plus tard, que cette parole me fut rapportée par celui-même qui l'avait entendue.

Je suis assuré que mon parrain m'aimait profondément, mais, en raison même des disciplines austères du monde ecclésiastique, rien n'en paraissait, sinon sa patience inlassable à me répéter des leçons de grammaire latine qui me paraissaient aussi ennuyeuses qu'inutiles. Il n'y avait aucune pensée dans les exercices tellement mâchés et prédigérés qu'ils étaient une insulte à l'intelligence des élèves. J'aurais aimé aller tout de

suite au déchiffrement d'un texte ayant un sens... Je n'ai pu employer cette méthode, avec un succès étonnant, qu'une fois devenu moi-même professeur.

Le soir, en se mettant à table, alors qu'au mois de septembre, les jours déclinaient rapidement, mon parrain, ayant dit le Benedicite, renversant sa barrette sur la nuque, reposait son front dans ses mains et soupirait avec une grande amertume, disant: "Que la vie est donc âcre." (Je me demandais ce que signifiait ce mot "c-âcre"). Je devinais des larmes dans ses yeux, derrière ses lunettes. Certes, moi aussi, j'avais déjà beaucoup pleuré, souffrant chaque soir de l'éloignement de ma mère. La fin du jour avait aussi pour moi quelque chose d'anxieux et de poignant, et un ennui indicible envahissait alors mon âme. Toute belle journée, tout après-midi radieux devait avoir une fin. C'était évidemment déplorable. Mais mon parrain avait peut-être d'autres causes de chagrin, et je voyais bien, avec la plus grande évidence, que sa vie de prêtre était un mystère douloureux. L'austérité de cette grande maison, ses voûtes sonores, très sombres le soir, son escalier monumental, le long corridor qui desservait les chambres, les résonances des pas, des voix, dans ces espaces vides, les ombres qui nous accompagnaient, lorsqu'à la chandelle nous suivions les rampes, les plaintes de Jeanne, la bonne, qui gémissait à fendre l'âme lorsqu'elle souffrait, le soir, de ses rhumatismes, le silence et la solitude après le départ de mes petits camarades: tout cela eût été horrible, si je n'avais eu constamment le sentiment très vif de la présence de Dieu, du Seigneur Jésus, vers qui je me tournais avec amour, dès que j'étais entré dans ma chambre. J'avais la certitude d'être connu et aimé de lui, et cela me procurait une joie indicible qui finissait par prendre le dessus sur toutes les impressions désespérantes de cette terre. Il me semble même que je n'aurais pas été tellement surpris de le voir apparaître à mes yeux. Je l'aurais reconnu aussitôt avec émerveillement. Je m'endormais en pensant, que le lendemain, le soleil se lèverait à nouveau et que je recevrais à ce moment-là, en servant la messe, la Sainte Communion.

Il y avait, dans le jardin de mon parrain, un hangar qui abritait des cages à lapins, le poulailler et quelques réserves de fourrage. Gisaient là, épars, sur un établi abandonné, de vieux outils rouillés, des débris de vitraux, des vases ébréchés, des planches disparates, des caisses défoncées, des pioches et des sarcloirs, dispersés en désordre, à terre, le long des murs, bref, tout un arsenal où nous trouvions des jouets excitant notre imagination et notre envie de fabriquer quelque chose. Un jour, nous mîmes la main sur une croix en fer forgé, égarée dans cet attirail. André, mon camarade, qui entra avec moi au collège, eut l'idée de la mettre en honneur et la suspendit à un clou contre la colonne de bois qui soutenait la toiture. Nous jouâmes à vénérer la croix. Puis, il eut l'idée de prononcer devant elle un serment, de jurer quelque chose de vrai. Je ne comprenais pas très bien où il voulait en venir. Il commença le jeu, levant la main devant la croix, et déclara d'un ton solennel: "Je jure que je mourrai". Je fus terrifié par ce serment. Il m'invitait à le prononcer aussi. Je refusai. J'aurais préféré outrager la croix que de prononcer une telle parole, et pourtant c'est bien sur une croix qu'était mort le Christ lui-même. Je saisis en un éclair qui me déchira la conscience (tout comme le grand prêtre Caïphe avait déchiré ses vêtements) par une vive angoisse que je devrai prononcer une option fondamentale, tôt ou tard, entre la vie et la mort... Je ne voulus pas poursuivre ce jeu. Cet André, après avoir terminé brillamment ses études au collège, tâta du séminaire. Il était supérieurement intelligent, presque toujours le premier de la classe, avec de

brillantes qualités de coeur. Je crois qu'il avait la vocation, mais il renonça. Il eut ensuite une vie médiocre et malheureuse, et il mourut prématurément, comme il l'avait juré.

Ce fut aussi vers l'âge de sept ou huit ans, à la suite de ma pneumonie, que l'on me mit à la campagne chez une personne âgée, dans sa maison solitaire, à Saint-Alban-Leysse. Cette personne s'appelait Mademoiselle Mermet. Elle était vaguement parente avec mon père. Auprès d'elle je souffris terriblement d'être éloigné de ma mère. Elle s'efforçait cependant d'être gentille pour moi, mais, je crois que, malgré elle, toute sa personne exhalait une aigreur désespérée. A vrai dire, pendant le jour, je m'amusais tout autour de la maison, je flânais, je pensais... Un petit ruisseau, sur lequel glissaient de curieuses araignées aux longues pattes, retenait mon attention et recevait mes confidences. Je taillais, avec mon canif, dans des bouts de bois, des barquettes, ou des moulins. C'était bon... Mais le soir venu, il fallait retrouver la maison sombre et la compagnie de mademoiselle Mermet. Alors, un cafard terrible me terrassait et m'arrachait des sanglots incoercibles. Elle était navrée de ne pouvoir me consoler. On ne me laissa que quelques jours dans cette situation d'exil, et je revins avec une immense joie auprès de mes parents et de mes soeurs.

Pendant ma huitième année, les malheurs et les épreuves s'abattirent sur nous. Ma mère avait refusé la tranquillité du couvent pour le combat du monde: elle fut servie. Mon père fut alors comme le saint homme Job à qui Dieu enleva tous ses biens pour éprouver sa foi.

Il perdit son emploi. Je n'appris pourquoi que bien plus tard. Il avait milité dans les rangs de l'Action Catholique naissante, et, comme délégué des employés, il avait présenté une requête au directeur de la banque de Savoie pour une augmentation de salaires. Cet acte parut à cette époque une insolence intolérable. Il fut renvoyé séance tenante, alors qu'il avait plus de trente ans de loyaux services et qu'il occupait, comme fondé de pouvoirs, le poste le plus éminent. Cette humiliation lui fut cruelle: moins cependant que celle d'être réduit à ne plus pouvoir gagner sa vie pour nourrir sa femme et ses enfants. Certes, il aurait pu trouver un autre emploi... Il crut plus opportun, en accord avec maman, d'acheter un "fonds de commerce", en l'occurrence, une petite épicerie, située rue Métropole, toute proche de la rue Croix d'Or, où nous habitons. Je crois que mes parents ont emprunté pour l'achat de ce magasin. Je n'ai jamais su si toutes les dettes avaient été payées: je le pense. Ils nous cachaient leurs soucis pour ne pas altérer notre bonheur; mais ils laissaient parfois échapper quelques plaintes sur le poids de ces "dettes" qui leur rendaient la vie intolérable. Les affaires marchèrent mal, dans cette boutique, où la principale occupation était l'attente des clients. Papa et maman étaient trop honnêtes pour s'enrichir. Leurs scrupules même les obligeaient à la faillite, et nous connûmes alors la gêne et bientôt la misère.

Car, pour comble de malheur, mon père se blessa l'oeil droit. Le mal empira rapidement. Il dut se résigner à l'ablation de l'oeil. Et son oeil gauche était très mauvais. Je me rappelle les prières angoissées que nous avons adressées à Dieu à cette occasion, les bras en croix, devant l'image de Notre Dame du perpétuel secours, tout particulièrement le jour de son opération. Maman suppliait avec larmes. Il n'y eut pas de miracle. Mon père, après avoir horriblement souffert, revint à la maison presque aveugle,

doublement humilié et comme anéanti. Il connut des jours très sombres. Il laissait échapper son amertume en citant sur un ton emphatique les invectives évangéliques contre les pharisiens hypocrites du chapitre 23 de Saint Matthieu. Cette épreuve m'atteignit comme un brouillard opaque. Depuis cette époque je n'ai plus connu de véritable joie. Je sus que les choses de la terre étaient toutes profondément altérées et cassées, abîmées et dégradées: la leçon de catéchisme de mademoiselle Michel sur le péché originel trouvait dans la vie même un terrifiant commentaire explicatif.

Cependant, mon père reprit le dessus à la suite d'un pèlerinage à Lourdes organisé par le diocèse. Il retrouva une certaine bonne humeur, qui, lorsqu'elle s'exprimait par les mimiques dont il avait le génie, nous remplissait d'allégresse et faisait fuser nos éclats de rire. Il donna tout son temps à la seule éducation de ses enfants, nous écoutant et nous interrogeant... Dès que nous rentrions de l'école - surtout mes deux soeurs, qui faisaient leurs devoirs à la maison - mon père se faisait maître d'école. Grâce à une forte loupe, il parvenait à lire. Il expliquait inlassablement, jusqu'à ce que tout soit parfaitement clair, lumineux, su et compris. Faible, quant à son corps, infirme par sa vue, mon père était d'une grandeur incomparable par son intelligence. Cependant avec la plus grande simplicité, il s'occupait des tâches ménagères, dans toute la mesure où il le pouvait. Il portait un oeil de verre, de sorte que son visage n'était pas défiguré par l'ablation de son oeil droit. Il aimait beaucoup mes soeurs, surtout Pounette. C'était bien. Je n'étais pas jaloux. Toutefois, je crois ne pas avoir eu pour mon père un amour suffisant pour apprécier toutes ses qualités. Sa personnalité profonde ne se révéla devant mes yeux que plus tard, et même, curieusement, après sa mort, qui survint lorsque j'eus 16 ans.

L'arrière-boutique de notre épicerie était toujours sombre. Il fallait tenir constamment la lampe allumée. Elle s'ouvrait par une porte vitrée, à deux battants, sur une cour intérieure carrée et resserrée, entre de hauts murs, plus ou moins lépreux. Il y régnait à longueur d'année une odeur de pipi de chat. Il nous arrivait de jouer sur le ciment trop dur de cette cour, avec mes soeurs et quelques amies de mes soeurs. Peu de voisins consentaient à nous fréquenter: nous étions trop pauvres. Heureusement la grande place de la cathédrale était toute proche, où tournoyaient en permanence des cohortes ailées et sonores d'hirondelles infatigables. Là nous pouvions courir tout à notre aise. C'était bien. Dans un angle de cette place, sur le côté gauche de la cathédrale, une grille fermait la cour de la maîtrise. Mais là, mes soeurs n'étaient pas admises...

Cette cour, contiguë à la cathédrale, toute en longueur, était ombragée par de grands arbres, contenue entre les absides des chapelles latérales, dominée par l'arrière des maisons de la rue Croix d'Or, avec leurs balcons de bois brunis, où pendouillaient des linges mis à sécher sur des ficelles. Dans cette cour de la maîtrise nous avions un paradis de jeu. Il fallait y parvenir en franchissant la grille, dont le sacristain avait la clé. Plutôt que de la lui demander, nous escaladions le mur et grimpons pour enjamber les pointes en prenant bien soin de ne pas y laisser le fond de nos culottes.

Les amies de mes soeurs s'appelaient Odette et Geneviève Carle. Geneviève était la cadette, de l'âge de ma soeur Renée. Elle était douce et tranquille, timide et effacée. Elle mourut prématurément, peu de temps après sa mère. Cette dernière quitta ce monde dans des circonstances étonnantes. Une cartomancienne lui avait prédit qu'elle mourrait à

36 ans. Dès lors elle vécut dans la hantise de la date fatidique. Elle prenait un soin extrême pour l'hygiène de sa nourriture et de sa maison. Elle lavait tout à l'eau de Javel, même les planchers, devenus blancs comme marbre. Trois jours avant son trente-sixième anniversaire, elle tomba malade: phtisie galopante, et effectivement elle mourut le jour même de ses trente-six ans. J'appris ainsi à me défier de la superstition, contre laquelle les frères nous avaient mis en garde pendant leurs leçons de catéchisme.

Odette avait, je crois, un an de moins que moi. Elle avait peu de charme, peu de féminité. Elle m'aimait beaucoup. Elle me surnommait "Soleil". Je l'aimais comme un bon camarade qu'elle était pour moi, se prêtant volontiers à des jeux de garçon. Son père avait une maison de campagne à Chanaz, dans un vallon orienté au nord, parallèle à celui des Charmettes. Cette maison, construite sur la pente, était à moitié enterrée, et s'ouvrait par de larges baies sur le jardin en contre-bas. Dès la belle saison, nous montions à Chanaz, les jeudis, le dimanche après-midi, et pendant de nombreuses semaines, pendant les vacances. Nous pouvions jouer aux boules et au criquet, et inventer des jeux bien plus intéressants: des agrès, trapèzes, anneaux, nous invitaient à la gymnastique, que je pratiquais aussi à l'Alerte Chambérienne. Sur les collines voisines, nous faisons des "ascensions en montagne", en appliquant les lois de l'alpinisme sur des rochers de quelques mètres, où il convenait d'utiliser la corde... Odette, Geneviève et mes soeurs étaient ravies de ces aventures démesurées sur les hauteurs de la Coche et du Pic du Corbeau... Il était écrit que je devais être toute ma vie entouré de femmes. L'affection très discrète d'Odette et l'admiration qu'elle avait pour moi m'ont beaucoup aidé pendant mes premières années de collège. Je savais que si j'étais méconnu de mes camarades et de mes professeurs, j'étais connu au moins par ma mère et par cette compagne. Cette conviction m'aida à supporter les ennuis et la désolation de la "boite" dans laquelle j'étais condamné aux études... Odette m'aimait. Lorsque je lui dis que je rentrerais au séminaire, au terme de ma philosophie, elle eut un immense chagrin. Ensuite elle se consola, je pense. Elle s'est mariée et a eu trois enfants. A la maison de campagne de Chanaz, il y avait un piano. Monsieur Carle était un musicien éminent. Il jouait des tas de choses par coeur, et il improvisait, tout en chantant les notes d'une voix aigrette, avec une rapidité de langue égale à celle de ses doigts. Je l'admirais. Il m'apprit quelques rudiments d'harmonie. C'est sur son piano que je me déliai les doigts, en découvrant les notes de quelques chansons, telle que "Palerme, cette étrange ville..." ou "Les Allobroges", ou encore des airs des "Cloches de Corneville", ou le "Quadrille des lanciers"... Toutes ces notes maladroites et ces accords hésitants se sont envolés depuis longtemps; mais j'ai encore dans l'oreille la résonance de ce piano mal accordé qui sonnait très fort dans le silence de la campagne. Monsieur Carle m'estimait beaucoup. Il était instruit et cultivé. Il avait gagné une petite fortune en Amérique du Sud, comme ingénieur dans des mines de cuivre ou de nickel. Son influence sur moi compléta celle de mon père. Je ne crois pas qu'il eût la foi, tout au moins cette foi explicite qui était celle de mon père. Mais il avait le plus grand respect des opinions et des personnes. Il récitait par coeur de grandes tirades des auteurs classiques. Sa fille Odette l'avait surnommé "Krupet". Il lui passait toutes ses fantaisies jusqu'au moment où, exaspéré, il déversait sur elle, avec une colère homérique, les invectives et les qualificatifs les plus cocasses. Après son veuvage, quand ma mère fut veuve également, il lui fit, je crois, des propositions de mariage, mais ma mère refusa.

L'épicerie ne marchait pas. Mes parents n'étaient pas faits pour le commerce. L'abîme de nos dettes se creusait d'une manière alarmante. Il fallut changer de direction. On vendit le fonds de commerce pour payer les créanciers, et ma mère se fit représentante en linge de maison et lingerie fine pour une maison de Grenoble. Nous revînmes habiter rue Croix d'Or chez ma tante Marie, car Albertine, sa soeur, était entrée au couvent. Cette vocation est très curieuse. Elle avait dépassé la cinquantaine, lorsqu'un confesseur lui dit, la veille d'une grande fête, après avoir entendu la litanie de ses peccadilles: "Mademoiselle, que faites-vous de votre vie?" - "Je fais des gilets", répondit-elle. Le prêtre lui fit sentir d'un mot l'inutilité et la futilité de ce travail.. Elle se consacra donc au Seigneur, et entra, comme novice, chez les soeurs de Saint Joseph de Chambéry. Elle y prit, nous disait-elle, des fous rires inextinguibles. Albertine avait trop de bon sens et d'expérience de la vie réelle pour prendre au sérieux les mesquineries de certaines "constitutions religieuses" et le caractère empesé et compacté qu'elles imposent à celles qui s'y prêtent. Bref, son noviciat terminé, après s'être suffisamment entraînée à certaines vertus, telles que l'humilité, par exemple, elle s'occupa, dans une paroisse, de diriger une école ménagère, où elle excella auprès des jeunes filles. Elle leur apprenait à faire des gilets. Elle apprit à jouer de l'harmonium et dirigea les chants. Quand elle mourut, sa sépulture fut un véritable triomphe. Je tiens ma tante Albertine pour une grande sainte. Je la prie souvent. Marie restait donc seule au 18 de la rue Croix d'Or et nous revînmes y habiter. C'est à cette époque que se situe pour moi l'appel du Seigneur.

J'avais onze ans, en 1932. C'était l'année de ma communion solennelle et de ma confirmation. Ces deux cérémonies se déroulèrent le même jour, le 12 mai. J'avais réussi brillamment à mon examen de catéchisme, que je savais par coeur sans avoir jamais fait le moindre effort pour l'apprendre. Je savais toute l'importance et la gravité de cet engagement et surtout du sacrement de Confirmation. Je me disposais donc de toute mon âme au Don du Saint-Esprit. Je me souviens de monseigneur Castellan, qui, d'une voix chevrotante, appelait sur nous la Troisième Personne de la Sainte Trinité, en étendant les mains; puis de l'onction du Saint Chrême et du soufflet, qui m'apprenait à ne jamais rougir de Jésus-Christ, du cierge allumé symbole de la grâce baptismale, qui ne devait jamais s'éteindre... Tout cela reste encore très vivant dans ma mémoire. Il faisait très beau temps, ce jour-là, et une puissante lumière tombait sur nous, à travers les vitraux de la nef. Je fus imprégné intérieurement de la douceur et de l'onction de l'Esprit-Saint; et depuis ce jour-là les vérités de la foi n'ont cessé de m'apparaître plus évidentes que le soleil. Je me souviens avoir récité mon chapelet en égrenant des grains de verre bleus sur une chaîne d'argent, pendant que mes camarades défilaient devant l'archevêque et que l'orgue nous enveloppait de ses harmonies. Pendant ces instants-là, j'entendis distinctement en moi l'appel du Seigneur au Sacerdoce. "Veux-tu ?..." me disait-il. Et je lui répondis: "Mais enfin... c'est évident !..." Je fus rempli d'une immense joie: non pas seulement de cette joie de vivre que j'avais connue quelques années auparavant, quand mon père était bien portant, sur les montagnes et les collines boisées des Beauges, de Monthoux, de Chanaz... mais une joie d'un tout autre ordre, qui n'excluait nullement l'épreuve présente de la pauvreté familiale et de la contrainte, trop évidente, d'un monde de ténèbres au travers desquelles il me faudrait passer... Cette vocation, en fait, me plaçait d'un seul coup au-dessus de ce monde: dans celui du Royaume. Je ne pouvais en préciser les normes, mais j'en sentais déjà le parfum. C'était trop intime et trop beau. Sans aucune parole articulée, le Seigneur m'assurait de merveilleuses promesses: "Tu

verras..." - "Oui" me disais-je, c'est bien là l'Évangile: "Je vous donnerai le centuple... à vous qui avez tout quitté pour me suivre..." Ces minutes divines se sont alors si profondément gravées en moi, comme le caractère de la Confirmation, que je les revis aussi intensément que la première fois en évoquant ici leur mémoire. Rien n'a vieilli de cette joie divine, celle du Dieu qui réjouissait ma jeunesse. Même maman n'en apprit rien. Et je laissai au Seigneur le soin de diriger lui-même les événements.

Il le fit. Quelques semaines plus tard, monsieur le Chanoine Garnier arriva à l'épicerie avec sa douillette entr'ouverte et son large chapeau. Il venait s'entretenir avec mon père et ma mère. Je fus invité à aller jouer avec mes camarades. On allait parler de moi, bien sûr, et il convenait que je fusse absent: ainsi le veut le monde, même ecclésiastique. Les intentions du chanoine étaient toutefois parfaitement loyales. Il parla de mon éventuelle entrée au petit séminaire au mois d'octobre, car il avait cru discerner en moi la possibilité d'une vocation. Maman me fit part de ce qu'avait proposé le chanoine, avec toutes les nuances désirables, et me précisa bien: "Tu es libre, tu sais, tu es libre..." Église admirable, qui, comme le Seigneur, dit toujours: "Si tu veux..." A vrai dire, l'idée du collège et de la pension, surtout, me faisait horreur. Quitter le milieu familial, la maîtrise, les camarades... sauter dans l'inconnu d'un véritable exil... c'était un calice très dur à avaler. L'appel du Seigneur qui avait été si doux à ma bouche le jour de ma confirmation, me devenait brûlant pour les entrailles. "Crois-tu qu'il soit nécessaire d'aller au collège ?" demandai-je à maman. Elle m'assura que oui. Que mon cousin Charles y avait été très heureux, à La Villette. Qu'il fallait obligatoirement faire des études pour devenir prêtre. Bon... Je dis "Oui", et je fus libéré. Ce fut cette année-là que, pendant les vacances, mon parrain tenta de m'intéresser, sans aucun succès, aux premiers éléments du latin.

Nous étions pauvres. Il fallait payer une pension au collège. Monsieur le Chanoine avait assuré que le diocèse en payerait une partie. Et il se trouva, je ne sais comment, qu'une noble dame du voisinage, mademoiselle de Morand, s'engagea à payer quelque chose. Elle habitait un grand appartement bourgeois, place de la Métropole, où les parquets cirés et luisants contrastaient étrangement avec le froid carrelage de notre arrière-boutique. C'était grand et spacieux, avec des tentures, des rideaux, des meubles contournés et sophistiqués... On me fit faire la connaissance de cette noble demoiselle. Par la suite, à mon retour du collège, pour les vacances, je devais lui rendre une visite. C'était pour moi une vraie corvée... Elle m'accueillait avec un enthousiasme et des compliments qui me gênaient. Elle avait tendance à m'aduler, sans doute pour m'encourager à persévérer dans ma "vocation", à laquelle elle semblait tenir plus que Dieu lui-même. A vrai dire, hélas, je ne l'aimais pas: c'était très mal de n'avoir aucune reconnaissance pour ses bienfaiteurs. Et pourtant cette femme avait un mérite extrême: elle était le type même de la chrétienne timide et prude, très fervente, très assidue, très ponctuelle, brûlant d'un amour de Dieu presque éthéré, joint à une horreur du mal sous toutes ses formes et toutes ses apparences. Elle avait une pureté angélique, dans le prolongement de celle qui illustra des saints tel que Saint Louis de Gonzague. Ses grands yeux bleus, sous son front ridé et ses cheveux gris avaient un reflet extra-terrestre. Je me souviens d'une de ses paroles, prononcée dans je ne sais quelle conversation: "Le bon Dieu ne résiste jamais aux larmes." Elle avait raison, sans aucun doute, même si l'exaucement des larmes n'est pas toujours immédiat. Aujourd'hui j'apprécie hautement les mérites de cette brave demoiselle: elle pratiquait cette "religion sainte et immaculée

devant Dieu", qui consiste à "se garder des souillures du monde et à soulager les veuves et les orphelins" dans leur détresse. Elle ne vivait que de la sainte espérance du Paradis, car, assurément, cela se voyait sur ses traits vieilliss, elle avait dû connaître elle aussi de dures épreuves dont je n'eus jamais nulle confiance. Combien y a-t-il de ces chrétiennes inconnues du monde, qui, au cours des âges, dans une virginité crucifiée, un veuvage douloureux, gardent envers et contre tout, la tradition vivante de la foi et de la piété ?

Mademoiselle de Morand, m'avait dit maman, désirait que je fusse envoyé en pension, dans une maison religieuse plus austère que La Villette, à Toissey, dans l'Ain. Sa pensée, sans aucun doute, était de préserver ma vocation contre les influences de ce monde, par des barrières plus hautes et plus redoutables... Là, je dis "Non", d'une façon formelle. Je supportais d'entrer au collège de La Villette parce qu'il était proche de Chambéry; l'on pourrait me rendre visite le dimanche, et moi, de temps à autre, le jeudi, je pourrais descendre à la maison. J'ai eu raison de tenir bon sur ce point. Une pension complète, chez des religieux, m'eût aigri et anéanti. L'austérité du collège fut à la limite de ce que pouvait tolérer mon extrême sensibilité. Je me demande si les internats ne sont pas l'un des plus grands maux de notre civilisation ?... Aujourd'hui, de tout jeunes enfants sont privés de la chaleur de leur mère pour être confiés à des crèches et des pouponnières... Où allons-nous ?...

Fin du chapitre 1

Ma sacrée vie de Prêtre

Chapitre 2 - Le collège...

"Mon fils, si tu veux te mettre au service du Seigneur, attends-toi à l'épreuve... "

Je ne connaissais pas, à l'âge de onze ans, en 1932, lorsque j'entrais au collège, cette parole de l'Écriture. Mais je fus conduit à l'appliquer avant de la lire, et lorsque, bien plus tard, mes yeux tombèrent sur elle, je pus lui donner un assentiment expérimental.

Le collège !... qui était aussi un petit séminaire. Nos professeurs portaient de longues soutanes noires, nous autres des blouses noires, amples, mal taillées, retenues autour de la taille par une ceinture de cuir. Nous ne les posions que pour jouer au ballon, ou pour la promenade, et aussi, heureusement, le dimanche. Nos tableaux étaient noirs, les pupitres aussi. Les crucifix présidaient dans toutes les salles et toutes les classes: le corps douloureux du Christ, blanc de plâtre, sur un bois noir. Les murs gris ou marron sombre, sous des plafonds livides. Je ne me souviens que de mon ennui et de l'angoisse qui m'oppressait chaque fois que mon esprit, distrait de l'étude ou du jeu, s'en allait vers ma mère et mes sœurs. J'avais des camarades qui souffraient encore plus que moi de ce cruel arrachement à leur foyer. L'un d'entre eux, Joseph Tissot, pleurait continuellement. Il était cependant en cinquième, plus ancien que moi, il restait inconsolable. Sa douleur me le rendait sympathique. Il a persévéré: il est prêtre aujourd'hui. Il faut de l'héroïsme !...

Il y eut une "retraite" de quelques jours, après la rentrée, lorsqu'on nous eut donné nos livres et que nous eûmes pris un premier contact avec nos professeurs. Le thème de cette retraite... Je n'en ai aucun souvenir précis. Elle devait être semblable à toutes les autres, au cours des années suivantes: la mort, inévitable, à laquelle il fallait se préparer pour éviter l'Enfer et mériter le Paradis. Je tremblais un peu, évidemment... Comment résister à l'éloquence tonitruante de tel ou tel prédicateur qui voulait nous terrifier pour nous rendre sages ?... Cependant, une voix très douce au fond de moi, m'assurait que s'il y avait un enfer, il n'était pas pour moi. Je n'osais rire des flammes et des supplices, mais je m'en détournais. J'avais peur d'être complètement écrasé et anéanti par ces images. La vie présente par les mutilations et les claustrations qu'elle m'imposait, me semblait par elle-même suffisamment horrible. Je ne la supportais que parce que je gardais en moi un coin de paradis, dont j'étais terriblement jaloux qui serait un jour l'épanouissement de tous les désirs d'amour de mon cœur profond. J'avais heureusement, une capacité étonnante de m'abstraire du monde qui m'entourait, pour me trouver seul, face à face avec l'invisible, dans le lieu saint de mon âme. Ma joie eût été grande, sans doute si j'avais pu communiquer avec quelqu'un sur ce terrain-là, mais c'était impossible. J'avais une trop grande pudeur de mes sentiments. Je ne pouvais être en relation avec les autres qu'à propos de ces mille riens qui constituent la trame ennuyeuse des choses visibles: les jeux, les leçons, les devoirs, les chahuts, les colères des professeurs, les farces et les facéties dont est tissée la vie des collégiens.

A la fin de cette première retraite de début d'année, on nous proposa une liste de "confesseurs et directeurs de conscience". Nous écrivîmes sur un billet le nom de celui que nous avons choisi et notre propre nom, et il nous ferait appeler. Une propagande "électorale" discrète se déchaîna parmi les élèves: les nouveaux consultaient les anciens. Les abbés Loridon et Sulpice avaient la cote. Le premier cependant était sévère en classe, intraitable comme surveillant. L'abbé Sulpice au contraire était jovial et souriant, cherchant à chaque instant à amuser son monde avec une histoire drôle. L'abbé Dulac passait pour un réprouvé. L'abbé Rolland trop original pour inspirer confiance. Je choisis l'abbé Bouchet, le professeur de troisième. C'était un grand à lunettes, aux cheveux en brosse, au front bien dégagé, un peu comme mon père. Son visage trahissait une gravité timide. Il devait avoir une âme délicate, comme la mienne. Je crus qu'il me comprendrait. Mon intuition fut juste. Je le gardai comme directeur tout au long de mon collège, jusqu'à la fin de la philosophie. On recommandait aux petits séminaristes, dont j'étais, de se rendre chez l'abbé Gandet, spécialement chargé de leur vocation. C'est lui qui nous faisait chaque jour, à la fin de l'étude du soir, une "lecture spirituelle" et chaque semaine l'instruction religieuse, pendant deux heures. Cet homme, très dévoué, très aimé, très droit, enthousiaste même dans sa foi, ne m'attirait pas, sans que je mette en doute cependant ni sa grande piété, ni la confiance que je lui devais. Le ton avec lequel il parlait laissait croire qu'il était trop sûr de lui. Je craignais d'être dominé par la personnalité un peu cassante de cet homme. L'abbé Bouchet était d'une extrême discrétion à mon égard et d'un grand respect pour mon âme. Il m'accueillait tous les quinze jours avec une affection contenue. Après la confession rituelle, où je n'avais pas grand chose à dire, mais qui m'apportait toujours une grâce, il me faisait asseoir à côté de lui, sur son canapé, et me parlait comme à une grande personne. Il cherchait parfois à provoquer mes confidences, me demandait si quelque question ne risquait de me troubler. Vraiment, je n'en avais pas, et je le disais simplement. Je n'avais pas à me plaindre de la vie pénible du collège qu'il me fallait supporter en patience. Moins j'en parlais, plus j'avais de chances de m'en tirer avec le moins de dommage possible. Je ne voulais pas perdre ma capacité de bonheur intime en donnant trop d'importance aux tracasseries inévitables dus à une société aussi artificielle que celle du collège. On nous disait souvent que nous étions libres de changer de directeur spirituel. Certains de mes camarades le faisaient volontiers. Ils y gagnaient peut-être à s'enrichir de la personnalité différente, si disparate même, de nos divers professeurs. Pour moi, je demeurai fidèle. Il me semblait qu'il y avait désormais, entre ce prêtre et moi, une sorte de pacte spirituel invisible auquel était attachée une grâce de Dieu.

Il faut que je rapporte les souvenirs qui se rattachent à ces différentes années du collège: non pas tous, mais ceux qui, je crois, sont les plus significatifs.

C'était l'abbé Rolland qui faisait la sixième. Il était aussi professeur d'italien, langue qu'il semblait affectionner particulièrement. Comme il se prénommait "Joseph", on le surnommait "Beppo", imitant en cela nos professeurs qui l'appelaient ainsi. Beppo affichait une originalité qui trahissait un esprit contestataire de tout ce que nous haïssions: de ce fait, il nous paraissait très sympathique. Il ne mettait jamais de faux-col, ni de ceinture. Il supportait péniblement la soutane. Il portait habituellement un béret qu'il ajustait en forme de toit pointu, comme les farfelus de l'époque, et qu'il laissait souvent tomber sur ses yeux cachés derrière de larges et puissantes lunettes. Il avait un teint

basané, une allure bohème. Il sifflait et chantait volontiers. Il aimait à faire des farces à ses confrères, et même au Supérieur, dont quelques-unes sont restées mémorables. Il avait orné la classe de sixième par les images des athlètes célèbres, dont Jesse Owens, le noir américain admirablement musclé, qui avait couvert le 100 mètres en près de 10 secondes. L'abbé Rolland usait parfois de l'ironie et du sarcasme. Il couvrait de ridicule la bêtise. Non seulement il nous apprenait le français et le latin, mais il aiguisait notre intelligence et notre discernement, en nous donnant l'horreur de la laideur et de la platitude. Quand il disait d'une copie de rédaction: "C'est banal", il prononçait une réprobation suprême. La morve avec laquelle il assaisonnait cette appréciation ne laissait aucun doute sur le dégoût, sincère ou affecté, qu'il prononçait contre la banalité. A la fin de chaque classe, lorsque nous avons été sages, il ouvrait un livre de Jack London, racontant quelque aventure dans les steppes polaires ou les déserts de l'Amérique. Nous attendions ce moment avec une impatience électrique, car il lisait alors avec un ton tellement poignant, donnant tout leur poids aux mots et aux silences, que l'aventure nous entraînait par tous les pores et, pour ma part, j'étais transporté devant le soleil de minuit, sur les banquises éblouissantes, j'étais enfoncé et perdu dans les forêts d'érables et de sapins noirs sur les rivages du grand lac de l'Ours, ou de celui des Esclaves, je remontais avec des esquimaux huileux dans leurs kayaks d'écorce de bouleau le cours dangereux et rapide de rivières mystérieuses et désespérément froides... C'est ainsi qu'il nous révélait la puissance du verbe. Un jour je fis, exceptionnellement je crois, une rédaction qui lui plut, j'en ai oublié le sujet. Je m'étais efforcé, uniquement de ne pas être banal. Il me fit l'honneur de me lire en public et de me féliciter. Mais j'avais tout juste la moyenne: il me restait encore beaucoup de chemin à parcourir pour manier l'écriture comme un instrument efficace !... Je ne sais si j'y suis parvenu... Mais je compris, ce jour-là, que je pourrais écrire. Je pris confiance en moi-même; car j'avais plus de facilité pour les chiffres que pour les lettres, et jusqu'à ce jour béni, j'avais douté de moi. Rien n'est si terrible pour un enfant et peut-être plus encore pour un homme que de douter de ses capacités.

J'aimais beaucoup l'abbé Rolland. Je n'osais le lui dire. Je n'osais pas non plus le voir en particulier, et cependant je le désirais très fort. Je ne suis allé qu'une seule fois dans sa chambre. Il y régnait un désordre voulu pour bien mettre en évidence la devise écrite sur la porte, à l'intérieur: "Live out the doors": "Vivre hors des portes". Je crois qu'il m'aimait aussi, mais il me traitait encore plus sévèrement que les autres. Un jour que j'avais hésité sur une déclinaison latine, il m'administra une "volée" de coups de verge sur les jambes, nues évidemment. Il frappa fort, et longtemps. J'encaissai sans crier, sans pleurer, sans gémir, sans sourciller, faisant semblant de ne rien sentir. Je ne voulais pas perdre ma dignité sous l'effet de la douleur. L'abbé Rolland fut vaincu par ma ténacité. Je vis qu'il eut honte de m'avoir ainsi frappé: le châtiment dépassait largement la faute. Mais il y avait eu faute, c'est vrai. J'avais rêvassé pendant l'étude. Un premier de classe, comme je l'étais souvent, n'avait pas le droit de déchoir en hésitant sur une chose aussi simple qu'une déclinaison... Il paraît que l'abbé Rolland disait à l'abbé Dulac: "Grumel, il n'a pas le péché originel". C'est ce dernier qui me l'a rapporté bien plus tard, alors que, jeune prêtre, j'avais été prêcher dans la paroisse dont il était curé.

L'abbé Rolland s'occupait aussi du théâtre. Il était absolument merveilleux pour nous faire vivre et déclamer un texte. Il répétait constamment: "Le ton naturel, le ton naturel..." Il avait horreur de toute emphase, à moins que ce soit pour la ridiculiser elle-

même. Lorsque je fus élève de troisième, il nous fit jouer les "Fourberies de Scapin". Je tenais le rôle de Géronte, avec le fameux: "Que diable allait-il faire dans cette galère ?" La répétition avait lieu le soir, en veillée. A la fin, il nous introduisait subrepticement dans le "caveau", c'est-à-dire le lieu où étaient rangées les précieuses bouteilles de messieurs les professeurs. Et nous buvions ensemble un demi verre de vin mêlé d'eau. Un jour, le verre me glissa des mains et se pulvérisa par terre. L'abbé Rolland, sur le ton de Scapin: "Géronte, vous sombrez dans un gâtisme précoce".... Et nous tous de rire, en ébranlant les échos du grand réfectoire solitaire à cette heure tardive. L'abbé Rolland était si proche de nous, dans ces moments-là que nous osions donner la réplique à ses plaisanteries malicieuses. Je lui dois beaucoup. Il incarnait devant moi un aspect de l'idéal sacerdotal, vrai, simple, humain, sans fard, sans masque, que je portais en moi - mais qui mit si longtemps à se réaliser !... Je l'admirais, et mon admiration pour lui si fin, si libre d'esprit, si original, si cultivé, me soutint comme un vivant encouragement pendant toute cette année de sixième.

En effet, mon coeur restait dolent et déchiré. Je vivais encore avec ma mère, et mes soeurs, et mon père, d'autant plus que je les savais tous en butte à une extrême pauvreté. Moi, j'avais plus qu'il ne me fallait pour la nourriture, aucun souci matériel, mais uniquement les études et le jeu. Pour eux, c'était tout différent. J'avais honte d'avoir choisi "la meilleure part"... Comme j'étais d'une sagesse exemplaire, on m'avait confié la charge de "questeur" au dortoir. J'étais chargé de veiller à l'arrangement des lits, à l'ordre, au bel alignement des tables de nuit. Je retirais dans un placard dont j'avais la clé, les chaussures, pantoufles, culottes, tabliers... que mes camarades laissaient traîner par mégarde. Ils ne pouvaient ensuite récupérer leurs affaires qu'en versant une amende de 10 sous. J'avais également la charge de la cassette, dont je remettais chaque semaine le montant à l'abbé Rolland, qui était justement surveillant du dortoir. Chaque jour, après le petit déjeuner, tous les élèves montaient en rangs dans les dortoirs pour y faire leur lit, découvert le matin et aéré. Ils descendaient ensuite à la récréation de huit heures. Je restais au dortoir pour m'acquitter de ma charge de questeur. Mon travail terminé, je m'appuyais à une fenêtre ouverte en direction de Chambéry, et je pleurais et priais, pensant à maman, en regardant les lointaines fumées qui s'épalaient au-dessus de la ville. Quand la cloche sonnait pour la fin de la récréation, je descendais, en prenant bien soin de laver mon visage pour cacher mes larmes, tout comme le faisait le patriarche Joseph lorsqu'il reconnut ses frères dans les étrangers qui venaient chercher du pain en Egypte.

Ensuite, les leçons, les devoirs, les récréations qui s'échelonnaient au fil des heures, m'enlevaient, me faisaient oublier mon "cafard". Mais à la tombée du jour, il remontait en ma poitrine comme une angoisse, une crispation, que mes soupirs ne parvenaient pas à chasser. Je ne me souviens pas avoir eu quelque ami pendant cette première année de collège: nous étions tous réduits au silence, sauf en promenade le jeudi et le dimanche. En récréation, il fallait jouer, se donner de l'exercice et du mouvement autour d'un ballon de foot, de basket, ou de volley. Les "anciens" c'est-à-dire les élèves de cinquième ou de quatrième, nous traitaient avec hauteur et rudesse: il fallait "mater les bleus". C'était une manière pour eux de prendre leur revanche contre la compression affective dont ils étaient victimes depuis plus longtemps que nous. Coutumes sinistres qui pervertissent le coeur. Même les meilleurs élèves devenaient méchants. Moi-même, hélas, n'étant pas le meilleur, certes, je fis la triste expérience de ce

durcissement pendant ma cinquième. Je le raconterai plus loin. Je ne mets nullement ici en cause mes éducateurs: ils étaient tous d'un dévouement et d'une générosité exemplaires. Je critique l'institution, mal nécessaire en raison des déficiences de la société humaine depuis le péché...

Ainsi se déroulèrent le premier et le deuxième trimestre de cette sixième où j'appris tellement bien l'analyse grammaticale que je la faisais automatiquement, en relevant exactement, par écrit, les mots, leur genre, leur nombre, leur fonction, sans même y penser explicitement, tout en rêvant à mon jardin secret. Comme je terminais toujours très vite mes devoirs, j'eus le loisir de lire beaucoup de petits romans d'aventure, auxquels je reprochais la banalité, dont notre professeur avait horreur. Mais je n'avais pas d'autre pâture...

Je crois que ce deuxième trimestre de ma classe de sixième a été le plus sombre de toute ma vie de collégien. Aux vacances de Noël, j'avais retrouvé toute la chaleur de notre foyer. J'eus une peine horrible à reprendre la blouse noire, à me retrouver devant mon pupitre à l'étude et mon lit au dortoir... La brutalité du réveil matinal, la somnolence pendant la messe, le martelage bruyant du plancher des corridors et du ciment des escaliers par nos sabots, les rangs, deux files parallèles où nous étions conduits en silence, bras croisés, sous la vigilance d'un surveillant prompt à châtier d'un soufflet toute tentative de bavardage, la cour boueuse, la campagne enneigée mais inaccessible... C'en était trop. Je déclinai. Je devenais hébété à force d'être discipliné. Je m'effondrais intérieurement, comme cela doit arriver à ces prisonniers dans les geôles ou les camps. Nous n'avions ni barreaux ni barbelés, mais des grillages tout aussi infranchissables. Nous parlions presque chaque jour de "prendre la fuite", et nous combinions des plans d'évasion. L'un ou l'autre le faisait. C'était alors une grosse émotion: un courant d'air de liberté nous faisait frissonner un instant. Mais l'aventure se terminait vite, au besoin par les soins des gendarmes... J'ai ressenti avec acuité ce risque de l'effondrement de la personne sous l'oppression du règlement. Comment l'éviter ? Par la révolte et l'indiscipline systématiques, où glissaient les "fortes têtes" ? Par la passivité résignée, qui méritait le prix d'excellence et le tableau d'honneur ? L'abbé Gandet, en lecture spirituelle, le Supérieur, à la messe matinale, dans son homélie quotidienne, les prédicateurs de passage: tous étaient unanimes pour affirmer que le règlement était l'exacte expression sur nous de la volonté de Dieu. Désobéir au règlement, c'était désobéir à Dieu lui-même. Inversement, celui qui obéissait par amour de Dieu au règlement, acquérait des mérites et se sanctifiait... Obéir par amour au règlement... L'obéissance pratiquée héroïquement par certains religieux, dont on nous racontait des histoires édifiantes, tel ce saint, qui sur ordre de son Supérieur, rapporta de l'eau dans un panier à salade... cela me parut bon. Je m'y prêtais volontiers. Je gardai ainsi une certaine paix intérieure où ma piété pouvait survivre et me permettre de surmonter, tant bien que mal, les énervements et les agressivités que suscitaient les innombrables "injustices" subies quotidiennement par tel ou tel camarade. Néanmoins, ma santé déclinait. Je ne digérais plus. Je n'allais plus à la selle. Je n'osais avouer à personne cette déficience intestinale qui me paraissait un opprobre. Peut-être serais-je mort d'anémie ou de chagrin, si le Seigneur n'était intervenu de la manière suivante...

C'était un dimanche après-midi. Nous sortions, comme de coutume, en promenade. Nous étions en rangs jusqu'en bas de la propriété, où le surveillant disait alors: "Rompez..." En arrivant sur la route départementale, je fus heurté par derrière violemment et projeté à terre par une moto qui surgit à l'improviste. Elle m'enfonça plusieurs côtes, qui ne se sont jamais rétablies... Je perdis connaissance, et je fus ramené à l'infirmerie, où le soir seulement, vers vingt heures, je repris mes sens. Je me souviens bien de ce réveil douloureux. J'étais dans une pièce inconnue, devant moi, au pied de mon lit, le Supérieur - le chanoine Collomb - avec sa haute taille, ses lorgnons aux verres nus, sa calvitie mal cachée par une mèche de cheveux qu'il se ramenait sur le sommet du crâne avec de la gomina... A mon chevet, la soeur infirmière, avec sa coiffe en nids d'abeille, et un visage que je découvris presque maternel. Le Supérieur, pour la première fois, se révéla comme un homme de coeur: à mon sujet il avait eu une frayeur intense, une angoisse mortelle. Il avait fallu cet accident pour que j'entendisse sa voix résonner avec douceur à mon endroit. Sa bonté, dans de telles circonstances, me parut telle que je crus me trouver dans un autre monde. Il revivait en me voyant reprendre mes sens. Sur un socle accroché au mur, face à moi, juste sous le plafond, trônait un petit Jésus de Prague. Cette statuette semblait me sourire. J'eus l'idée que tout ce qui venait de m'arriver était bon, malgré les apparences. Effectivement la soeur infirmière, qui passait habituellement pour un vrai dragon, fut si gentille avec moi, que j'osais lui confier mes ennuis intestinaux. Elle me donna un bon lavement, qui remit tout en ordre... J'étais seul dans cette salle d'infirmerie, entouré de cinq ou six lits blancs, prêts à toute éventualité. Maman vint me voir, le lendemain, ou le surlendemain, je ne sais plus, amenée par le Supérieur lui-même dans sa voiture. J'allais déjà beaucoup mieux. Mon organisme se rétablit rapidement, grâce au régime spécial et délicieux que me préparait la soeur, grâce au repos, que je savourais sans aucun ennui, loin du brouhaha des corridors, des cours, loin du souci des devoirs et des leçons, à l'abri de la menace du pensum et de la réprimande... Après être resté une dizaine de jours, peut-être, à l'infirmerie, j'eus droit à quelques jours de convalescence à la maison. Le Supérieur me descendit lui-même, à Chambéry, dans sa voiture: une Prima 4 Renault, noire, aux chromes étincelants. Elle avait une odeur très particulière dont je me souviens bien. Essence subtile et cuir verni. C'était peut-être la première fois que je montais dans une voiture particulière... Il me débarqua rue Croix d'Or. Nous avons alors quitté l'épicerie, et nous habitons chez tante Marie. C'était alors la pauvreté, et même la misère. Ma mère travaillait seule. Il n'y avait ni allocations familiales, ni sécurité sociale, ni pension d'accident du travail... Malgré des prodiges d'économie, elle ne parvenait pas à "joindre les deux bouts". Mais je retrouvai là toute son affection, sa tendresse, mes soeurs, notre bonne tante Marie, et l'amour humilié de mon père qui rougissait de ne plus pouvoir gagner sa vie ni celle de ses enfants. Il se privait de tout. Il avait une maigreur extrême. J'eus honte d'être un privilégié, d'être placé en dehors du combat de la vie, de la noblesse de cette pauvreté loyale, lorsque la subsistance quotidienne n'est rattachée qu'aux circonstances providentielles d'un gain toujours aléatoire. Je me souviens d'un gros chagrin de ma soeur Renée. Maman l'avait envoyée acheter une bouteille de vin, en lui donnant les quarante sous qui restaient dans le porte-monnaie. En arrivant dans la rue, la pièce lui échappa des doigts, roula sur le trottoir et disparut dans la grille de l'égout... Elle remonta, inconsolable, avec des sanglots incoercibles. Je mesurai la différence entre le gaspillage de la nourriture dont se rendaient coupables, au collège, certains de mes camarades, et les portions exiguës que nous avions à la maison.

Quelques jours passèrent. Mes forces étaient à peu près revenues. Je me souviens avoir fait une ou deux promenades avec mes soeurs. C'était au printemps: les arbres mettaient leurs feuilles et se couronnaient de fleurs. Les hirondelles étaient revenues. Nous nous promenions tous les trois en nous donnant la main. Je me souviens avoir éprouvé dans ces moments-là un amour indicible pour mes deux soeurs. Lorsque le Supérieur, au terme de ma convalescence, revint me chercher, je refusai obstinément de revenir au collège. Je me terrai dans un "non" obstiné. Je ne pourrai plus supporter, me semblait-il, un nouvel arrachement à mon milieu vital. L'amour de ma mère, surtout, sa présence, m'était plus nécessaire que l'air et l'eau. Il avait beau mettre en évidence les études et l'avenir, et l'affection de mes camarades, et celle de mes professeurs... Non, non et non ! La discussion dura longtemps, longtemps. Je me souviens encore avec une intense émotion de cette bataille où je sentais que ma vie même était en jeu. Maman était là: je ne sais quel parti elle osait prendre, le mien ou celui du Supérieur. Finalement, elle prit le parti de Dieu: "Et ta vocation..." me dit-elle. Disant cela, elle posa seulement sur moi un regard de vérité et d'amour. Je ne pouvais douter ni de l'amour de maman, ni de ce que le Seigneur m'avait dit au coeur, le jour de ma confirmation. J'avais alors bien répondu: "Oui". Il fallait être fidèle à cet engagement. C'est de là seulement que dépendait ma vie, non de l'amour que j'avais pour ma mère, qui imprégnait cependant toutes les fibres de mon corps. Je me levai, je suivis le Supérieur, ce bon chanoine Collomb, chauve avec ses lorgnons d'aristocrate, qui tendait une main flasque à mon père et à ma mère, en prenant congé d'eux, avec une onction tout ecclésiastique. Il remit son chapeau noir à larges bords, et lorsque nous fûmes dans la rue, il m'ouvrit la porte de sa voiture pour me faire asseoir à côté de lui. J'avais retrouvé la paix: une paix douloureuse et écorchée. Le Supérieur sut panser ces blessures par le baume des éternelles promesses de l'Evangile: "Vous qui avez tout quitté pour me suivre, vous recevrez le centuple..." Suivre le Seigneur, pour moi, c'était évident, c'était me laisser embarquer dans la Renault du Supérieur. Elle démarrait avec des hoquets de moteur et des grincements de boîte à vitesses. Les voitures d'alors n'avaient pas la souplesse de la mécanique d'aujourd'hui.

Or, il se produisit ceci: mon arrivée au collège fut un triomphe. C'était en fin d'après-midi. Mes camarades étaient à l'étude. Le Supérieur m'y introduisit. Tous se levèrent et applaudirent à ma guérison, en même temps qu'à mon retour. Je ne savais pas que j'étais quelque chose pour eux, même pas quelqu'un. Cet accueil chaleureux, accompagné de loyales poignées de mains, la joie du surveillant de l'étude de me voir rejoindre ma place laissée vide: c'était la réponse de Dieu. Oui, assurément, en suivant le Seigneur, j'aurai le centuple, qui serait peut-être meilleur que l'amour de ma mère. Quelques jours après, il y eut une fête au collège. Toute la matinée fut occupée par des jeux sportifs. L'après-midi comportait une longue récréation, une séance de théâtre et une loterie, dont le tirage, agrémenté de variétés, était fort attendu. L'abbé Sulpice, qui présidait à cette loterie, sut manoeuvrer le hasard pour me faire gagner le gros lot: une lampe de chevet, dont mes soeurs s'éclairèrent pendant longtemps... Là encore, je fus couvert d'applaudissements. Cette fois, j'étais consolé de bien des épreuves.

L'abbé Bouchet, mon directeur de conscience, s'occupait aussi de la Schola. J'y fus inscrit d'office, en raison de mes connaissances musicales "éminentes", acquises précédemment à la maîtrise métropolitaine. Les scholistes avaient leur place avec les

enfants de choeur, à proximité de l'autel. Ils étaient rangés de chaque côté de la chapelle et se faisaient face. Le dimanche, les jours de messe chantée, ils portaient des aubes. Ils avaient la charge d'alterner les chants avec la "foule", c'est-à-dire le reste du collège. Ils chantaient en outre le psaume de l'introït, le verset du graduel, l'Alléluia et son verset. Pendant la communion, ils chantaient un cantique. Avec André Finas, de Montmélian, qui avait joué avec moi dans le jardin de mon parrain, nous étions les plus doués pour la lecture et l'exécution des notes et des neumes. Il nous arrivait souvent de chanter en solo, comme je le faisais naguère à la maîtrise. J'appréciais très fort le beau chant, ce grégorien qui n'a jamais cessé d'occuper la partie musicale intérieure de mon être. Toutefois cette place, enviable, qui attirait sur moi les regards et les oreilles, me déplaisait. Je ne pus la supporter longtemps, car de grands élèves, sottement "amoureux" de moi, cherchaient à gagner mes grâces par toutes sortes de grimaces: coups d'oeil, billets doux, essais de me prendre à l'écart. Tout cela me semblait malsain. Alors j'ai supplié l'abbé Bouchet de me permettre de quitter la schola, et de me trouver dans la nef comme un simple particulier, dans le rang, avec les autres. Il ne voulut pas. Mais comme, l'année suivante, ma voix se mit à muer, il consentit à mon désir. Cependant, il m'avait exhorté longuement sur la véritable humilité qui ne consiste pas à s'abaisser lâchement, mais à rapporter à Dieu les dons que l'on a reçus de lui, et à les utiliser pour sa gloire. Je n'ai toutefois jamais osé avouer à mon confesseur, pour ne diffamer personne, la raison véritable qui me poussait à désertier ma place, tant convoitée par d'autres, de scholiste...

Il est vrai que ma formation musicale a grandement profité de ce passage à la schola et des nombreuses répétitions qui nous étaient imposées. Mais je n'étais pas satisfait: il me manquait la musique instrumentale. Le collège se glorifiait d'une fanfare, de quelque 40 exécutants... Un grand élève me proposa d'y entrer. Je m'essayai sur un bugle bruyant dont l'embouchure me déchirait les lèvres. Non, je préférais jouer en cour de récréation, plutôt que de sacrifier le peu de liberté qui nous restait, dans la salle poussiéreuse de la fanfare, et d'avoir les oreilles cassées par une dizaine de garçons qui s'exerçaient chacun dans un coin sur leur propre instrument.... Dans un bon nombre de classes, il y avait des pianos, que les élèves les plus fortunés pouvaient utiliser pendant les récréations, pour y exécuter les exercices qu'une demoiselle leur imposait. Mes parents, certes, étaient trop pauvres pour m'offrir des leçons de piano... Mais je tournai la difficulté autrement. Monsieur Carle, à Chanaz, m'avait donné suffisamment d'indications, pour que je susse comment placer mes doigts sur le clavier. Aussi, dès que je trouvais un instrument vacant, faute d'amateur, ou par la paresse d'un de mes camarades, je m'y précipitais. Je jouais mes airs favoris en cherchant l'accompagnement... Mais ces quelques "moments musicaux" étaient trop rares. Il m'arrivait de regretter avec une intense nostalgie les belles répétitions et les grandes exécutions de la maîtrise avec les grandes orgues ou l'orchestre.

Cette année-là, toujours la classe de sixième, après Pâques, je rentrais plus volontiers au collège. Il n'y avait plus qu'un court trimestre, rempli de fêtes solennelles, de jours de congés, de promenades plus longues, jusqu'au repas du soir. La fin de l'année allait se clôturer par la distribution des prix. Nous prenions la longue récréation de l'après-midi dans les bois, et pour y aller, nous passions parmi les massifs de roses épanouies aux parfums suaves, qui ornaient l'entrée du collège autour de la statue de saint Bruno, et du grand cèdre qui l'abritait. De grands arbres, tout nouvellement verdissés de leurs feuilles

encore transparentes, abritaient nos jeux et nos ébats. Un ruisseau traversait le bois, dans une tranchée profonde. Ses eaux chantantes scintillaient sous les taches de lumière qui filtraient au travers des frondaisons élevées. Le vent soufflait dans les grands arbres et souvent ses grandes orgues accompagnaient les murmures et les cris de nos jeux. La Fête-Dieu, et celle du Sacré-Coeur étaient solennisées par une imposante procession qui déroulait ses méandres sur l'esplanade et dans le bois. De nombreux fidèles y accouraient de toutes parts. La fanfare sonnait des marches graves et majestueuses, alternant avec les strophes du *Lauda Sion* et du *Pange lingua* qui s'en allaient ébranler les lointains échos. Le Corps du Christ était honoré dans un ostensor d'or, au cliquetis des encensoirs fumants lancés à longueur de chaînes, par un cortège d'enfants de choeur en rouge et blanc. Ils obéissaient à un discret claquoir, pour se former en figures harmonieuses devant le dais ou le reposoir. C'est là, entouré de lumières, de flammes, de broderies, de dorures et de fleurs en abondance que le Seigneur Jésus, sous les apparences eucharistiques, recevait l'adoration qui lui est due et l'hommage de réparation à son Sacré-Coeur qui a tant aimé les hommes et qui en est si peu aimé. Tout cela me semblait être l'Ordre vrai et m'apportait une grande satisfaction. Certes, cette liturgie était bien charpentée, trop peut-être, très réglée par des rubriques étroites pour laisser une grande place à l'expression de la prière intime; mais elle était belle, grandiose expression de la foi de l'Eglise, à laquelle, sans aucun doute, était attaché le Salut. Présentées dans cette ampleur théâtrale, où nous étions tous acteurs et concélébrants, en quelque sorte, par l'expression corporelle et le chant, les paroles du Seigneur prenaient un relief singulier: "Mon corps est la véritable nourriture, mon sang est la véritable boisson: celui qui mange mon corps et qui boit mon sang ne mourra jamais..."

C'est pourquoi, sans effort, j'étais fidèle à la communion quotidienne, comme la plupart de mes camarades. La messe était obligatoire. Elle était chantée le dimanche et deux fois par semaine à l'occurrence d'une fête double. Les autres jours, la messe basse était agrémentée de commentaires et de cantiques. L'homélie du Supérieur se dirigeait évidemment sur la situation psychologique de la communauté, dont l'équilibre toujours instable était constamment rétabli. Cette demi-heure matinale que je vivais souvent mal éveillé, ne m'était ni pénible ni ennuyeuse: mon âme alors se reposait doucement, volontiers distraite - péché qui ne m'inquiétait guère - et glanant par pure fantaisie quelque enseignement spirituel. La position, souvent à genoux était un peu pénible. On s'y faisait. Et comme le silence, en dehors des chants et des prières était de rigueur, je pouvais m'isoler en moi-même, rester dans le lieu saint de la foi, et savourer la certitude que toute cette vie avait un sens, quels que fussent ses chagrins inévitables...

Telle était ma philosophie. Elle m'accompagna tout au long de mes années de collège. Je restais ainsi profondément enraciné dans ma vocation. Pour supporter la longueur du temps, entre les lumineuses vacances, j'avais la joie d'être là où Dieu me voulait. C'était suffisant pour survivre.

La fin de l'année fut illustrée par une "distribution des prix" où je montai sur scène, pour y chanter et danser avec quelques camarades, tous déguisés en couleurs voyantes, des chansons mimées, tirées du "Roland", ce vieux recueil fort à la mode à cette époque. "Par derrière chez mon père..." "Vole mon coeur vole..." Un grand élève nous accompagnait au piano. Il s'appelait Lefaïge - son père travaillait au canal de Suez. Il

jouait admirablement. Il faisait mon admiration, incarnait sur ce point mon idéal. Il était sage, intelligent, il parlait peu. Discipliné, mais non servile. L'abbé Rolland le traitait d'égal à égal, en homme, ce qui était pour moi un signe indiscutable de sa valeur. Il ne faisait aucun cas de moi, respectant entièrement ma liberté - et moi la sienne. Nous ne nous sommes jamais adressé la parole. Le Supérieur exhortait souvent les grands à être des modèles pour les petits: il l'était. A cette distribution des prix, où la scène de théâtre évoquait par son décor de verdure la toute proche liberté des vacances, je reçus plusieurs livres qui récompensèrent mes mérites. Les ai-je lus ? Je ne crois pas.

Ces vacances passèrent très vite: la plupart des souvenirs se sont envolés. Elles n'eurent rien de très particulier par rapport aux précédentes: elles se déroulèrent à Chanaz, chez monsieur Carle, et à Montmélian chez mon parrain. Je ne sais plus si c'est dès la sixième - je crois plutôt que c'est après la cinquième - que je suis allé en colonie de vacances chez les "Florimontains", à Tamié, non loin de l'abbaye, dont le vieux moulin aux trois étages, surmonté d'un grenier, était aménagé en dortoirs et en réfectoires, pour contenir, serrés, une centaine de garçons. Nous portions des culottes bleu-marine et une chemise bleu-roi, un béret orné d'une insigne: croix scoutte violette enveloppée d'une fleur d'edelweiss. J'avais beaucoup rechigné pour aller en "colo". Finalement l'abbé Carret qui insista auprès de ma mère, finit par me persuader en m'offrant un magnifique sac tyrolien. Il m'aimait bien. Moi, pas du tout. On l'appelait C.B, initiales de "Canard Boiteux", car, en raison un accident survenu dans sa jeunesse, il avait une jambe raide. Il l'avait cassée en franchissant un mur de clôture, - celui du séminaire, me semble-t-il... Finalement, ce séjour fut très bon. Cette colonie de vacances avait trois puissants avantages: tout d'abord, il n'y avait aucun jeu organisé: les longues matinées et les longs après-midis nous étaient laissés pour faire ce que nous voulions ou même ne rien faire du tout. Le deuxième avantage venait des excursions sur les montagnes environnantes, et même sur des montagnes plus lointaines, gagnées par une longue route en autocar, une nuit passée en refuge... une longue marche d'approche. Belledonne, Lansbranlette, Les Evettes... C'est là que mon coeur se mit à frissonner devant la beauté singulière et sacrée de la montagne, devant son mystère indicible, sa gravité, sa majesté, sa virginité: chose que je sentais sans trouver de mot pour le dire. Le troisième avantage de cette colonie était celui même qui la dirigeait: le père Ferrand. Un prêtre singulier, qui, dès cette époque, osait, pour un oui ou un non, quitter la soutane et déambuler en culottes de velours sans aucun signe ecclésiastique. Il osa même se déguiser en clochard pour chanter, au cours d'un "feu de camp" la célèbre chanson "Le couteau" : "Pardon monsieur métayer, si de nuit je dérange... Mais je voudrais bien sommeiller au coin de votre grange..." Chaque matin le père Ferrand, à la chapelle de la colonie, nous adressait une exhortation qui sortait totalement de la banalité. Elles auraient réjoui l'abbé Rolland s'il avait été là pour les entendre. Il y dénonçait avec une ironie sarcastique, la "pignouferie" et les "pignoufs". Par ces mots il désignait la stupidité hébétée de ceux qui n'ont aucun sentiment d'admiration devant les beautés de la nature et spécialement de la montagne. Le verbe dont il usait pour décanter en nous le snobisme, le conformisme, la veulerie, la platitude, l'instinct grégaire... avait quelque chose de torturant. Honneur, courage, audace, dignité, loyauté... telles étaient les vertus exigées par la discipline de la montagne, présentée comme la grande maîtresse de notre éducation de jeunes hommes. Le père Ferrand m'a beaucoup aidé à cesser d'être un enfant, quoique je fusse encore bien jeune, à ne compter que sur moi-même dans les difficultés, à ne jamais me plaindre, à fuir l'anonymat

de la foule indécise, à sauvegarder en tout ma personnalité et la marque que Dieu avait inscrite en moi, face au monde entier, s'il le fallait. L'audace spirituelle de ce prêtre m'enthousiasmait, me grisait, me retenait à distance de lui, comme on s'écarte d'un rocher trop haut, trop vertigineux. Le ton de sa voix cassée, son visage ridé et basané, ses lunettes épaisses, cachant des yeux insaisissables, ses cheveux hirsutes et incultes, toute sa personne signifiait visiblement le thème de ses discours, courts, virulents, mordants. A l'autel, en célébrant la messe, il n'était plus le même, il s'enfonçait dans la liturgie, disparaissait sous le rite prescrit. Le père Ferrand est mort sous les tortures de la Gestapo. Un homme comme lui ne pouvait avoir une autre fin... si ce n'est celle d'une chute verticale dans un abîme glaciaire depuis un sommet escarpé.

Je fus trois ans de suite dans cette colonie de vacances, avec le père Ferrand. La proximité de l'abbaye de Tamié faisait descendre sur nous un rayonnement céleste. Du moins, je le pense... Nous allions, le dimanche, assister à la grand-messe des moines; ils nous faisaient l'honneur de nous introduire tout près d'eux, dans le chœur même, à côté de leurs stalles vénérables. Leur chant, - pur grégorien - et leur liturgie tout en latin, bien sûr, l'odeur de l'encens, les gestes rituels imposants et stylisés, tout cela me paraissait très artificiel. Je n'entrais pas dans ce mystère-là. Je sus, dès ce moment, que je ne serais jamais moine: ma vocation n'était pas là. Mais je concevais très bien que d'autres puissent l'être...

Après les grandes vacances, toutes remplies de lumière, de ciel bleu, d'espace, de liberté, où j'avais beaucoup grandi en sagesse plutôt qu'en taille, il fallait reprendre le chemin du collège avec les premiers jours d'octobre. J'y revenais, du moins les premières années, sans enthousiasme. En cinquième, j'eus la satisfaction de n'être plus "un bleu"; heureux de retrouver des camarades qui allaient devenir, peut-être, des amis; impatient d'apprendre des choses nouvelles en changeant de classe; résigné à la longueur des heures et des jours, sachant qu'ils étaient le chemin nécessaire pour l'accomplissement de ma vocation. C'était elle, en effet, ma seule raison de vivre: je devinais derrière ce mot, dans la perspective encore lointaine du Sacerdoce, une "aventure" peut-être plus extraordinaire et passionnante que celles des Stanley, Cook, Shackleton, Amundsen, des chasseurs de loups ou des chercheurs d'or, auxquelles nous avait initiés l'abbé Rolland. Je ne me trompais pas...

En cinquième ce fut l'abbé Dulac qui fut notre professeur. Un homme radicalement différent. Un teint blanchâtre, les yeux bleus derrière des lunettes cerclées de métal fin, les joues un peu lourdes, un nez aquilin, une voix sans gravité, un timbre de fausset, l'abbé Dulac ne nous était pas sympathique... Et pourtant, il était le plus dévoué, le plus généreux des hommes. Il est vrai qu'il avait aussi des singularités et des procédés étranges. Il était rusé et méfiant. Il surveillait sans être vu. Son instinct policier le poussait à surprendre le coupable en flagrant délit. Il jouait au chat, nous étions la souris. Beaucoup voyaient dans ses méthodes une déloyauté: elles n'étaient qu'un jeu. Nous le prenions au sérieux, lui, non. Cette équivoque était redoutable. Elle provoquait la haine de plusieurs élèves, surtout les grands. Plusieurs s'étaient battus avec lui, en combats singuliers, à bras le corps: scènes épiques qui soulevaient des tempêtes de sentiments exacerbés soit pour, soit contre lui. Il y avait des paris et des enjeux lorsque l'on apprenait que l'abbé Dulac allait surveiller l'étude. Il régnait alors une atmosphère fébrile, comme

avant un grand match. Un élève nommé Karlakian, un arménien bruni et solide, était la tête de turc, - on peut le dire - de l'abbé Dulac. Lorsqu'ils se rencontraient au hasard des corridors et de leurs détours, leurs poils à tous deux se hérissaient et leurs regards se croisaient avec fureur, comme deux chiens rivaux, prêts à se déchirer à belles dents. Tout le monde alors s'arrêtait, en silence, dans l'attente de la foudre. La décharge, parfois se produisait. Je me souviens d'un affrontement terrifiant qui dura de longues minutes, avec des coups et des hurlements insensés, où finalement Karlakian eut le dessous. L'abbé Dulac avait réussi à le saisir par le poignet et lui tordait le bras, le courbant à ses pieds, l'obligeant à faire des excuses pour son impolitesse éhontée. Karlakian, bien loin de s'aplatir vociférait, vomissait les insultes les plus grossières, qu'Homère lui-même n'eût pas désavouées. De telles scènes, prodigieuses, coupaient avec bonheur la monotonie quotidienne. Je crois que l'abbé Dulac, très fin psychologue, les provoquait justement pour cela, car sans s'occuper du théâtre, comme l'abbé Rolland, il était à sa manière un puissant comédien. C'était en quelque sorte du psycho-drame...

L'abbé Dulac surveillait souvent la "composition" du vendredi après-midi, où toutes les classes, rassemblées en étude, affrontaient un thème, une version, un problème... pour éprouver la valeur personnelle de chaque élève. Tout copiage était alors hautement prohibé. L'abbé Dulac avait sa manière de faire respecter la règle. Il s'asseyait sur un pupitre, au fond de la salle d'étude. Il s'armait de quelques dictionnaires pesants. Lorsqu'il surprenait un élève tenté de jeter un oeil sur la copie de son voisin, il le bombardait avec ses gros calibres. Le livre après une trajectoire aérienne sonore s'aplatissait sur la tête du coupable ou sur son cahier, son plumier, faisait voltiger toutes ses affaires, éclaboussait d'encre tous les voisins, car l'encrier sautait en l'air. Les règles, les stylos, les compas, les crayons, les gommes s'éparpillaient au loin dans un grand fracas. Le coup était terrible. Le tumulte grandissait avec un fou rire général, irrésistible. L'abbé Dulac, lui, gardait un sérieux dramatique au-dessus de cette ébullition hilarante. Il s'avavançait en lançant des regards enflammés de part et d'autre, parcourait toute l'étude d'un pas ferme, montait en chaire, imposait le silence d'une voix aigre et vindicative, disant parfois: "Je sens que je vais mordre !..." C'était un genre littéraire formidable, très au-dessus de la comédie, très au-dessous de la tragédie. Personne ne savait plus s'il fallait rire ou pleurer, rester ou fuir, se taire ou hurler, prier ou crier à la révolution, à l'émeute, à la sédition. Les houles, peu à peu s'apaisaient, devant les bras croisés de l'abbé Dulac, solennel, comme Napoléon sur son piédestal. Lorsque le malheureux élève choisi comme cible avait récupéré ses affaires et repris sa place, chacun retournait à son travail, non sans peine pour retrouver son calme. Des soubresauts, des fous-rires incoercibles duraient encore longtemps, jusqu'à ce que notre dompteur revienne à pas feutrés au fond de l'étude, pour s'asseoir, en disant son bréviaire sur le pupitre d'où, inopinément, pouvait être lancé un nouveau projectile.

La surveillance de l'abbé Dulac, à elle seule, était évidemment beaucoup plus formatrice que les textes latins ou français sur lesquels devaient se pencher les élèves. Dulac était génial comme pédagogue. Il donnait un sel sulfurisé à la psychologie du groupe où il entrait. L'ennui disparaissait par sa seule présence. Nul ne savait s'il était son ami ou son ennemi. Personne ne pouvait rester indifférent devant lui. Sa seule personnalité nous atteignait jusqu'aux entrailles, nous labourait les moelles. Lorsqu'il serrait les dents, alors que ses yeux lançaient des éclairs, un courant électrique faisait frissonner toutes les échines. Après une étude surveillée par l'abbé Dulac, la récréation

éclatait en cris de joie, la contrainte était finie et l'air pouvait se détendre pour que les rires puissent enfin s'envoler librement. Quelques semaines passaient, et l'on apprenait: "C'est Dulac qui surveille l'étude !..." Il arrivait volontairement en retard, pour avoir la hardiesse de calmer un chahut déjà lancé. Il commençait la prière sur le ton cinglant de la menace: "Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit..." Arrêt pour glacer du regard un élève timide. Puis: "Mon Dieu aidez-moi à bien accomplir le travail que je vais faire..." Le signe de croix terminé, il attendait le plus grand silence, pour chuchoter du bout des lèvres, comme pour dire un secret confidentiel: "Asseyez-vous."...

C'est donc l'abbé Dulac qui fut mon professeur de cinquième. Il s'occupait des bons élèves, qu'il avait groupés dans les premiers bancs, tout proches de lui. Il nous aiguillonnait, tel un laboureur menant ses boeufs sans leur laisser aucun répit. Des interrogations continuelles pour l'un, pour l'autre, de la pointe de son doigt, sur les verbes, les substantifs, les pronoms, les adjectifs. Il nous imposait une gymnastique de l'esprit très pénible. Il fallait n'avoir aucun instant d'inattention: car c'est justement à ce moment précis que l'interrogation vous atteignait et vous laissait pantois. Cette technique de l'éveil permanent du cerveau dura une bonne partie du premier trimestre, sur les formes latines des déclinaisons et des conjugaisons. Puis il fallut étudier aussi la grammaire française. L'abbé Dulac ne trouva pas à son goût le livre que nous avions. Il lui parut obscur et incohérent. De nombreuses semaines passèrent à faire la critique de la grammaire française. Il poursuivait jusque dans les derniers recoins de la logique toutes les absurdités et étrangetés de notre langue. Nous étions très loin, certes de l'analyse grammaticale des frères des Ecoles Chrétiennes, mais notre faculté de jugement y gagnait beaucoup.

Le printemps arriva. L'abbé Dulac, brusquement, se passionna pour la botanique. Il délaissa entièrement le français et le latin. Ce fut merveilleux. Il n'y eut plus ni livres, ni cahiers, ni déclinaisons, ni conjugaisons, mais seulement des tas d'herbes, fleuries ou non, qu'il s'efforçait d'identifier devant nous, pour en déterminer l'ordre, le genre, la famille et la variété. Du latin, il ne restait plus que le nom savant des fleurs. Souvent, au lieu de rester dans nos murs, nous allions aux champs herboriser sur place, sous le soleil, avec les oiseaux. Quelques élèves restaient groupés autour du maître, armé de sa loupe et de sa "flore", pour flatter astucieusement sa manie. Les autres se dispersaient dans les bosquets voisins jouissant d'une liberté sans mélange et rapportant, pour la forme, quelques graminées cueillies au hasard. Soudain un lointain écho de cloche nous rappelait l'existence du collège et nous invitait au pas de course pour ne pas être en retard au réfectoire. L'abbé Dulac avait grand peur de se faire attraper par le Supérieur. Il fallait le voir galoper, s'aidant de sa canne d'une main, et de l'autre retenant son chapeau ou soulevant sa soutane. Pendant cette classe de cinquième l'abbé Dulac ne nous a peut-être pas appris grand chose, mais il nous a prodigieusement formés. Si le théâtre est, dit-on, le moyen de formation le plus puissant, il était un théâtre vivant et permanent, où tous les personnages, depuis le croquemitaine le plus terrifiant, jusqu'à la douceur de blanche-neige, figuraient à tour de rôle sous l'unique déguisement de sa soutane. Certes, en botanique, après tant de semaines d'herborisation et de travaux pratiques, je ne retins que ce que je savais déjà: distinguer une marguerite d'un coquelicot. Mais l'objet de l'étude importe peu: c'est la manière qui compte. Les auteurs étaient très ennuyeux, mais le professeur qui les expliquait, c'était autre chose !

Il faut tout dire, et je dois ici avouer que pendant cette année de cinquième, je fis la triste expérience du péché. Expérience utile entre toutes, qui m'apprit à me méfier des mauvais penchants de ma nature déchu. J'avais en effet "pris ma place" parmi mes camarades, avec une vanité et un orgueil bien confortables, dans une auto-satisfaction qui m'aidait peut-être à surmonter les servitudes de la vie collective et monotone, mais qui me poussait à l'agressivité, laquelle éclatait souvent en bagarres. Un jour, au réfectoire, ayant un couteau à la main, je voulus me défendre contre mon camarade assis en face de moi, qui me donnait des coups de pied par dessous la table. Je le blessai de la lame de ce couteau... Elle était bien aiguisée: elle lui fit une sérieuse entaille au mollet. Le sang coula: c'était grave. La chose ne put être cachée. Je fus atterré. Reconnu coupable d'une véritable "tentative de meurtre", le Supérieur me châtia rudement, je fus mis au pain sec, isolé de mes camarades pendant un jour ou deux... Heureusement cette blessure fut sans gravité. Mais mon humiliation le fut, très amère. Puis j'ai considéré qu'elle était bonne et logique: j'avais réagi comme le font la plupart des criminels, qui dans un moment de colère passe à l'acte qui parfois tue leur prochain. Je demandai donc pardon à ce camarade, qui me pardonna loyalement et devint un véritable ami. Cette rude leçon se grava en moi d'une manière indélébile. Je demandai humblement à Dieu sa grâce afin qu'il me corrigea de la colère. Je crois l'avoir obtenue, car, si par la suite, j'ai été ici ou là véhément en paroles, je suis assuré de n'avoir plus manqué de maîtrise de moi, et je n'ai plus injurié ni frappé violemment aucun de mes camarades.

Je ne suis allé qu'une seule fois voir en particulier, dans sa chambre, l'abbé Dulac, mon professeur de cinquième. Je le craignais. Et lors de cette rencontre particulière, je fus séduit par sa douceur. Plus tard, étant prêtre à mon tour, j'ai connu l'abbé Dulac tel qu'il était sous les différents personnages qu'il jouait pour notre terreur ou notre joie. Il était alors curé, et cherchait anxieusement, dans saint Thomas d'Aquin, la solution de son angoisse métaphysique sur l'au-delà, avec la même ferveur passionnée qu'il avait déployée autrefois pour l'étude de la botanique. Son âme alors se révéla à moi: elle avait une fraîcheur d'enfant, une pureté angélique, mais comme emprisonnée dans une nature très froissée. Dans sa vieillesse l'abbé Dulac souffrit de grandes douleurs rhumatismales. Il était le type même du prêtre fidèle, d'autant plus méritant qu'il était mal aimé et mal connu. Je lui dois beaucoup.

En effet, l'année suivante, en quatrième, dès la rentrée, nous eûmes l'amère surprise d'apprendre que l'abbé Dulac montait avec nous d'une classe. Subir encore cet homme pendant un an nous parut un supplice surhumain. Il fallut s'y résigner. En quatrième, nous commençons le grec. L'abbé Dulac se passionna donc pour la belle langue d'Homère, de Platon, d'Euripide... Il s'enquit du meilleur livre que l'on pouvait alors trouver: le Vocabulaire grec de Fontoynt, livre merveilleux, tant par sa présentation que par sa méthode. Allez donc ! Avec le vocabulaire et la grammaire, en route pour le grec. Il y eut d'abord un programme normal: français, latin, grec, répartis en horaires égaux. Puis, le grec envahit les classes de latin, puis les classes de français. Au bout d'un mois, il n'y eut plus que des classes de grec. Lorsque le samedi arrivait, à la fin de la dernière classe de grec, évidemment, l'abbé Dulac annonçait, avec la joie malicieuse de nous exaspérer: "La semaine prochaine, pour changer, classe de grec". Et nous reprenions, effectivement les déclinaisons, les conjuguais, les verbes irréguliers, les récitations par coeur de longs

passages de l'Anabase, de la Cyropédie, du Phédon... Le grec nous entraînait dans la mâchoire, dans la peau, dans la cervelle, de gré ou de force, et en même temps que la langue, la nostalgie d'un monde de lumière et de liberté, bien loin du collège, auprès des Cyclades, de l'Arcadie, de la vallée de Tempé... Nous vivions avec les marins grecs, qui cinglaient sur la mer Egée, avec leurs voiles légères, les rameurs en rangs étagés qui labouraient les flots bleus. Nous étions au théâtre d'Epidaure à entendre Sophocle, puis dans les rues d'Athènes à converser avec Socrate, à flâner parmi les badauds qui venaient s'épater devant Diogène. Certes, ce n'était pas la culture vraiment chrétienne des Pères Grecs, mais ce que l'humanité avait donné de meilleur avant Jésus-Christ. Grâce à l'obstination de l'abbé Dulac, le grec me fit réussir brillamment mon baccalauréat, mais surtout je pus lire avec la plus grande facilité le grec de l'Écriture et des Pères, pour puiser à la source, la véritable Tradition Apostolique.

J'appris surtout de l'abbé Dulac que l'on ne peut apprendre aux autres que ce dont on est soi-même épris et passionné, et aussi qu'il faut tout sacrifier pour obtenir ce que l'on veut.

Le chanoine Collomb, supérieur du collège, était d'une pruderie consommée: jamais il ne serrait la main d'une femme. Lorsqu'il abordait la mère d'un élève au parloir, il s'inclinait devant elle, proférant avec une obséquieuse affabilité: "Mes hommages, madame..." Lorsque son interlocutrice lui tendait la main, il y posait furtivement le bout des doigts. Il lui arrivait d'accompagner une ou deux classes des "grands" au cinéma, quand un film - c'était rare ! - méritait d'être porté à la connaissance des humanistes et des rhétoriciens. Chaque fois qu'une image présentait un pas de danse, sous une jupette étriquée, un baiser, voire le gros plan d'un coup d'oeil alléchant, notre Supérieur interposait son chapeau entre ses yeux et l'écran, pour éteindre aussitôt en ses membres l'étincelle de la concupiscence. Un soir il nous fit une lecture spirituelle inattendue, d'une extrême véhémence. Après la courte prière sur le ton tragique des anciens prophètes, il s'assit en chaire et, après avoir réprimé l'ardeur d'une sainte colère, il déclara: "Messieurs, je dois vous dire quelque chose, oui, et croyez qu'il m'en coûte de vous dire cela... Mais je dois à votre égard accomplir mon devoir... Oui, pour vous arracher à la voie de la perdition !... C'est grave. Très grave ! Votre Supérieur doit vous mettre en garde contre des habitudes vicieuses, non seulement pour vos âmes, mais pour celle des personnes qui pourraient vous voir. En un mot (alors, sur un ton péremptoire): Je vous interdis absolument, vous m'entendez, je vous interdis cette coutume impudique, que dis-je, scandaleuse, qui s'est introduite, à mon insu, dans notre collège, bien mieux, dans notre petit séminaire: Notre Dame de la Villette..." Un silence effaré braquait nos yeux sur le visage décomposé du Supérieur. Il avait pâli. Peut-être allait-il se trouver mal... ? Chacun s'interrogeait, au fur et à mesure que son regard inquisiteur semblait dénicher un coupable parmi nous... - "Oui, je le répète, une coutume impudique, voire sacrilège. Même les élèves des écoles laïques ne se permettent pas un tel dévergondage... D'autant plus que votre terrain de sport est tout près de la route, où n'importe qui peut circuler, s'arrêter et vous regarder... C'est une honte, vous entendez, une honte ! Ecoutez-moi bien: je vous interdis désormais de mettre des cuissettes pour jouer au football... C'est là d'ailleurs un sport anglo-saxon, brutal et violent... Je le tolère, soit... Mais j'interdis le rugby. Le rugby est interdit... Mais que ce soit au jeu de paume ou de foot comme vous dites, ou de basket, j'interdis les cuissettes. Les cuissettes sont prohibées. Celui qui se présenterait

... dans cette tenue indécente, sera renvoyé... renvoyé, vous entendez. Vous êtes bien avertis..." Le Supérieur parlait lentement. Un lourd silence encadrait ses phrases cinglantes... Impossible de ne pas comprendre... (Les "cuissettes" étaient de légères culottes courtes, qu'on appelle aujourd'hui le short, ou le bermuda). La lecture spirituelle se continua sur le thème des modes scandaleuses, des chansons incorrectes, etc etc.... La cloche sonna. Le Supérieur rappela sa formelle interdiction des "cuissettes", s'essuya le front, reprit son souffle, en hoquetant le signe de croix final.... Nous descendîmes en rangs au réfectoire, consternés... quelle mouche de folie avait piqué le Supérieur ?

Quelques jours passèrent. Le jeudi revint. Un match était prévu entre les troisièmes et les quatrièmes. Deux équipes avaient été sélectionnées. Nous descendîmes sur le terrain, tout près de la route bordée d'une haie trop basse pour nous isoler du "monde". Les buts étaient dressés, les limites réglementaires marquées sur la prairie par une traînée de plâtre bien blanc.... L'arbitre siffla le coup d'envoi. L'ardeur de la compétition nous avait fait oublier la lecture spirituelle de la semaine précédente. Au milieu du match, voici la silhouette du Supérieur, canne en main, chapeau en tête, qui descend vers nous... Horreur: "Les cuissettes ! Nous étions tous en cuissettes... Notre compte était bon. Que faire ? Une voix s'éleva parmi nous: "Continuons, continuons.... " Et nous voici dans l'ardeur d'un jeu attisé par notre anxiété. Le Supérieur s'approcha. Il ne disait rien... Le calme avant la tempête ?... Il vint tout près de Joseph Lorida qui gardait les buts de son camp. Il causait avec lui, gentiment, familièrement... Incompréhensible...! Nous étions tous en cuissettes...! Collomb nous salua de la main, satisfait et content, et s'en alla comme il était venu.

Cette aventure fut pour nous indéchiffrable. Je compris beaucoup plus tard ce qui s'était passé au conseil des professeurs. - "N'avez-vous plus rien à signaler ? avait demandé le Supérieur". L'abbé Rolland avait alors timidement levé la main, pour exprimer une plainte à peine audible: "Monsieur le Supérieur, il faut que je vous dise... D'ailleurs, mes chers confrères pourraient aussi vous le dire... " - "Comment ? de quoi s'agit-il ? " - "Ah Monsieur le Supérieur, c'est bien ennuyeux. Et pourtant il faut vous le dire. La réputation du collège est en jeu. L'abbé Rolland cherchait des circonlocutions - "Mais enfin, Beppo, parle... - Les élèves mettent des cuissettes pour jouer au football. - Des cuissettes ? qu'est ce que c'est des cuissettes ? - C'est difficile à dire. C'est plutôt un sous-vêtement qu'un vêtement... Extrêmement ... court. (L'abbé Rolland faisait le geste adéquat et la mimique adaptée). Il est vrai, continuait-il, que les anciens athlètes couraient nus dans le stade... Mais enfin, en terre chrétienne... - Ah ! Je sais: Pierre de Coubertin ! Les jeux olympiques ! Le paganisme renaissant !... - Même dans les écoles laïques, les cuissettes sont interdites, monsieur le Supérieur ! - Et nos élèves mettent des cuissettes...?... - Eh !... - Je vais interdire les cuissettes, absolument... - Eh... vous auriez dû le faire depuis longtemps... Il y a des jeunes filles qui viennent assister aux match de nos élèves.... - Non ?... - Eh!... - Où se font-ils ces match de foot ? - Eh, monsieur le Supérieur, vous le savez bien, au pied de la propriété, tout près de la route nationale... Impossible de ne pas les voir ..."

En quatrième mon coeur s'éveilla à l'affectivité: certains de mes camarades devinrent mes amis. Je me mis à les regarder et à les estimer avec complaisance; cette

relation, au niveau de la personne, me fit entrer dans un univers jusque là inconnu. Je vis qu'il était possible de livrer quelque chose de son âme à quelqu'un sans être méprisé. Mon meilleur confident fut Joseph Loridon, neveu de notre professeur d'histoire. Un prédicateur nous avait parlé de l'idéal que nous devons mettre sans cesse devant nos yeux, et concrétiser, éventuellement par une devise. Celle de Joseph Loridon était: "Servir". Il prétendait ainsi imiter le Seigneur Jésus qui avait dit de lui-même: "Je suis venu non pour être servi, mais pour servir..." Je fus très long à me fixer moi-même une devise. Je la cherchai longtemps. Celle de mon ami Joseph ne me satisfaisait pas: "Qui, et quelle cause, serviras-tu ?" Effectivement, hélas, Joseph Loridon a "servi". Après s'être dirigé vers les Pères Blancs, car il était très attiré par l'Afrique, il s'engagea au moment de la résistance, dans l'armée du Général Leclerc. Il s'en alla donc, pour servir la Patrie, porté par une auto-mitrailleuse, à l'assaut de Tunis, défendu par les troupes attardées de Rommel. Il fut transpercé de part en part, en pleine poitrine par un obus anti-char. Pour moi ma devise ne fut pas "servir", mais "Vivre". Joseph Loridon me disait: "Egoïste ! Tu penses avant tout à toi..." Je m'appuyais sur la parole du Seigneur, annonçant qu'il était venu pour procurer en surabondance la vie à ses brebis. Joseph ne se rendait pas à mes arguments: il leur opposait toujours l'exemple de Jésus qui avait donné sa vie, lui, pour les autres. Alors, je complétais ma devise ainsi: "Vivre et faire vivre". Ce n'était pas mal. Je m'y suis tenu. Intuitivement, je pressentais que la vie authentique dépendait du Sacerdoce. Dès mes séjours chez mon parrain, à Montmélian, j'imaginai que les prêtres devaient avoir des secrets incommunicables, ou alors recevoir de Dieu, éventuellement des révélations capitales, mais que peut-être ils ne pouvaient pas dire et devaient garder secrètes... De ce fait, ma vocation se trouvait située très au-dessus de la simple cléricature, dans laquelle nos professeurs paraissaient enfermés, plus encore que nous. Les Hébreux, dans la liberté du désert, devant un horizon sans limite, les dix-mille grecs qui traversaient les montagnes du Taurus, dans une redoutable aventure hivernale, et qui s'en tiraient, Ulysse avec sa légende épique, les chercheurs d'or dans les steppes polaires, remontant des fleuves immenses et inconnus... vivre, oui ! Et s'il le fallait, recréer une autre terre, affranchie des contraintes sociales, dont le collège nous faisait subir, jour après jour, le mortel étranglement. Vivre, oui... Je fis de mes vacances un apprentissage de cet idéal, et dans toute la mesure du possible, mes soeurs, Odette et moi, nous avons respiré au grand air sur les collines et les montagnes.

Il fallut évidemment retourner au collège au moins d'Octobre, en troisième cette fois. Le professeur était l'abbé Bouchet, mon directeur de conscience. J'avais eu tout le loisir, pendant trois ans, de le bien connaître, et je l'appréciais comme un homme juste et bon. Comme professeur, il était effectivement d'une justice parfaite, et sur ce point, il était apprécié de tous. Sa méthode était terrible comme efficacité. La classe était fractionnée en deux camps, et chacun avait son rival de même force que lui. Toutes les récitations se faisaient deux par deux, seuls les devoirs restaient toujours strictement individuels. Ainsi les cours étaient un véritable ring de boxe, et les notes étaient données démocratiquement par un consentement unanime: celui du professeur et des élèves. Au terme de la quinzaine, elles étaient toutes additionnées: celui qui l'avait emporté sur son rival avait en récompense, une "étude libre", et tous les membres du camp vainqueur l'avaient aussi. Ceux qui n'avaient pu réussir dans les combats singuliers, mais qui appartenaient au camp vainqueur étaient ainsi sauvés par leurs camarades. Les vaincus l'étaient donc doublement: battus par leur rival personnel et solidaires du camp

malheureux... Ils faisaient une version latine au lieu de se délecter dans un livre d'aventures. Plusieurs comptables, dont j'étais, enregistraient soigneusement tous les points au cours de la quinzaine, et en faisaient ensemble le total; l'abbé Bouchet faisait le même calcul de son côté. Nous étions donc contraints de parvenir à des résultats identiques et incontestables. Bien entendu, il était en général impossible de prévoir, jusqu'à la publication des résultats, quel serait le camp victorieux, c'est pourquoi nous étions stimulés d'une manière incroyable pour apprendre nos grammaires française, latine et grecque et pour mettre toute l'application désirable pour bien réussir nos devoirs. De ce fait, le temps passa très vite: il n'y avait jamais un seul instant à perdre. Plusieurs de mes camarades qui avaient moins de facilité que moi, apprenaient leurs leçons même la nuit, au dortoir, en allumant clandestinement, sous leurs draps une lampe de poche, voire une bougie. L'un d'entre eux, je me souviens, Charles Fresso, s'était tellement surmené pour réussir son "examen de grammaire", qu'il en faisait des crises de somnambulisme. Il fallait voir comment nous savions réciter les verbes réguliers et irréguliers sans la moindre hésitation. Je m'en souviens encore avec une extrême précision aussi bien en latin qu'en grec.

Il n'y avait cependant rien de tyrannique dans tout cela. La classe se déroulait dans la bonne humeur. Lorsque l'un d'entre nous sortait une "bourde", l'abbé Bouchet riait à gorge déployée jusqu'aux larmes, au point qu'il était obligé d'essuyer ses lunettes. Si nous avions eu le temps d'achever toutes les récitations rituelles, et de corriger les devoirs, nous avions droit à une lecture. L'abbé Bouchet ouvrait alors le livre de nos grands poètes, surtout Victor Hugo. Il nous fascinait par les vers qui tombaient de ses lèvres admirablement déclamés. Nous frémissions aux longs poèmes de la "Légende des siècles", des "Feuilles d'automne", des "Chants du crépuscule"... La "Tristesse d'Olympio", "Les Djins". Mais surtout "Les Châtiments", nous donnaient une vue poignante de la grande tragédie de l'histoire. Lamartine, Musset revivaient également parmi nous. Ce dernier séduisit mon ami André Finas, à tel point que tout le monde le surnomma "Musset", en raison du comportement romantique qu'il se mit à afficher ostensiblement. Pour moi, je préférais Victor Hugo dont certaines strophes me faisaient frissonner. Tout comme l'abbé Rolland, mais avec une personnalité différente, voire diamétralement opposée, l'abbé Bouchet nous initiait à la puissance du verbe, à l'efficacité primordiale de la parole, où l'homme, finalement, peut exprimer tout ce qui le caractérise comme transmetteur du Verbe Divin. L'un de nos camarades, Souyris, fut tellement impressionné par les cours et les lectures de l'abbé Bouchet, qu'il passait tout son temps, jour et nuit, études et récréations, à écrire en vers de longs poèmes dont il noircissait d'épais cahiers.

L'un de nos camarades se nommait Saint-Maurice. Il jouissait d'un esprit vif et inventif. Il aimait à jouer la comédie. Il organisait des jeux-spectacles, par exemple la visite d'un monument historique, d'un vieux château. Il faisait le guide. Il improvisait son rôle avec une étonnante sûreté: toutes sortes d'histoires se rapportant aux oubliettes, aux créneaux, aux cheminées, aux remparts, au pont-levis jaillissaient de ses lèvres, comme s'il avait assisté lui-même aux batailles, duels, assauts, défaites et victoires... Le Marquis de la Pierre-Branlante, ou le baron du Malassis, ou quelque autre aventurier... après la ruine de sa fortune, s'était suicidé dans les oubliettes: "Voyez, dans le fond les restes de ses ossements..." L'imagination lui tenait lieu de mémoire. Les cours l'ennuyaient. Il "chahutait" pour tromper son ennui. Il ne persévéra pas dans ses études. Il s'engagea

... dans la politique, et je crois, y réussit assez bien... Au dortoir après l'extinction des feux, il émettait des sons, des bruits, des glapissements de tout genre, faisant semblant de rêver dans un sommeil de plomb. Le surveillant était alors l'abbé Révillet: grand et sec, un peu naïf. Nous l'avions surnommé "Cuisses grêles". Il fit placer le lit de Saint-Maurice en plein milieu, juste sous la veilleuse, pour l'avoir à l'oeil. Un soir, très tard, certains élèves réfractaires au sommeil, entendirent la voix de Saint-Maurice émettre un gémissement, un ronflement, plusieurs, bien réguliers... Puis un vague cri... Saint-Maurice, à coup sûr, se mettait à rêver. L'abbé Révillet, entre deux versets de son bréviaire, jetait sur lui, tout près, un regard inquisiteur... Soudain quelques syllabes vaguement articulées surgirent de son sommeil profond: "Cuis..... gr... ". Puis rien... pour un temps. Révillet aux aguets surveillait son lascar comme un chasseur le terrier d'un renard. De nouveau Saint-Maurice se retourne, en soupirant: "Cuis... " Est-ce une leçon de latin qui hante ses cauchemars...? Révillet hésite, s'excite, s'apaise... Il pèse le pour et le contre... Ca y est: il a repris la lecture de son bréviaire. Soudain après un ronron régulier, un cri, énorme, qui réveille tout le monde: "Cuisses grêles, quel con !" Révillet fonce sur sa proie, soulève draps et couvertures: "Insolent !" Il brandit son bréviaire pour frapper l'insulteur. Trop tard. Coup manqué ! Le bréviaire voltige, éparpillé... Saint-Maurice debout, en chemise, fuit sous la menace, en vociférant: "M'sieur, vous m'avez réveillé, vous m'avez réveillé.... " Comment saisir ce garnement ? Poursuite dans les allées du dortoir... "On ne peut même plus dormir tranquille ! C'est de la tyrannie... la tyrannie du clergé sur le peuple... Laissez dormir les honnêtes gens... Vive la révolution !..." - "Filez chez le Supérieur, Saint-Maurice" ... - " Non, je ne sortirai d'ici que par la force des baïonnettes..." Il devint impossible, dans le fou rire général, le chahut et le tumulte, d'entendre la suite de cette diatribe républicaine. Saint Maurice obtint de regagner son lit, en alléguant les droits des peuples à disposer d'eux-mêmes....

A la fin de la troisième, nous étions confrontés à l'examen de grammaire. C'était presque terrifiant. Plusieurs professeurs, quatre, cinq et même davantage, et parfois le Supérieur, solennellement installés dans des fauteuils, nous interrogeaient avec toutes les ruses possibles, nous poussant jusque dans les derniers retranchements des formes secondes, des désinences dialectales, des paragraphes écrits en toutes petites lettres, au bas des pages, qui signalaient l'emploi particulier de tel aoriste ou de tel futur irréguliers et rares. Il fallait savoir même cela. A vrai dire, nous n'avions pratiquement aucune chance de rencontrer de telles formes dans un texte, tant pis. C'était pour la gloire... Les grammairiens, je crois, s'imaginent que les élèves fréquenteront les auteurs pendant toute leur vie, et qu'ils se nourriront quotidiennement des penseurs, des poètes, des tragédiens, des philosophes de l'antiquité lus dans le texte original... La réalité, hélas, reste très au-dessous de leurs perspectives ! Je réussis brillamment mon examen de grammaire. Cet événement était sanctionné par des coutumes attrayantes: d'abord la proclamation des résultats, au réfectoire, avec des prix et de grands applaudissements pour les lauréats. Mais cela n'était rien, à côté de l'enterrement rituel de la grammaire: supposée connue, elle n'avait plus désormais aucune utilité. Au cours d'une récréation, les élèves de troisième, en habit de carnaval, se formaient en cortège. Une grammaire délabrée était attachée avec une ficelle au bout d'une pique. L'un ou l'autre prononçait un discours de réprobation sur elle, et tous par des huées et des injures se vengeaient sur le bouquin misérable de tout le mal qu'il nous avait fait. Ensuite, ses feuillets déchirés et piétinés étaient brûlés dans un grand feu de joie. Certes, cette cérémonie était suspecte:

il n'était pas toujours facile d'obtenir la complicité du surveillant pour son exécution convenable. S'il s'y opposait, elle dégénérait en chahut: la haine contre la grammaire éclaboussait les professeurs. Tout le collège était tendu pendant le dernier mois de l'année sur l'enterrement de la grammaire par les troisièmes.

Lorsqu'était enfin terminé ce terrible "examen de grammaire", l'abbé Bouchet consacrait tout un après-midi d'un jour non chômé à notre divertissement. Il nous emmenait dans un café champêtre. Il nous y payait un bon goûter, avec du chocolat, des gâteaux, de la bière et de la limonade. Nous faisons, avec quatre sous, résonner le piano mécanique, qui jouait tous ses programmes de valse et de polkas. Nous ne dansions pas, évidemment... Mais notre imagination courait vers ce que nous procurerait la fin de nos études. L'abbé Bouchet allait jusqu'à nous donner la permission de fumer une cigarette. C'était formidable comme libéralisme ! Il savait ainsi se faire pardonner d'un seul coup la rigueur infrangible de ses notes et de ses contrôles. Je ne sais pourquoi ce prêtre de si haute valeur était surnommé "Banco". Je n'ai jamais osé faire monter ce surnom sur mes lèvres, car j'estimais l'abbé Bouchet non seulement comme un professeur exceptionnel par sa puissance pédagogique, mais il était mon confesseur, à qui j'avais confié mon âme et je m'en suis toujours félicité.

J'étais en quatrième, je crois, lorsqu'un jour maman vint consulter l'abbé Bouchet à mon sujet. Elle dut lui demander de faire mon "initiation sexuelle". Sur ce point, selon la coutume très prude de ce temps-là, dans nos familles chrétiennes, personne n'osait ouvrir la bouche. Maman, j'en suis assuré, souffrait de ce silence comme d'une faute, et c'est pourquoi elle se déchargea sur l'abbé Bouchet de ce devoir qui lui parut trop lourd. Effectivement, il crut bon de s'acquitter de cette tâche. Lors d'une de mes visites chez lui, après la confession rituelle de la quinzaine, il prit un air énigmatique: "Joseph, me dit-il, il faut tout de même que tu saches certaines choses..." Je devinai aussitôt de quoi il voulait parler, mais je le laissai poursuivre sur sa lancée. Il s'en alla dans sa bibliothèque, en soutira un livre soigneusement caché. Il l'ouvrit aux pages qui présentaient les schémas coloriés des organes génitaux de l'homme et de la femme. Il était gêné de cette démonstration; il rougissait un peu, tout en m'assurant que c'était bien le Bon Dieu qui avait fait les choses ainsi, qu'il n'y avait ni à en rougir ni à s'offusquer. Il alla plus avant, me parla de l'érection et de l'accouplement fécondateur de l'homme et de la femme. Puis comme il paraissait satisfait d'avoir accompli à mon égard un devoir pénible sans que j'en parusse troublé, il referma le livre. "Oui, lui dis-je, je sais tout cela". En effet, pour l'essentiel, je savais, et je le remerciai pour les précisions anatomiques qu'il m'avait données. A vrai dire, tout cela me parut creux et vide. Rien n'était résolu, tout au contraire: le mystère me parut plus grand, plus inquiétant. La leçon de mademoiselle Michel, à l'école maternelle, m'avait donné plus de lumière que cette dissection purement corporelle. Je fus assuré que les vraies relations de l'homme et de la femme devaient être d'un tout autre ordre. Certes, je sentais cela confusément, je n'aurais pu l'exprimer, à cette époque, mais c'était très net en moi. A vrai dire, les planches du livre de sexologie venaient de dresser dans ma conscience comme un écran qui interdisait l'accès à ce qu'il y avait derrière l'écran... D'autant que je commençais à ressentir en mon corps, les premières et véhémentes "tentations de la chair", c'est-à-dire ces impulsions sexuelles qui proviennent de la sécrétion des glandes, spontanée, ou provoquée parfois par l'impact d'une simple imagination. J'avais bien reçu les leçons des innombrables prédicateurs, qui

sous des formes diverses, simples ou théâtrales, bénignes ou menaçantes avaient glosé à mots couverts, sur ce sujet. Fuir la tentation, repousser les mauvaises pensées, bannir la "folle du logis", avec ses phantasmes magiques. J'entrais donc généreusement, à mon tour, comme, me disait-on, l'avaient fait de grands saints, dans la lutte contre la concupiscence, afin d'atteindre la maîtrise de soi et la sainte vertu de pureté. Les moyens que l'on nous proposait, uniquement négatifs, - mais il n'y en avait pas d'autres... - n'étaient pas les meilleurs; mais par la grâce de Dieu, j'y suis assez bien parvenu. J'étais d'ailleurs d'une totale ouverture d'âme avec mon confesseur sur ce point, et il sut garder la juste mesure. Il me rassurait, tout en me laissant dans ma persuasion intime, qu'il partageait également, qu'il y avait dans la sexualité maîtrisée, aux yeux de Dieu, un important élément de justification et de sanctification. Ma pensée était peut-être simpliste, mais bonne pour le problème qui était le mien à cette époque. Certes, je devinais bien que la sexualité avait sa place normale dans l'amour, dans l'union de l'homme et de la femme... Mais comme, en raison même de ma vocation, je devais être célibataire, il fallait que je fasse taire en moi toute impulsion sexuelle, inutile, voire dangereuse. Je n'avais pas de scrupule pour ce qui se produisait pendant la nuit, durant le sommeil, les effusions spontanées de sperme au cours de rêves étranges. J'ai vécu ainsi, sur cette lancée, jusqu'à l'âge d'une trentaine d'années. Toute l'éducation au collège, puis au séminaire comportait cette "mortification" de la sexualité. Dans un sens, c'était bien. C'est ainsi que l'esprit restait libre pour acquérir toutes sortes de connaissances, la conscience se dégageait de tout problème, non pas en les résolvant, mais en les écartant. Etape, je pense, indispensable, vu l'ignorance où nous étions, où nous sommes encore aujourd'hui des véritables vues de Dieu sur la nature humaine, à la fois sexuée et virginale.

Pendant cette année de troisième, mon père tomba gravement malade. Nous avons déménagé deux fois. Après avoir habité un an au moins rue Costa de Beauregard, dans un appartement très convenable, bien aéré, bien ensoleillé, maman, qui ne pouvait jamais "joindre les deux bouts", malgré le travail acharné qu'elle s'imposait, décida d'ouvrir un magasin de lingerie. Il se situait rue Sommeiller (l'ingénieur qui avait conçu le tunnel ferroviaire sous les Alpes, entre Modane et Bardonnèche), près de la gare. Il y avait une vitrine sur la rue, et le magasin était au premier. On y accédait par un étroit escalier en colimaçon. L'enseigne de ce magasin était: "A la confiance". Elle était parfaitement adaptée à l'extrême honnêteté de ma mère. Il y avait là, au premier cinq pièces: deux sur la rue, trois sur l'arrière, séparées par un étroit corridor. La cuisine, dont la cheminée était fort mauvaise et tirait mal, donnait sur une terrasse couverte. Nous étions directement sous la toiture, légère, faite de tôle ondulée: appartement brûlant l'été, glacial l'hiver. L'atelier de lingerie et de couture donnait sur la rue, par une large baie vitrée apportant beaucoup de lumière. L'autre pièce sur rue était aménagée avec soin, comme un salon d'essayage et de vente. On ne pouvait chauffer vraiment que l'atelier, avec un poêle à charbon. Pour les essayages, on branchait un radiateur électrique. Nous vécûmes dans ce nouvel appartement des moments bien difficiles, la haute qualité du travail de maman ne lui apportait que rarement le gain escompté. Nous fûmes placés pendant plusieurs semaines sous la menace de la saisie par l'huissier, dans l'impossibilité où nous étions de payer le gaz et l'électricité. Nous disions alors le chapelet les bras en croix, pour supplier Dieu de venir à notre secours. Il a toujours exaucé notre prière, au centime près... Mais c'était vraiment "la corde raide"...

Ma soeur Renée avait été mise en pension, en Haute-Savoie. Pounette à la maison, aidait maman. Lorsqu'elle eut terminé ses études élémentaires, elle prit des cours de coupe, où elle réussit admirablement, à tel point qu'elle était capable, à la seule vue d'une personne, et sans prendre aucune mesure, de couper sans erreur le sous-vêtement qui lui collait ensuite à la peau, sans aucune retouche.

C'est donc pendant mon année de troisième, dans cet appartement de la rue Sommeiller, que mon père tomba gravement malade. Dès le printemps, au cours d'une promenade, sa fatigue excessive révéla le mal qui le rongait. Depuis longtemps, il toussait et crachait. Le docteur Chenu décela la tuberculose, très avancée, déjà, trop, pratiquement incurable. Le médecin prescrivit de sérieuses précautions d'hygiène pour nous éviter la contagion. Lorsque l'année scolaire se termina, mon père était cloué au lit. La chaleur était accablante. Il suffoquait. Il souffrait à certains moments d'horribles crises de hoquet qui s'amplifièrent de plus en plus et le gênaient énormément. Mes soeurs et moi, nous nous relayions dans sa chambre, près de la fenêtre, pour lui lire l'évangile. En savourant la parole du Seigneur, il était soulagé, consolé, heureux. Le prêtre de la paroisse lui apporta plusieurs fois la sainte communion et l'extrême-onction. Maman était extrêmement affligée par la maladie de son époux: elle ne prenait aucune précaution d'hygiène avec lui, contrairement à l'indication du médecin. C'était une délicatesse exquise de son amour pour lui: elle voulait lui éviter l'impression pénible d'être rejeté en quoi que ce soit. A partir du 15 Août, son état s'aggrava rapidement. Littéralement, il crachait ses poumons, dans des crises de toux déchirantes. C'était affreux. Je ne comprenais pas. Pourquoi le juste souffre-t-il ? Il se tournait vers ma mère, à son chevet, qui lui tenait la main et gémissait vers elle en murmurant: "Maman, je n'en puis plus..." Familièrement, il l'appelait souvent ainsi. Elle lui répondait: "Offre, offre tout pour la vocation de Jo." Alors, il levait les yeux vers le ciel, ses lèvres dessinaient une prière muette. Mon père avait une extrême pudeur de ses sentiments religieux; je crois qu'il ne les avait confiés qu'à ma mère. A moi, il ne m'a jamais parlé de ma vocation, autant que je me souviens. Je savais depuis longtemps que la croix était plantée au coeur de toute vie chrétienne; l'expérience du collège me l'avait bien appris. Mais là, devant le lit d'agonie de mon père, je vis toute la profondeur de son mystère, de la valeur de la souffrance offerte par amour. Néanmoins, je restais scandalisé... Pourquoi, pourquoi tant de déchirements de cette pauvre chair humaine ? Une parole du Seigneur, je m'en souviens bien, me consolait sans m'éclairer: "Il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire...." Et toujours, au fond de mon âme agitée par ces questions si poignantes pour moi, résonnait la parole entendue dès la première leçon de catéchisme avec mademoiselle Michel: "Parce que tu as mangé du fruit dont je t'avais dit: "Tu n'en mangeras pas... tu retourneras à la poussière... " Je voyais sur mon père tomber de tout son poids cette horrible sentence, et je le jugeais solidaire avec moi d'une race pécheresse. Mais je ne pouvais penser qu'il avait, lui, personnellement, commis le péché qui mérite la mort. Le théorème du péché originel était inscrit devant mes yeux comme une certitude qui disculpait la bonté de Dieu... Mais ce théorème n'avait pas encore sa véritable démonstration. Il me faudrait encore quarante ans d'épreuves, de travaux, mais aussi de joies et d'espérances, pour comprendre ce prodigieux et formidable théorème.

Je souffrais ainsi dans mon esprit, mon coeur et mon âme, aussi bien du chagrin indicible de maman, que du mal dont le corps de mon père était ravagé. Et cependant, je

ne pleurai pas, ou peu. Je consolais au contraire maman et mes soeurs, en leur parlant constamment de la résurrection et du ciel. C'était évident: mon père serait bientôt délivré par la mort elle-même. Elle survint le 27 août, un vendredi, à trois heures de l'après-midi... Quelques instants auparavant maman m'avait envoyé auprès de mon cousin Claudius pour lui signaler que les derniers moments semblaient venus. J'y allai à vélo. Il pleuvait. Pendant ce temps mon père expira en m'appelant, comme s'il avait quelque chose à me dire, un testament suprême à me confier. Je n'étais pas là pour l'entendre. En arrivant, j'entendis ma mère dire, au milieu de ses sanglots déchirants: "Papa est mort". Elle s'effondra entre mes bras. Puis elle a répété: "Il est mort, il t'a appelé, et tu n'étais pas là.... " J'éprouvai une immense tristesse à la pensée de cette absence qui m'avait fait manquer son dernier mot, son dernier regard, sa dernière confiance. Puis nous fîmes, maman et moi nous étant ressaisis, la toilette funèbre de mon père. C'était la première fois que je voyais sa nudité. Il était devenu d'une maigreur extrême. Nous l'habillâmes: une chemise bien blanche, sa cravate, son costume bleu. Nous l'étendîmes sur le lit, en attendant la mise en bière qui eut lieu le lendemain. Son corps fut transporté aussitôt à l'église Notre-Dame, notre paroisse, déposé dans la chapelle funéraire, toute proche du porche, et le lendemain, qui était un dimanche, beaucoup de fidèles se recueillirent et prièrent sur lui. Le lendemain, lundi, se déroula la sépulture, dont je ne me rappelle aucun détail, sinon le grand voile de deuil qui recouvrait entièrement le visage de ma mère. Sous ce noir absolu, elle paraissait toute petite, profondément humiliée. Elle garda un courage et une dignité invincibles jusqu'à la dernière poignée de terre qu'elle jeta sur son cercueil, en lui disant au milieu de ses sanglots des mots d'amour et d'au revoir. Mon Dieu, qu'ils s'aimaient... Je pensais confusément à Eve et à Adam: c'était donc vrai, la première page de l'Ecriture se déroulait devant moi infiniment plus parlante que les paroles sacrées. Maman, désormais serait veuve. Je mesurai, pour la première fois, assez mal, ce que ce mot voulait dire. Je fus obligé d'arracher de mon coeur une écharde qui s'y enfonçait et risquait de me faire perdre la foi, celle-ci: "Pourquoi un tel amour fidèle était-il impuissant à guérir et à sauver ?..." Sans doute, y avait-il une solution dans les secrets de Dieu, mais elle n'était pas de la terre. Seule l'espérance de la résurrection me retenait au bord de l'abîme. Et dès lors, c'est de cette résurrection que nous parlions, le plus souvent, avec maman. Je commençais à comprendre l'amour qu'elle avait pour ce mot.

Son accablement ne dura pas. Elle avait ses enfants, nous trois, et son travail; de nombreux amis et amies l'avaient consolée et visitée. Le curé de la paroisse, le chanoine Voiron, qui savait notre grande pauvreté refusa tout paiement de la sépulture. Il fallait en revanche payer les pompes funèbres. Il y eut des arrangements. Un mois plus tard, lorsque vint la rentrée, je revins au collège sans arrière-pensée: maman serait courageuse. Elle fut assidue désormais, auprès de moi, le dimanche après-midi, que nous passions ensemble, dans les allées du domaine de La Villette, au parloir, sur les bancs de l'esplanade. Nous avions de longs entretiens. Je lui faisais part de mes études, de tous les potins de la vie collégienne. Je lui ouvrais mon coeur, lui parlant de ma piété, de ma vie intérieure. Ces heures étaient les meilleures de toutes, elles brillaient chaque semaine comme un grand feu de joie. Ma seule inquiétude restait la situation financière précaire de maman et de mes soeurs. C'est pourquoi je ne réclamais strictement rien pour moi, si ce n'est le strict nécessaire, pour acheter des copies et cahiers indispensables. Mes camarades, avec leur argent de poche, se procuraient du chocolat, des bonbons, des friandises, à un petit guichet qui ouvrait sur la cour de récréation, tenu par une soeur.

Pendant tout mon collège, volontairement, j'ai mangé mon pain sec au goûter de quatre heures. Le pain était bon. Il nous était présenté en tranches, dans une grande corbeille, à l'entrée de la cour de récréation; chacun se servait librement selon son appétit.

En dehors de ce souci familial, mon année de seconde - mes "humanités", comme l'on disait alors pompeusement - eût été savoureuse tout à fait. Mon amitié pour Joseph Lorida, André Finas, Roger Fresso, Cartier, Chambon, Thiollier... s'était affermie. Une franche entente fraternelle donnait une saveur réelle à notre classe. Nous étions délivrés des servitudes de la grammaire. Les textes antiques et modernes, bien choisis, de nombreuses lectures, ouvraient nos esprits à la pensée, en même temps qu'aux subtilités de langage et aux variétés de style. Dans cette immense littérature, nous entendions les hommes qui nous avaient précédés sur la terre, nous raconter sous des formes infiniment variées, leurs souffrances, leurs angoisses, si semblables aux nôtres, leurs désirs, toujours insatisfaits, leurs espérances toujours déçues. Notre professeur, l'abbé Mornex, excellait à susciter en nous la réflexion intelligente, le jugement motivé, le discernement des raisons profondes du cœur qui se cachent sous les masques empruntés, les comédies jouées dans les salons, sur les théâtres, sur l'estrade de la politique, dans les coulisses des cours, ou les sacristies des églises. L'abbé Mornex avait une voix de ténor admirablement timbrée, mais fragile. Il était un musicien très fin, il avait la charge d'initier les "grands" (au-dessus de la seconde) au chant sacré, deux ou trois fois par semaine. Il avait les plus belles mains que j'ai jamais vues, avec des ongles allongés et dessinés à la perfection, ses phalanges et ses doigts bien proportionnés. Le reste de son corps... il ne pouvait être question, à cette époque d'en imaginer même le moindre aspect sous son ample soutane... Il m'encouragea beaucoup à travailler le piano et l'harmonium, me donna de judicieux conseils. Il était "démocrate", et cette opinion politique, alors suspecte, concrétisait son ardent désir de voir la société des hommes se conformer, selon l'évangile, à plus de justice. Il représentait déjà cette tendance qui s'est répandue partout aujourd'hui dans l'Eglise, jusqu'à l'excès, au point que l'on en arrive à oublier le contenu dogmatique de la Révélation et le dépôt de la Foi proprement dite. D'autres professeurs, les plus anciens, ne se cachaient pas pour vanter les thèses de Maurras et leur attachement à l'Action Française. Ils avaient fait la guerre de 14 et constituaient une vieille garde patriote et royaliste. Une querelle latente divisait ainsi, sur le plan politique s'entend, le corps professoral. Elle ne nous échappait pas: elle nous amusait plus qu'elle nous scandalisait. De ce fait, nous aussi, nous nous rangions soit parmi les conservateurs, soit parmi les progressistes - déjà !... Certains arboraient la fleur de lys sur leurs livres et leurs cahiers, d'autres le bonnet phrygien. Le Supérieur, partisan du drapeau blanc, nous imposait de porter la cravate en signe de dignité aristocratique. L'abbé Rolland, seul, ironisait de tout cela: un jour de fête nationale, alors que la maison était pavoisée, il s'introduisit subrepticement dans la chambre de l'abbé Sulpice et arbora à sa fenêtre un superbe drapeau rouge avec la faucille et le marteau. Noël Sulpice était royaliste. Ce jour-là il surveillait la longue récréation de 10 heures. Sa chambre donnait de l'autre côté de la Maison. La fenêtre dominait, au deuxième étage, la grande entrée du collège. Ce drapeau rouge attira les regards étonnés des visiteurs invités à la table des professeurs et des parents d'élèves. La farce réussissait à merveille. Sulpice ne se doutait de rien. L'abbé Rolland s'en alla frapper à la porte du chanoine Collomb. Avec un air consterné, il déclara: "Monsieur le Supérieur, venez voir le drapeau que Noël a mis à sa fenêtre..." - "Quoi, quel drapeau ? Beppo, tu as le droit d'être républicain, mais Noël a le droit d'être

royaliste et de faire flotter à sa fenêtre le drapeau blanc aux fleurs de lys, comme d'habitude... " - "Ah, monsieur le Supérieur... Ce n'est pas le drapeau du roi... Ce n'est pas le drapeau du roi.... Venez voir... " Entraîné par l'abbé Rolland, le Supérieur entra dans la chambre de Noël. Il vit. Il suffoqua... "Noël ! Noël Sulpice... Le drapeau rouge ?... Beppo, va me chercher Noël".

L'abbé Rolland descendit dans la cour de récréation. L'abbé Sulpice, comme d'habitude, amusait un groupe de grands élèves autour de lui, en leur racontant des histoires drôles. "Le Supérieur t'appelle... lui dit Rolland. Monte vite. C'est une affaire grave... Je te remplace". Noël, à la mine de Beppo, jugea qu'un membre de sa famille venait de mourir subitement... Il entra chez le Supérieur. "Noël, tu n'as pas honte.... Ce drapeau... A ta fenêtre... Monsieur le Supérieur, bredouilla Noël, n'êtes-vous pas royaliste vous aussi ? Toute la maison est pavoisée en bleu, blanc, rouge. Qu'il y ait au moins un drapeau pour commémorer le martyr Louis XVI... "- Certes, certes, le sang a coulé sous le couperet de la guillotine... La couleur du sang, Noël, sur un drapeau. Tu sais bien que le drapeau rouge.. - Que parlez-vous, monsieur le Supérieur de drapeau rouge... - Viens voir... " Noël vit. Il s'écria: "C'est Beppo... " Je ne sais le nombre de jours qui s'écoulèrent avant leur réconciliation....

Quelques semaines plus tard ce fut le tour de l'abbé Rolland de célébrer la grand messe du dimanche et de prêcher. Il évoqua le triomphe de Notre Seigneur Jésus-Christ le jour des Rameaux, et il disait ceci, en insistant. "Les juifs d'alors, nous dit l'évangile, brandissaient des palmes pour l'acclamer... Mais il y avait aussi des drapeaux, de petits drapeaux, que les enfants faisaient flotter dans l'air, des blancs, des bleus, et aussi des rouges... Ca se fait toujours, dans les grandes occasions. Les couleurs c'est très expressif, surtout le rouge... le blanc aussi. Chacun exprime son opinion. A sa manière... " Seul l'abbé Rolland, avec la dignité du célébrant, avec l'aube - blanche - et l'étole - verte et rouge - gardait imperturbable un sérieux didactique devant une assistance pliée en deux de fou rire.

Certains élèves contestataires, au lieu de porter la cravate exigée par le Supérieur, conspirèrent, et arrivèrent un dimanche matin à la messe, qui avec des foulards rouges, qui avec des lacets de chaussure autour de leur col de chemise. Peine perdue : le chanoine Collomb, distrait, ne s'aperçut de rien. Il y eut un éclat terrible un jour de sainte Jeanne d'Arc. Au réfectoire, pendant le dessert, nous chantions sous la direction de l'abbé Roulier, chef incontesté du clan royaliste, un hymne tonitruant en l'honneur de la pucelle d'Orléans: "Vive Jeanne, vive la France... " La fanfare nous accompagnait avec toute la puissance des cuivres, les tambours et les cymbales. L'abbé Canet, qui dirigeait la fanfare professait des idées démocratiques. Il avait obtenu du Supérieur, je ne sais comment, que l'on exécutât aussi la "Marseillaise". Mais les dévots du roi de France avaient vu dans cette initiative, une faveur coupable pour les meurtriers de Louis XVI et les héros sanguinaires de la Révolution. Que faire ?... Le chanoine Collomb, que nous avions surnommé "Blaise", en raison de sa vénération pour Pascal, trouva un moyen terme: il déclara que l'on resterait assis pendant l'exécution par la fanfare de la Marseillaise, et qu'il serait interdit de chanter les paroles. Dès les premières notes, envoyées dans un silence tendu, "Allons enfants de la patrie..." plusieurs grands élèves, des philosophes, des rhétoriciens, se levèrent ostensiblement. Par sa sonnette et ses

éclats de voix le Supérieur les rappela à l'ordre: "Asseyez-vous, vous dis-je !..." Mais les trombones et les pistons couvraient sa voix. L'exemple des grands fut contagieux: beaucoup de "moyens", cette fois, se levèrent aussi, non pas par conviction politique, mais pour exciter le Supérieur. Il le fut. Il entra dans une colère écarlate, pire que le drapeau rouge. Il se leva lui aussi pour tempêter contre cette indiscipline contagieuse. Tumulte, fou rire, chant du refrain: "Aux armes, citoyens...", des cris: "Vive la France, vive la République, à bas la royauté..." C'était prodigieux ! Les élèves de la fanfare devaient évidemment garder leur sérieux pour que leurs lèvres collassent bien aux embouchures des trompettes et des clairons... Impossible ! La "Marseillaise" s'éteignit dans un fiasco de dissonances ridicules. Les royalistes triomphaient. Ils applaudirent à grand fracas la chute de la République. Certains professeurs avaient partagé l'ire indignée du chanoine Collomb; d'autres s'efforçaient de garder leur dignité. Dulac et Bouchet riaient aux éclats. Rolland se tenait les côtes. Je crois bien que c'est lui qui avait imaginé de faire jouer la Marseillaise, histoire de rire. Il avait réussi.

C'est pendant cette année de Seconde, que je commençais à goûter les mathématiques, la géométrie, l'algèbre, la physique et la chimie. Mon esprit a une propension toute naturelle vers les sciences dites "exactes". A vrai dire, seules les mathématiques le sont. Dès les premiers jours d'octobre, j'avais lu tous les manuels de ces sciences, et je savais tout le programme de l'année. C'est durant cette année que l'abbé Rolland nous fit monter plusieurs fois sur la scène du théâtre, à l'occasion des fêtes. Pour apprendre nos rôles, nous avions le droit de veiller, après la prière du soir, pendant que nos camarades étaient au lit. André Finas apportait les Contes d'Edgar Poë; il nous les lisait à haute voix, choisissant les plus terrifiants. Lorsque sonnait dix heures, il fallait monter au dortoir, par les escaliers sombres et les corridors ténébreux. Nous avions des frissons de peur à la pensée de quelque fantôme surgissant d'un placard entr'ouvert... Les rôles, nous les apprenions en répétant, car il en fallait des redites et des essais infructueux avant d'attraper le "ton naturel". Cette année-là, nous avons joué les "Fourberies de Scapin", et je fus mis dans le sac pour y recevoir les coups de bâton. Il y avait, heureusement, dans ce grand sac où j'étais enfoui un carton épais et sonore, sur lequel s'abattaient les coups répétés de Scapin... Tout le monde a bien ri.

L'abbé Bourbon, surnommé "Ahoum", (vocalisation des encouragements qu'il nous prodiguait en classe de géométrie), s'occupait de la congrégation de la Sainte Vierge. Il était chargé des enfants de chœur et de l'organisation liturgique des fêtes. Je fus, sous son patronage "cérémoniaire" et responsable de la Congrégation de la Sainte Vierge. Cette congrégation était ouverte à tous. Ceux qui voulaient y entrer s'y préparaient par une sorte de petit noviciat, où l'abbé Bourbon dispensait un enseignement marial destiné à nous faire comprendre l'importance de la Vierge Marie dans le plan du Salut. Nous nous préparions ainsi à prononcer, le jour de notre engagement, la formule de Saint Louis-Marie Grignion de Montfort. Nous étions ensuite tenus, mais librement, sans obligation morale, et non sous peine de péché, à une visite du Saint Sacrement et une dizaine de chapelet quotidiennes. Nous nous acquittions de cette promesse à la récréation de quatre heures. Ainsi nous pouvions quitter la cour, par motif de piété, et avoir quelques loisirs de rôder un peu dans les environs de l'esplanade au sortir de la chapelle. C'était très bon. J'ai toujours eu pour la Mère de Jésus, la splendide Vierge Marie, une vive dévotion. Je l'admirais éperdument, certes, sans trop savoir pourquoi, par une sorte d'instinct spirituel,

et je l'aimais aussi simplement que j'aimais ma mère ou mes soeurs, ou les amies de mes soeurs, tant elle me semblait proche. De ce fait, j'ai toujours eu la conviction, je dirais même viscérale, que la féminité dans sa fraîcheur virginale a un rapport intime avec la foi au Dieu Vivant. Certes, je n'exprimais pas la chose rationnellement à cette époque: je la vivais quotidiennement et spontanément. Les enseignements dogmatiques de l'abbé Bourbon n'avaient fait que préciser devant mon esprit ce que savourait mon âme et mon coeur. Les mystères du Rosaire ne m'avaient pas encore révélé toute leur profondeur, mais ils constituaient déjà, comme le milieu vital du monde vrai que je nourrissais en moi comme un idéal peut-être inaccessible sur cette terre... Qui sait ?... "Fleurissez, fleurs du Rosaire, exhalez votre parfum, et vous tous qui aimez Dieu, rassemblez-vous dans l'action de grâce et réjouissez-vous avec votre Dieu en ses belles oeuvres..." Cette antienne, chantée en latin, traduite, ou paraphrasée dans plusieurs cantiques, exprime assez bien cette certitude que j'avais déjà: que rien n'est étranger à la foi. Le roc de la piété mariale n'a jamais été ébranlé en moi: il s'est puissamment affermi au cours de mes années. Tous les arguments dissolvants de la philosophie, les vents impétueux du découragement, se sont brisés contre lui. Je rendrai grâce éternellement à l'abbé Bourbon de m'avoir guidé dans cette Voie, si fondamentale, puisque, en définitive, c'est par la foi de Marie que nous avons eu le Sauveur du monde.

L'abbé Bourbon était petit de taille, un peu bedonnant. Il avait un nez très fort, un peu rouge, des yeux bleus, très bons, très vrais. Il portait constamment la barrette, une barrette écrasée et poussiéreuse, crasseuse et grasseuse, "acafagnée" sur son crâne, dont le pompon, devenu flasque, laissait retomber ses poils sans espoir de redressement. Elle était, lorsqu'il enseignait, son principal instrument d'argumentation et de persuasion. Habituellement, il la rejetait en arrière, dans une position de repos qui dégagait le front et recouvrait la nuque. Mais lorsqu'il promulguait un théorème important, ou un axiome infranchissable, il la ramenait sur le sommet de son crâne, d'un geste doctoral et péremptoire. Lorsqu'un élève séchait au tableau noir devant des évidences élémentaires, il entrait dans une sainte indignation, brandissait sa barrette à bout de bras, levant les yeux au ciel, comme le juif pieux devant le mur des lamentations, et prononçait cette oraison jaculatoire, sur le ton d'une détresse déchirante: "Mon Dieu, que vous êtes courge !" Pantois, humilié, mortifié devant le manque presque total de perspicacité de certains cancre obstinés, il "abandonnait". Il revenait à son bureau, s'y laissait tomber comme une masse, enlevait sa barrette, la déposait devant lui, croisait les bras sur le bureau, y laissait reposer sa tête en gémissant. Cette défaite lui était plus amère que la captivité de Babylone. Ne pas comprendre le théorème de Pythagore, quel effondrement de l'humanité !... La classe connaissait son heure de ténèbres. Alors, nous, les "bons" élèves, c'était à nous de prendre la relève. Il nous y invitait par une plainte déjà funèbre: "Grumel !... Finas !... expliquez-lui !..." Nous allions donc au tableau refaire la démonstration, non plus sur le ton doctoral, mais sur celui de la conversation familière. Il arrivait alors qu'une étincelle jaillisse; la formule, jusque là sibylline, l'image, énigmatique, tout à coup devenaient transparentes devant l'intelligence de notre camarade. Il s'écriait avec une sincérité qui ne pouvait tromper: "Ca y est, j'ai compris !" Alors l'abbé Bourbon se réveillait de sa torpeur: "incroyable", pensait-il. Il restait assis bouche bée, la main reposant déjà sur la barrette, et il écoutait l'élève, subitement illuminé refaire la démonstration. Alors son visage s'éclairait plus encore que le cerveau de son disciple. Il

remontait sa barrette à sa vraie place, et il rendait grâce en disant: "Mon Dieu, mon Dieu, enfin vous avez compris !..."

La cloche annonçant la fin de la classe sonnait toujours trop tôt: nous n'avions jamais achevé le travail prévu. Vite, il fallait donner un numéro de problème pour l'étude suivante. L'abbé Bourbon essoufflé, suant, sa barrette et sa soutane toutes blanches de craie, voulait nous faciliter la recherche de la solution par quelques indications sommaires. Puis comme nous n'avions plus le temps de prononcer la prière finale, il disait: "Un simple signe de croix, mais bien..." Nous sortions en tumulte, passant sous le regard ému et tendre de ce prêtre qui n'était que prière et amour pour nous. J'appris de lui que toute vérité est divine; qu'il serait beau de mourir martyr pour un théorème de géométrie, tel celui qui affirme que le carré de l'hypoténuse est la somme des carrés des deux autres côtés...

L'abbé Bourbon, après de nombreuses années de professorat, fut nommé curé d'une paroisse de campagne à une douzaine de kilomètres: Méry, sur les pentes du Nivolet, entre Chambéry et Aix-les-bains. Je suis allé souvent chez lui prêcher, à l'occasion des fêtes, pour la communion solennelle des enfants de sa paroisse. Mon Dieu, qu'il m'aimait ! Sa joie de me recevoir, de m'écouter, de me raconter aussi, car il parlait abondamment, prolongeant les veillées jusqu'à minuit. Il n'avait rien perdu, en vieillissant de son enthousiasme ni de sa ferveur. Il semblait au contraire que ses années augmentaient sa piété et son amour. Il portait toujours la barrette, pas la même, gardait ses mêmes intonations, et son regard bleu était inaltérable, comme le ciel..

Il existait à cette époque une joute oratoire célèbre, organisée dans tous les collèges libres de France: la coupe DRAC. (Droits des Religieux Anciens Combattants). Les élèves de seconde, première et philosophie étaient invités à tenter leur chance, pour enlever cette célèbre coupe, dont la finale se déroulait à Paris, au Parc des Princes. Une année, Joseph Loridon, Finas, Fressoiz... et moi, nous nous étions inscrits. Il fallait prononcer un discours d'une vingtaine de minutes, dont le sujet restait assez vague, pour laisser libre cours aux facultés créatrices de chaque candidat. Il suffisait, de près ou de loin, de défendre les droits des religieux, interdits de séjour en France par la République laïque.

Je choisis de mettre en valeur la nécessité de la foi pour que la vie humaine ait un sens; c'était déjà "Jésus-Christ, ou rien". Pendant un mois, les élèves inscrits pour la coupe DRAC jouissaient de droits démesurés: ils avaient la liberté de leurs récréations, - sans être contraint de rester dans la cour - de leurs veillées, même parfois de leurs études, pour se retirer en quelque lieu secret afin de s'exercer à la déclamation, selon les règles de la rhétorique. Vint le jour J. de la présentation de nos discours, devant les professeurs et les élèves serrés dans la grande salle d'étude. Je montai à mon tour dans la chaire. Je commençai lentement, presque à mi-voix, pour provoquer une suspense qui retint l'auditoire en haleine. Puis, abandonnant mon texte écrit, et laissant tomber le rouleau de mon discours, je fis mon premier sermon, en lisant, en quelque sorte, dans les yeux mêmes de mes auditeurs, ce que j'avais à leur dire. Ce fut un triomphe. Le Supérieur, qui fit ensuite le commentaire, dit que j'étais étonnant pour la prise de contact avec l'auditoire. Je fus, effectivement puissamment applaudi. Tous les suffrages me

donnaient le premier prix. Cependant, je ne fus pas choisi pour porter les couleurs du collège à la finale de Paris. Je ne sais pourquoi... Peut-être mon discours était-il trop virulent ? Trop pertinent ? Presque contestataire. Finas fut choisi. Il était un bon ami. Je fus content pour lui. J'acceptai cet échec comme une grâce de Dieu. Un succès dans ce domaine eût été peut-être un piège pour ma vocation. Quel désastre, si je n'étais devenu qu'un tribun politique !

C'est vers cette époque que la beauté féminine commença à susciter en moi une émotion très profonde, comme une brise tiède fait onduler en vagues miroitantes un étang jusque là tranquille... Ainsi vibrait mon âme lorsque mes yeux tombaient sur les photographies qui illustraient nos manuels d'histoire, reproduisant les immortels chefs-d'oeuvre des sculpteurs et des peintres antiques. Plusieurs de mes camarades, plus que moi, peut-être, étaient troublés par leur imagination s'envolant vers l'autre sexe, d'autant plus forte que ces voyages nous étaient interdits, même en pensée... Ils en parlaient, les uns avec une raillerie qui cachait mal leur vertige intérieur, d'autres avec cette exaspération du désir stimulé par l'interdit, jusqu'à l'agressivité. André Finas voyait les choses à travers la haute poésie de Racine, de Musset, voire de Baudelaire. Joseph Loridon me parla un jour du baiser. Il me fit deviner que quelque chose de l'âme passe par le contact délicat des lèvres. Je ne savais que cela. Je n'avais jamais embrassé sur la bouche ni mes soeurs, ni Odette, ni aucune autre fille. N'était-ce pas là une pente dangereuse pour ma vocation, une voie que je devais laisser inexplorée ?... A cette époque, maman avait embauché une ouvrière dans son atelier de lingerie: cette jeune fille avait un visage très agréable, que je trouvais beau. C'est vers elle, souvent que se portait mon rêve. Venant le jeudi en permission, puis, pendant les vacances, je la retrouvai. Nous causions, sans qu'elle fut distraite de son travail. Je n'avais aucune difficulté pour la parole, au contraire: je plaisantais souvent, sans trivialité, certes, mais inventant mille histoires drôles et burlesques qui amusaient la société. Paroles oiseuses dont il me faudra rendre compte au jour du jugement - à condition toutefois que quelqu'un s'en souvienne... Cette jeune fille, ouvrière de maman, ayant à peu près mon âge, devint amoureuse de moi, tout comme moi, un peu, d'elle... C'était très doux, très enivrant. De quoi s'agissait-il ? Je ne savais trop... Je pris un peu de recul, pour voir. Je crus qu'il était de mon devoir de m'ouvrir de ce sentiment naissant et inconnu à mon directeur de conscience. Je lui dis exactement ce qu'il en était: il n'y avait là aucune attirance sexuelle, mais seulement l'attrait de la beauté, de la grâce, du charme féminin. Il n'y avait jamais eu entre nous qu'une loyale poignée de main, aucun entretien en tête à tête, aucune sorte de rendez-vous secret, aucun aveu. Mais il était bien assuré qu'une flamme était allumée: fallait-il l'éteindre ? l'entretenir ? la développer jusqu'à l'incendie ? L'abbé Bouchet m'écouta sans me poser aucune question indiscreète. Il savait que je ne mentais pas, que je ne cachais rien. Il connaissait ma totale loyauté envers lui. Il conclut en citant la parole de l'Écriture: "Toute chair est comme l'herbe, et toute sa grâce comme la fleur des champs..." C'était l'enseignement classique qui avait conduit au désert d'innombrables ermites, et poussé jusqu'à la sainteté les anachorètes, les cénobites... qui avaient préféré Dieu lui-même à toute créature. Puisque le Seigneur m'appelait pour lui, je n'avais pas à tergiverser. C'est en effet ce que je pensais. Toutefois, j'avais évidemment le droit d'aimer intérieurement toute créature pour et par l'amour de Dieu...

Aux vacances suivantes, je revins à la maison. Cette jeune fille était toujours là, avec une autre ouvrière que ma mère venait d'embaucher aussi. (Il était écrit que je devais être entouré de femmes !...) Il y eut une conversation sur les normes de la beauté. Il devait y avoir des rapports de mesure croissant en progression géométrique entre les circonférences du petit doigt, du pouce, du poignet, du bras, de la cheville, du mollet, de la cuisse, de la taille et de la poitrine. Il y avait là ma mère, mes deux soeurs et les deux ouvrières. Nous nous soumîmes donc aux mesures. Et il se trouva que c'est moi qui m'approchait le plus de la norme !...Je fus presque humilié devant toutes ces femmes d'être là encore, le premier de la classe !... Un autre jour, la conversation arriva sur un terrain plus sérieux: celui de la vocation. L'ouvrière de ma mère - mon amoureuse - apprenant alors que j'étais appelé par le Seigneur de ma propre bouche, et que j'étais bien résolu à suivre cet appel, comprit, ou s'imagina, qu'elle pouvait être un obstacle sur ma route. Elle entra au couvent. Je ne sais lequel. Qu'est-elle devenue ? Il m'est arrivé bien souvent de prier pour elle, alors que j'oubliai son nom !... Mais Dieu le sait. Elle lui a offert, qui sait ? un sacrifice peut-être plus précieux que celui d'Abraham.

La classe de "première" s'appelait aussi la "Rhétorique". Elle se terminait par le baccalauréat. Après avoir flâné et papillonné pendant les "Humanités" si détendues, il fallait prendre hardiment le collier pour emporter le prix. J'étais bien résolu, dès octobre, à remporter ce trophée bien inutile, mais qui avait l'intérêt d'un grand jeu.

Le professeur de première était l'abbé Roulier, âgé déjà, avec une chevelure négligée, anciennement blonde, tournant au gris. Grand fumeur de pipe, au point que nos copies, quand il nous les rendait corrigées avec un soin parfait, exhalaient une forte odeur de tabac, lequel nous était à nous formellement interdit. Il avait fait la "grande guerre" comme capitaine artilleur. Les horreurs qu'il avait côtoyées sur les champs de bataille l'avaient durci et aigri. Il manifestait une impassibilité légendaire. Il ne connaissait personne, ne souriait jamais. Aucun de nous ne pouvait savoir s'il était l'objet de sa haine ou de ses complaisances. En fait, il était un homme de grand coeur et d'un dévouement surhumain, comme je m'en suis bien rendu compte par la suite, lorsque, professeur à mon tour, je fus son jeune collaborateur et ami. Mais le masque de théâtre antique qu'il portait sur son visage, son comportement hiératique, constituaient un système pédagogique de la plus haute efficacité à l'égard des jeunes gens que nous étions, et hypersensibles, - moi du moins - qui avons besoin d'acquiescer un jugement dégagé des passions. Il nous seyait donc volontairement de toute approbation, de toute tendresse, de toute attention, pour mieux nous aider à nous dégager personnellement des opinions du prochain, ou même de celles de nos supérieurs, pour trouver en nous seuls les raisons profondes de nos décisions personnelles. Il avait horreur en effet du mimétisme et de la "veulerie", lui qui portant était fort attaché à la discipline, même militaire ! En lui, je crois, autre était l'ancien soldat, autre l'homme, mortifié, autre le prêtre, dont la charité était toute secrète. Il dirigeait la chorale avec un merveilleux talent de musicien: là il se déchaînait - rarement. A la chapelle, quand il y avait messe chantée, il veillait à l'exécution du grégorien. Il le chantait toujours entièrement d'un bout à l'autre, ne faisant grâce d'aucune note. Le suivait qui pouvait. Il ne se trompait jamais. Et lorsque sur nos paroissiens, nécessairement incomplets quant aux fêtes ordinaires, la musique de tel Introït, de tel Graduel n'était pas écrite, il improvisait dans les modes et les neumes habituels, seul, évidemment. Plus tard, étant professeur, je lui objectais que certains chants pouvaient

paraître un peu long pour les élèves: "Mais il faut qu'ils s'ennuient, disait-il. L'ennui est un puissant moyen de formation. Il faut apprendre à s'ennuyer dans sa jeunesse, car la vie est faite avant tout d'ennui. Elle n'est qu'un long ennui..." Sa piété, je crois, était ainsi rituelle et de pure obéissance. Il disait la messe ponctuellement, s'acquittait de son bréviaire avec une rigueur parfaite. Il était d'ailleurs tout jauni de tabac. Quand il surveillait l'étude, il relevait ses lunettes sur son front, et gardait les yeux baissés sur son bréviaire. Il était figé comme une statue et nous terrorisait, lorsque nous étions enfants, par sa seule présence implacable. Mais devenus grands, nous l'aimions bien comme surveillant, car il nous laissait la paix, respectait notre travail. Nous nous tenions tranquilles, car il punissait la moindre fredaine sans aucune miséricorde, sans menace ni colère, exigeant le pensum jusqu'à la dernière obole. Chacun le savait par tradition: "Avec Roulier, il faut faire gaffe..." Il n'accordait, en étude, jamais aucune permission, ni pour demander un livre à un camarade, ni pour obtenir quelque renseignement que ce soit, fut-il indispensable, comme le numéro du problème, ni pour sortir au cabinet. Il disait toujours "non", d'un simple signe de tête à toute main qui se levait. Il était inflexible. Un jour, un jeune élève, à qui il refusait de sortir, n'y tenant plus, fut obligé de pisser dans sa culotte, sous son nez. C'est la seule fois que nous l'entendîmes crier: "Sortez !" C'était très amusant, mais personne n'osa rire, même pas lui. Rien ne lui aurait fait perdre, non pas sa dignité, mais son image de marque.

Le chanoine Roulier était donc professeur de première. Il enseignait le français, le latin et les mathématiques. Il devait, selon les obligations du programme universitaire, nous parler de Diderot, de Rousseau, de Voltaire, de l'Encyclopédie... Puis des auteurs du 19ème: les romantiques et leur théâtre délirant, Chateaubriand, Lamartine, Vigny.... jusqu'aux modernes tel que Paul Valéry et son "Cimetière marin", qu'il cherchait loyalement à rendre intelligible. L'abbé Roulier dénonçait partout la démesure et l'exagération. Il se moquait de l'ironie de Voltaire, ironisait sur Jean-Jacques. Il souriait de l'épopée, qui donne de l'existence à ce qui n'en a pas. Il ne se laissait pas prendre au jeu d'un verbe brillant, mais creux. Il n'avait de respect que pour l'homme sincère qui dit vrai, et comme il n'en rencontrait aucun dans la littérature des hommes, il restait toujours méfiant et sarcastique. A cette école, la parole de l'Ecclésiaste: "Tout est vanité et poursuite du vent..." prenait un singulier relief. J'appris, avec l'abbé Roulier, à ne pas prendre trop au sérieux ce qui vient des hommes. D'ailleurs, la rhétorique n'était-elle pas, chez les anciens, l'art de faire prévaloir, par l'artifice de l'éloquence, la cause la plus mauvaise sur la bonne ? C'est ce que nous montrait, parallèlement à l'abbé Roulier, notre professeur de grec, monsieur Pastore, un helléniste distingué. Cet homme, civil, célibataire, était infirme, mutilé d'une jambe à la suite d'un accident de chemin de fer, alors qu'il était employé au P.L.M. Réduit au chômage et muni d'une pension, il avait utilisé ses loisirs à se cultiver dans les lettres. Il pratiquait une méthode radicalement opposée à celle que nous avions suivie dans nos classes de "grammaire". Nous n'avions que le texte sous les yeux: tous penchés sur notre gros livre: "Les prosateurs". Nous lisions à longueur de classe, à tour de rôle chacun s'efforçant de comprendre et de traduire. Il nous aidait, nous faisait découvrir toutes les subtilités de la pensée incluse dans les formes infiniment variées de cette langue précieuse. C'était un merveilleux exercice d'intelligence. Tous n'y participaient pas. Au fond de la classe se groupaient ceux qui avaient décidé de mépriser définitivement les belles-lettres et qui jouaient aux cartes, par exemple. Il leur était seulement demandé d'être discrets et de parler à voix basse. Les autres pouvaient suivre

le cours du professeur, qui, sans connaître personne, s'occupait généreusement de ceux qui voulaient travailler.

L'abbé Roulier excellait dans l'enseignement des mathématiques. Il dictait en se promenant, les mains dans les poches, du haut en bas de la classe, les "Questions de cours" d'algèbre et de géométrie dans l'espace, qui formaient la structure de base du programme. Il expliquait merveilleusement les problèmes, une fois que nous avions pâti pendant des heures, pour en découvrir par nous-mêmes la solution. Oralement, il interrogeait peu. Il notait sévèrement, mais juste. Il arrivait que des cancre professionnels fussent appelés au tableau noir. Ils y séchaient lamentablement, et étaient renvoyés à leur place avec des qualifications diverses, telles que: "Cruche à roulettes", "Tonneau de vin rouge"... Les bons élèves n'étaient jamais félicités: leur seule réussite était leur récompense. Ceux qui préféraient les délices de la paresse étaient écrasés sous le ridicule de leur propre ignorance ou de leur bêtise. Chaque mois, il y avait un "Bac blanc". Les quatre compositions écrites, français, latin, grec et mathématiques, étaient exécutées selon les horaires prévus, les sujets choisis parmi ceux qui avaient été présentés pendant les années antérieures par les facultés. J'ai toujours réussi. Cette épreuve était sévère: deux matinées, deux après-midi, pendant lesquels il ne fallait ni lambiner ni s'endormir. Mais, après la remise des copies, nous avions de longues récréations, avant les repas de midi et du soir: c'était bien.

Cependant j'étais toujours enfant de chœur, cérémoniaire, avec mon plus cher ami, Joseph Loridon. Lorsque monseigneur Grumel, évêque de Maurienne, et ancien supérieur du collège, passait chez nous, nous l'assistions à l'autel selon toutes les rubriques prévues pour honorer la dignité épiscopale: mitre, croix pectorale, bougeoir, aiguière etc. J'avais des liens de parenté éloignés avec monseigneur Grumel. C'était un homme d'une personnalité extraordinaire. En 1904, lors de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et de la spoliation par ce dernier des biens ecclésiastiques, le petit séminaire de Pont de Beauvoisin fut fermé et confisqué par les soins de la troisième république. L'abbé Grumel, qui, à cette époque, n'était que professeur, prit lui-même l'initiative de déménager tous les meubles jusqu'à La Villette, ancien noviciat des Frères, - chassés de France - racheté par le Comte Costa de Beauregard, pour la restituer "légalement" à l'Eglise. On nous racontait chaque année, pendant la neuvaine du 8 Décembre, cette épopée héroïque avec des détails pittoresques, mais authentiques, qui mettaient en évidence et gardaient le mémorial de l'audace presque folle de l'abbé Grumel, qui avait ainsi bravé toutes les autorités de son temps, civiles et militaires, voire ecclésiastiques qui, alors, fléchissaient volontiers le genou devant Baal. Grâce à sa ténacité, le collège, petit séminaire put renaître et survivre. En un sens, nous étions tous les fils spirituels de monseigneur Grumel. C'est pourquoi il était très vénéré et très écouté. Je me souviens encore de ses homélies et de ses instructions: il racontait des histoires vraies, où le Doigt de Dieu avait écrit, dans les faits, le plus souvent atroces, la réprobation à l'égard de ceux qui n'avaient pas suivi leur vocation, obéi à sa Voix. Et je dois avouer que j'ai assisté moi-même à de telles histoires. Plusieurs de mes camarades, manifestement appelés eux aussi au Sacerdoce, refusèrent, manquèrent de courage et revinrent dans le "monde". Ils y furent très malheureux, en butte à des revers de tout genre: peines de cœur, infidélités conjugales, misère, détresse et parfois ivrognerie et déchéance, extinction progressive et irréversible de leurs talents, tristesse et dégoût, ennui mortel, dans une existence banale

et sans joie... Dieu m'a donné la grâce de réjouir, encore aujourd'hui, ma jeunesse. Que son Nom soit béni et superexalté dans les siècles !... Un exemple: celui de Victor T. Il entra au grand séminaire en même temps que moi. Il eut quelques difficultés avec le Supérieur, le Chanoine Burgat, qui, il faut le reconnaître, n'était pas commode. Sur un coup de tête, il partit. Pour moi, sa vocation était certaine. Il entreprit à Lyon des études de lettres et de droit. Il participa à la "résistance". La gestapo mit la main sur lui, au cours d'une rafle perverse. Il fut déporté à Dachau. Il y mourut du typhus, le jour même où il aurait été ordonné prêtre s'il était resté au séminaire, le 24 février 1945. Il expira entre les bras d'un de nos camarades de collège - il s'appelait Chenu - qui eut la chance de revenir et de nous rapporter la chose. En mourant, Victor disait, comme en une vision: "Que d'hosties, que d'hosties..." Il avait fait le voeu de revenir au séminaire s'il en réchappait. Les vues de Dieu sont insondables...

Les discours de Monseigneur Grumel, que nous entendions deux ou trois fois par trimestre me paraissaient très logiques: la dialectique des faits, plus persuasive que tout raisonnement abstrait, démontrait en effet que le véritable épanouissement de la personne et de ses talents, sa joie et son bonheur, ne pouvaient provenir que de sa soumission libre et totale à la volonté de Dieu sur elle. Le jeune homme riche, trop riche, qui avait dit "non", s'en était allé tout triste. Ceux qui suivaient le Seigneur recevaient centuple en ce monde, et vie éternelle en l'autre. Telle était la promesse, qui ne pouvait s'accomplir cependant que dans un amour inconditionné, cherchant avant tout le Royaume de Dieu et sa justice. Pratiquement pour moi, la route était parfaitement tracée, telle qu'elle m'avait été indiquée dès l'éveil de ma foi. J'ai maintenant la satisfaction d'en avoir parcouru un bon bout. A cette époque, en classe de première, j'étais déjà très heureux du chemin parcouru et je disais: "Ouf...! Heureusement que ce n'est pas à recommencer !" Je ne savais pas encore ce qui m'attendait.

L'heure du baccalauréat sonna. L'examen se déroulait à Chambéry. Je ne me souviens pas des sujets qui nous furent proposés. J'eus en latin une note assez médiocre.. A vrai dire, je n'aimais pas le latin, trop flou, trop imprécis, souvent énigmatique. - Mon parrain m'en avait donné la nausée... Ce n'est que plus tard, devenu moi-même professeur, que j'en appréciai l'incomparable concision, surtout chez Tacite, dont je proposais comme version de fameux passages à mes élèves. J'eus en grec, en mathématiques, une note brillante qui compensa largement la déficience du latin. On me félicita beaucoup de mon succès, en famille, au collège... Je tâchai d'oublier tout cela en rendant grâce à Dieu.

Quelques souvenirs épars me reviennent de ces vacances entre la Rhétorique et la Philosophie. Maman, pour ses déplacements commerciaux, avait acheté une petite voiture, d'occasion. Je ne sais comment elle a pu passer son permis de conduire et l'obtenir, car, en fait elle n'a jamais su exactement dans quel sens il fallait tourner le volant pour se diriger à droite ou à gauche. Elle confondait aussi les vitesses, et les pédales de l'accélérateur et du frein. C'est en cela, précisément, qu'elle était vraiment femme: elle n'avait aucune compétence pour la mécanique. J'ai souvent constaté cette incapacité radicale, pour la matière non animée, chez les nombreuses femmes que j'ai connues. L'une d'entre elles n'a jamais pu comprendre ce qu'était un pas de vis; et pour reboucher un flacon, elle cherchait obstinément à enfoncer le bouchon en tapant dessus, alors qu'il

suffisait de le tourner. C'est pourquoi j'ai souvent eu l'idée d'écrire un livre qui serait très amusant: " Les femmes et la mécanique". Je conduisais donc la voiture pendant les vacances, - sans avoir le permis, qui n'était pas obligatoire à cette époque - et ma mère était assise à côté de moi beaucoup plus tranquille qu'au volant, et moi aussi. Ma soeur Pounette conduisait aussi, alors qu'elle n'avait que quinze ans; et quoique très féminine, elle maniait admirablement le volant, et même mieux que moi. Nous eûmes des aventures cocasses avec cette voiture, couleur jaune, décapotable, une Peugeot qui démarrait à la manivelle, hoquetait et fumait, avec des odeurs étranges d'huile chaude et de caoutchouc ridé. Mon cousin Charles Martin était alors curé à Saint Thibaud de Couz, une quinzaine de kilomètres de Chambéry. Nous y allions, le dimanche. Nous y avons fait la connaissance d'une personne très honorable et quelque peu fortunée, qui possédait dans ce village une coquette maison de campagne entourée d'un petit parc. Elle se nommait Madame Potriquet. Son petit-fils était l'un de mes camarades de collège. Il avait un an de moins que moi et terminait ses humanités. Il portait un nom qui le caractérisait bien: "Lesage". Il avait une soeur pour laquelle j'éprouvais un sentiment très prononcé, qui brilla devant mon âme comme un mirage inaccessible. Nous fîmes chez madame Potriquet des parties inoubliables et des promenades charmantes avec mes soeurs. Nous avons la liberté des champs et des bois, toute la journée, et la table servie dans la belle salle à manger de Madame Potriquet, veuve comme maman; elles se réconfortaient l'une l'autre par leurs confidences. Il y avait là un poste de T.S.F. - chose rare à l'époque - que j'interrogeais avec avidité, explorant toutes les longueurs d'onde, pour attraper au vol quelques phrases enchanteresses de musique classique, ou du Chopin sur un bon piano. J'étais fou de Chopin. C'était bien ces heures passées chez madame Potriquet: la vie avait du goût. Le soir après des baisers et des saluts pleins de bonheur, nous revenions à Chambéry sans arrière-pensée: si le moteur tombait en panne, nous pourrions descendre jusqu'en ville au point mort. Il n'y eut jamais de panne. Déjà, j'avais une grande dévotion aux Anges Gardiens.

A propos de mon cousin Charles, qui était curé à Saint Thibaud de Couz. J'y fus en vacances pour quelques semaines, plusieurs années de suite. Il avait un harmonium sur lequel je m'exerçais. Je l'aidais à son jardin, à divers bricolages, dont il avait un goût très prononcé. C'est chez lui que j'eus une "révélation". Tante Marie était à son service. Un soir, elle faisait la lecture à haute voix dans une revue pieuse, et ces mots montèrent sur ses lèvres: "Marie, épouse de l'Esprit-Saint..." Je tendis l'oreille. Je posai une question. Que signifiait cette expression, que je n'avais jamais entendue ? En effet, au collège, les mots "époux et épouse" étaient prohibés, comme tous ceux qui, de près ou de loin, se rapportaient à la nature sexuée de la créature humaine. J'interrogeai donc tante Marie. Mais, alors qu'elle savait fort bien ce qu'était la conception virginale du Christ, elle refusa de parler, de me livrer le "mystère". Était-elle troublée par le réalisme même de l'Incarnation ? Je le crois, je le sentis. Mais son silence gêné m'instruisit plus que sa parole. J'ai deviné alors que cet article central du Credo: "Conceptus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine", chanté si souvent sans qu'il eût retenu mon attention, devait interpeller tout homme jusqu'aux racines de l'être. Je l'étais, confusément, certes, mais je l'étais. Je compris que les secrets du Sacerdoce, que je devinais dans l'austère gravité de mon parrain devaient avoir un rapport intime avec ce point central de la foi. Personne ne pouvait me l'expliquer, et je me dis: "Nous verrons plus tard, au Grand Séminaire..." Bien des années encore - après le séminaire - devaient se dérouler avant

que je comprenne clairement la haute démonstration de Vérité que le Verbe de Dieu nous a faite en son Incarnation.

Il fallut quitter l'abbé Roulier et Monsieur Pastore, pour entrer en "philosophie" qui ouvrait sur la seconde partie du baccalauréat. Plus qu'un an de "boite". Quelle affaire ! Nous étions en Octobre 1938. Année troublée et tragique: déjà les "panzer-divisions" faisaient monter sur le ciel de l'Europe leurs terrifiantes menaces. Le masque de Hitler dominait l'actualité. Mon cousin Charles avait lui aussi un poste de radio, et un soir, en branchant son condensateur sur Nuremberg, les ondes nous apportèrent un discours de ce sinistre personnage. Je ne comprenais pas l'allemand, mais le ton, à lui seul, avec les clameurs insensées, et les applaudissements frénétiques qui ponctuaient ses phrases, ne laissaient aucun doute sur l'ouragan de folie qui soulevait le peuple allemand. Des choses terrifiantes se disaient partout. Au collège les fibres du patriotisme viscéral vibraient en nous, chaque fois que le Supérieur, en lecture spirituelle, nous mettait au courant de l'actualité, des efforts de la diplomatie française et anglaise pour maintenir la paix. Au mois de janvier 1938, quelques jours après la rentrée de Noël, il y avait eu une aurore boréale extraordinaire qui avait embrasé tout le ciel d'un rouge sang. Je fus très ému par ce "présage" que j'ai pu contempler longuement depuis la terrasse qui ceinturait la chapelle. Je ne savais pas alors que ce signe avait été annoncé par la Vierge à Fatima. Il se révéla authentique, puisque la guerre fut déclarée l'année suivante, alors que le sang humain mouillait abondamment les campagnes de Pologne.

Notre professeur de philosophie, l'abbé Carret, se présente à ma mémoire, encore aujourd'hui, comme une véritable énigme. Il m'aimait et m'estimait, j'en suis assuré. Mais il ne faisait confiance à personne, ni à moi ni à quiconque, et j'en étais intimement blessé. Il avait une intelligence verbale, son discours était à la fois caustique et persuasif, mais à la fin, on avait toujours l'impression qu'il s'était moqué de nous. Il parlait toujours de "nuances", "des nuances, des nuances..." ce qui, dans sa pensée équivalait à toujours tourner autour des textes, plutôt que de les accepter tels qu'ils sont. Ainsi parlait-il de l'Evangile: "C'est une ligne générale de pensée que le Seigneur nous a indiquée, mais elle est évidemment inapplicable..." Tout comme Montaigne, il se fiait à la philosophie humaine pour les affaires de cette terre, et rejetait l'application de la Révélation divine à l'autre monde. Il avait fait ses études à Rome: peut-être est-ce là-bas qu'il avait appris cela ?... Il cherchait donc toujours à "composer" avec les circonstances et les personnes. Il craignait toujours de s'engager, de sorte que sa charité, sincère et vraie, paraissait feinte. C'était pénible. Il avait l'esprit jésuite, et cependant il aimait passionnément Pascal. Je me souviens de ses leçons sur les trois "ordres": l'ordre de la chair, ses grandeurs éphémères et ses misères pitoyables... l'ordre de l'esprit, celui de l'intelligence, géométrie et finesse, celui des poètes, des philosophes, des chercheurs, des savants... et l'ordre de la charité, celui des saints. Il nous enseignait "la philosophie universitaire", suivant une échelle de valeurs qui nous permettait de situer facilement chaque philosophe et chaque système. C'était très bon, très synthétique: nous étions à même de ne plus être impressionnés par ces grosses têtes, telles que Descartes, Leibnitz, Kant, Hegel, Young... Nous pouvions les juger en les "remettant à leur place." C'était bien. L'abbé Carret était trop habile et trop intelligent pour se laisser prendre à l'artifice du langage, fût-il philosophique, lui qui avait le génie de la parole ! Il se riait de la "Critique de la raison pure", et de la "Critique de la raison pratique", car il critiquait la critique. Entre l'idéalisme pur, qui n'accorde aucune

confiance aux sens, et l'empirisme, qui prétend que toute connaissance vient des sens, il adoptait, lui, une solution "réaliste", basée finalement sur cet axiome qui est la racine des vraies sciences: "Il ne peut y avoir de mensonge dans la Création de Dieu". Nous étions à la fois décontenancés et réconfortés: décontenancés devant les idées étranges, aberrantes, saugrenues, quasi insensées que les grands maîtres de la philosophie avaient avancées comme des thèses crédibles; et réconfortés, parce que toute cette philosophie aboutissait en définitive, à se moquer de la philosophie, du fait que l'on ne peut faire confiance à aucun système philosophique. Si nous voulions réussir notre vie, nous étions assurés que la philosophie ne nous donnerait aucune lumière. Molière, d'ailleurs, avait dit cela en deux scènes magistrales du "Mariage forcé", résumant toute philosophie sous les personnages bien ridicules de Pancrace et de Marphurius. L'abbé Carret, en plus de son "devoir d'état", se dépensait follement en diverses bonnes oeuvres. Il monta une société de sports d'hiver: ski et randonnées en montagne. Il mit sur pied une école d'agriculture à Saint Pierre d'Albigny. A ce titre, il était un précurseur: il pressentait toute l'extension qu'allaient prendre les sports d'hiver et la nécessité de donner une formation solide aux agriculteurs, pour que la campagne refleurisse. Sa passion, sa raison de vivre, son idéal était sans contredit l'éducation: amener des adolescents encore informes et malléables à l'état d'hommes faits, au coeur généreux et au jugement sûr, pour qu'ils n'aient par la suite ni illusions ni désillusions. Il prêchait d'exemple, par un dévouement sans bornes. Mais pour éviter d'être berné ou déçu, il était d'une méfiance extrême, ce qui lui faisait perdre de nombreux amis. Il faisait peur, et beaucoup se tenaient à distance, qui auraient pu l'aider dans ses entreprises. Il était très inséré dans le cadre ecclésiastique, et cependant il le contestait constamment. Il était fortement misogyne. Fruste et fuyant à l'égard de la femme, non apprivoisé. Il épiait les fréquentations des élèves dont il avait la charge, et même de ceux dont il n'avait pas la charge. Il ne voyait dans l'autre sexe qu'un piège: il le repoussait absolument, assuré qu'il était de le voir se refermer inéluctablement et définitivement sur celui qui oserait y mettre le petit doigt. C'était une mentalité primitive, étrange chez un professeur de philosophie. Les choses du coeur lui échappaient, c'était évident. Toutefois, devenu supérieur du collège, après la guerre de 39-45, il fut lui-même manifestement épris par l'une des religieuses de la maison qu'il appelait souvent chez lui, pour des travaux d'écriture. C'est alors qu'il fut profondément ébranlé sur ses bases, qu'il entra en conflit violent avec les autorités du Diocèse, menaça de donner sa démission, renonça à fumer, ce qui le mettait dans un énervement insupportable. Le mystère de la femme tombait sur lui comme une énigme que nulle philosophie ne pouvait résoudre. Il se rendait compte tout à coup, qu'avec la prétention qu'il avait eue toute sa vie d'être un éducateur d'hommes, il n'était lui-même qu'un adolescent. Intuitivement les élèves, - ils sont perspicaces ! - sentaient ces déficiences, et le haïssaient. C'était très mal. Je souffris de cette distorsion pénible. Pour moi, je me tenais sur la réserve à son égard. Un jour qu'il entreprenait de me poser quelques questions indiscrettes, je lui dis que j'avais un confesseur et un directeur de conscience et que je m'en trouvais fort bien. Par la suite, il respecta ma liberté. Lorsque je somme les souvenirs qui se rapportent à l'abbé Carret, je vois en lui un sacerdoce en voie de croissance, très loin de la plénitude. Prêtre, il l'était, certes, par sa foi, par son attachement à l'Eglise, par son idéal de service, sans cesse en quête d'activités efficaces. Il faisait des plans, il aménageait, il construisait, il était sans cesse en mouvement, pour être en quelque sorte partout à la fois et embrasser toutes sortes d'entreprises. Il se donnait aux "oeuvres", corps et âme, avec une générosité débordante, un mépris total de tout profit personnel, une pratique spontanée de la

pauvreté la plus absolue: il donnait tout son argent pour la "bonne cause", la sienne, ses propres entreprises. Mais les vrais problèmes du coeur restaient en lui sans réponse: il haussait les épaules, tirait une bouffée de sa pipe et souriait avec ironie. A vrai dire, comme la plupart des prêtres de ce temps-là, il était fortement marqué par la désespérance en face de la mort. Du moment que tout se termine dans la corruption, et que tout doit être un jour laissé ou perdu, mieux valait se garder d'être heureux, mieux valait se contenter d'un bonheur au rabais: le jeu de l'action généreuse, le manger et le boire en bonne compagnie. Quand un paysan de sa connaissance tuait le cochon, il enfourchait sa moto. Il accourait. Alors, il se gavait de lard. C'était à la fois le scepticisme désabusé de l'Ecclésiaste, le "Carpe diem" d'Horace, et le refus volontaire de la poésie troublante du Cantique des cantiques.

Monsieur Bouzerand nous enseignait la physique, les mathématiques, l'astronomie. Il était marié, sans enfants, vivant à Chambéry, d'une petite retraite et du revenu de vastes terres qu'il possédait en Bourgogne. Il consacra tout son temps et toutes ses forces, sans aucune rémunération, à l'enseignement, soit au collège de Rumilly, soit à celui de La Villette. Des milliers d'heures de cours gratuitement donnés... Il était ingénieur des mines. Sa compétence était parfaite. Ses explications étaient admirables de rigueur et de clarté. Je retrouvais en lui presque un sosie de mon père, quant à sa tournure d'esprit. Il avait un art achevé pour tracer à la craie, au tableau, de belles figures de géométrie et des schémas précis, par lesquels il élevait nos esprits jusqu'à l'évidence abstraite des théorèmes et des lois. Il parlait lentement et articulait bien. En bourguignon qu'il était, il roulait un peu les "r". Il avait un nez très fort, un front fuyant, un menton effacé, un visage tendu vers l'avant, une moustache grise, des lunettes bien rondes. Les élèves ne manquaient jamais de tracer de quelques coups de craie sa caricature au tableau. Lorsqu'il la voyait, il ne l'effaçait même pas. Personne n'a jamais su s'il s'y reconnaissait. Il marchait tête baissée, très voûté, distrait, c'est-à-dire occupé sans cesse par les choses de l'esprit, creusant la solution de quelque problème. Il ne connaissait pas les élèves, qui, pour rire, se faisaient passer les uns pour les autres, les bons pour les mauvais, pour que tout le monde ait de bonnes notes, ou encore qui se faisaient appeler par leur surnom.

Nous avons surnommé l'un de nos camarades, - De Corbière, - du nom de "Mardochée", car il était affecté d'un tic de la tête, indiqué par le jeu de mot "Marre d'hocher". Un jour, en première, Monsieur Bouzerand l'aperçut, au début de la classe, et lui dit: "Vous, là... Au tableau." Mardochée se résigna, avec une mine patibulaire... "Parlez-moi, lui dit notre professeur, du spectre magnétique". Mardochée bredouilla plusieurs fois: "Le sceptre... le sceptre..." en s'efforçant de comprendre les indications que lui soufflaient les élèves assis au premier banc de la classe. Il dessina vaguement un cercle, tout en redisant: "Le sceptre.... le sceptre..." Monsieur Bouzerand: "Vous ne savez rien ?... Vous méritez zéro !... Comment vous appelez-vous ? " Des cris fusèrent: "Monsieur, il s'appelle Mardochée..." Monsieur Bouzerand chercha un instant son nom sur la liste des élèves... "Je ne vous ai pas sur ma liste..." - "Monsieur, c'est un nouveau..." Bouzerand enregistra le nouvel élève sur son carnet, proclamant: " Mardochée, l'Ecriture nous apprend que le sceptre est sorti de Juda, et je ne sais pas quand il y rentrera... En attendant, vous avez zéro, regagnez votre place... Vous copierez la leçon sur le spectre magnétique."

Je ne sais si De Corbière copia la leçon sur le spectre magnétique... Probablement pas. Si les sciences abstraites ne l'attiraient pas, il était d'une audace remarquable pour résoudre les problèmes pratiques, comme je vais le dire. Il avait une furieuse passion pour le cinéma et s'informait des films qui passaient sur les écrans de Chambéry, le dimanche après-midi... Mais comment s'y rendre ? Pendant la récréation qui suivait la grand-messe, il s'esquivait de la cour, enfourchait un vélo, et rejoignait au plus vite le café le plus proche, - à un kilomètre environ. Là il demandait à téléphoner. Il appelait alors le Supérieur du collège. Dès qu'il avait la communication il imitait la voix de son père pour dire: "Monsieur le Chanoine Collomb ? Ici, le marquis de Corbière..." Il prenait pour lui les salutations empressées du Supérieur, puis : "Je suis de passage à Chambéry. Pourriez-vous m'envoyer mon fils pour qu'il déjeune avec moi à l'Hôtel-Restaurant Terminus...?" Le Supérieur: "Monsieur le Marquis, je vais l'avertir immédiatement... Voulez-vous que je le descende avec ma voiture ?" - "Non, non, Monsieur le Chanoine, il est assez grand pour se servir de ses jambes... Merci mille fois, Monsieur le Chanoine..." Quelques instants plus tard, le Supérieur arrivait sur le perron qui dominait la cour de récréation. Il frappait très fort dans ses mains. "Monsieur de Corbière..." Il n'était pas là. "Allez me chercher Monsieur de Corbière..." Il n'était pas dans la cour.... Nous le cherchions, et l'appelions, tout en sachant très bien ce qui se passait. Tout à coup, Mardochée surgissait, au portillon qui fermait la cour, essoufflé, ruisselant de sueur... "Ah vous voilà, monsieur de Corbière. Toujours indiscipliné... Où étiez-vous ?" - "Je suis allé chercher le ballon..." - Le ballon de foot passait souvent au-dessus des grilles, et roulait en contre-bas jusque dans le creux du ruisseau...- "Bon, allez vite vous changer, votre père vous attend pour dîner à l'Hôtel Terminus..." Mardochée rentrait à tombée de nuit. Il allait saluer le Supérieur, comme le règlement le prescrivait, et, pendant toute la semaine, il racontait le film à qui voulait l'entendre...

Monsieur Bouzerand dominait avec une parfaite quiétude les facéties des collégiens. Il fallait qu'il soit vraiment exacerbé par un chahuteur trop impertinent pour élever la voix et lui obtempérer: "Vous, là, prenez-moi la porte, et filez chez le Supérieur..." Le garnement sortait, se faisait mettre au pain sec, avec un pensum carabiné par le chanoine Collomb. Et le calme, pour un temps revenait dans la classe. Ainsi se passèrent les cours de mathématiques et physique en seconde et première; mais en philosophie, nous fûmes tous d'une sagesse exemplaire avec lui, et le résultat fut qu'au baccalauréat, dans les disciplines qu'il enseignait, nous eûmes des notes mirobolantes. Il en fut bien plus heureux que nous.

Je ne saurais dire ce que je dois à monsieur Bouzerand avec lequel je liai une amitié fidèle, qui a duré jusqu'à sa mort. Il a achevé le travail déjà fait en mon intelligence par les abbés Bourbon et Roulier. J'ai vu clairement, grâce à lui, que s'il devait y avoir une vérité en tout domaine, elle ne pouvait se formuler que d'une manière simple, mais dont l'évidence pouvait ne pas paraître au premier abord. La logique qui présidait avec une rigueur absolue dans le domaine des mathématiques et des sciences exactes, devait avoir une valeur universelle. Le verbiage de la philosophie universitaire sonnait faux: il n'y aurait rien à tirer de tout le fatras des métaphysiciens et des philosophes, incapables autant qu'ils étaient de définir clairement ce dont ils prétendaient parler. Il me sembla que les idéalistes et les empiriques avaient inventé leur langage obscur et contradictoire pour tromper le monde, à moins qu'il convienne en effet d'exprimer en termes inintelligibles ce

qu'on ne comprend pas ?... Inversement les sciences et les mathématiques définissaient exactement leur vocabulaire, et l'on était en terrain sûr... J'appris ainsi à me méfier de tout ce qui n'est pas strictement défini.

En cette année terminale, l'abbé Louis Loridon nous enseignait l'histoire contemporaine. Nous l'avions depuis la classe de troisième. Ses convictions royalistes lui avaient valu le surnom de "Capet". Elles lui faisaient porter un jugement sévère sur tous les hommes de la république, depuis la première jusqu'à la troisième qui sévissait encore. Le zèle de l'abbé Loridon, dans l'enseignement de l'histoire et de la géographie dépassait tout éloge. Il revivait devant nous les événements en mimant les personnages. Sa classe était un théâtre dont il était l'unique acteur, prenant alternativement les masques qui convenaient. Nous l'avons vu pleurer en nous racontant les défaites de Napoléon, ou le passage de la Bérésina. Waterloo: quel désastre !... On le sentait, à ce nom, personnellement humilié; mais il était irradié par les victoires de nos prestigieux généraux: Hoche, Ney, Marceau, Kléber... ou encore Foch, Joffre, Pétain, Lyautey... La Patrie, pour lui, c'était un gouvernement monarchique et fort. Il était assez partisan de la "spiritualité" de Déroulède: "Mourir pour la Patrie, c'est le sort le plus beau... " De tels refrains le faisaient vibrer. Plusieurs de mes camarades, dont son neveu, mon ami Joseph Loridon, étaient séduits par cette "politique de prestige" qui claironnait dans "l'Aiglon", d'Edmond Rostand. Pour moi, j'étais gêné. Je ne voyais pas encore nettement l'idole sanguinaire enveloppée dans les plis du drapeau, mais la passion royaliste ou bonapartiste me paraissait tout à fait déplacée dans la bouche d'un prêtre. Le Sacerdoce avait une toute autre dimension et une toute autre mission, j'en étais persuadé, que de servir, même indirectement, une cause terrestre. Par la suite, au Grand Séminaire et dans ma vie de prêtre, je me suis beaucoup intéressé à l'histoire dans les perspectives de la Rédemption. Malheureusement le programme que nous imposait l'Université laïque, orchestré en vue de la formation patriotique des citoyens, me rebutait. Aujourd'hui encore il m'arrive de faire des cauchemars: je me vois devant un manuel d'histoire que je dois apprendre, mais que je n'ai pas encore ouvert; et ce manuel est couleur bordeaux, comme celui que nous avions au collège.

Pendant cette année de philosophie, nous fûmes conviés à une retraite de fin d'études. Nous nous rendîmes dans une maison tenue par les Jésuites, aux portes de Grenoble. Ce fut une semaine de prière très douce, de repos et de silence, dans un château accueillant, entouré d'un parc merveilleux avec de grands arbres, un vaste étang, des allées bien tracées, contournant des bosquets et des pelouses, où les feuilles de l'automne précédent achevaient leur retour à la terre, alors que les frondaisons nouvelles sortaient de leurs bourgeons. Le Père Girardon nous prêcha cette retraite: un homme grand et grave, qui avait juste assez d'originalité pour se rendre intéressant, et trop de discipline pour s'écarter tant soit peu des "Exercices de Saint Ignace". Selon l'optique schématique de cet ancien militaire, nous fûmes placés devant un engagement capital: quel roi, quel maître, quel chef allions-nous servir ? A quel "Seigneur" allions-nous donner nos talents et notre activité ? Mon choix était fait depuis longtemps, je n'avais plus de choix à faire, mais seulement à renouveler mon "oui" à Celui qui, depuis longtemps, m'avait appelé. Je me souviens avoir bien analysé la main de Dieu sur moi à travers toutes les circonstances de ma vie antérieure. J'avais mis cela sur un papier, en deux colonnes: crédit et débit, positif et négatif, ce qui justifiait ma vocation, ce qui semblait aller

contre. D'arguments contre, il n'y en avait pas. C'était là un calcul aussi rigoureux que possible, destiné à éliminer tout hasard, à couper court à toute hésitation et toute arrière-pensée. J'exposai tout cela au père Girardon qui m'écouta attentivement, peut-être pendant une bonne heure. Il fut émerveillé de la rigueur de ma méthode et de la certitude de ma conclusion: il ne pouvait y en avoir qu'une seule. Il était absolument certain, aussi certain que la lumière du jour que le Seigneur m'appelait au Sacerdoce. Là seulement, à l'exclusion de toute autre possibilité, je trouverai la voie de mon bonheur. Certes, je m'engageais au service d'un Maître crucifié et portant une couronne d'épines: très souvent on nous avait mis ce théorème devant les yeux. La croix était déjà bien plantée en moi, comme un signe de contradiction et une condition inévitable de Rédemption. Cependant quelles que fussent mes bonnes dispositions et mes vues de foi, je n'avais pas la moindre idée de ce qui m'attendait: si on me l'avait alors prédit, j'eus été totalement décontenancé, scandalisé, effondré peut-être, et j'aurais renoncé... Oui, vraiment le Seigneur est sage de nous cacher l'avenir, et de le cacher même à ses serviteurs, du moins en ce qui les concerne personnellement. Mais, tout en acceptant les exigences de l'Évangile: "Quelqu'un veut-il me suivre, qu'il prenne sa croix..." c'est avec un sentiment de grande joie que j'envisageai comme certaine ma prochaine entrée au grand séminaire.

Je craignais seulement que la discipline y soit trop stricte, et que je ne puisse y poursuivre mes études musicales que je faisais sans maître, comme je pouvais, mais auxquelles j'étais très attaché. Joseph Tissot, entré un an avant moi, un jour, me rassura. Il me dit qu'il y avait au séminaire de nombreux harmoniums, et même un piano, et que tous les séminaristes, bien loin d'être détournés de la musique, y étaient au contraire vivement encouragés. Je fus donc tranquilisé sur ce sujet. Le Seigneur donne toujours le surcroît... Sur ce point, je me souviens d'un de mes camarades que j'admirais fort, car il était très habile sur le clavier et tenait l'harmonium de la Chapelle. Il était "possédé" - dirait-on - par le "démon de la musique". Il refusa d'entrer au séminaire, pour en faire sa carrière... Non seulement il ne devint pas musicien de profession, comme il l'avait désiré, mais se trouvant prisonnier d'un mauvais mariage, étranglé par un gagne-pain quelconque et attristant, déçu et découragé, il ne put cultiver son talent, qui s'enterra pour ne plus jamais produire de fruit. Je le revis, beaucoup plus tard. Le magnifique piano qu'il avait acheté et auquel il avait adjoint un pédalier, à force d'être délaissé avait perdu toutes ses harmonies, et sonnait faux comme une vieille casserole.

Le frère de l'abbé Louis Loridon, Gabriel, était curé d'une paroisse voisine de Chambéry: Challes Les Eaux. Il y avait fondé une petite colonie médicale, ou thermale, dans une maison assez vaste et bien aménagée, ouverte à une vingtaine d'enfants auxquels était prescrite une cure dans cette célèbre station sulfureuse. Pour s'occuper d'eux, il lui fallait deux moniteurs. Il nous convoqua, son neveu Joseph et moi, et nous proposa cette manière utile de passer une partie de nos vacances. Nous acceptâmes. Cette colonie était dirigée par une femme d'une qualité et d'une personnalité extraordinaires: Mademoiselle Frassy. Elle devait avoir à peine quarante ans, à cette époque. Elle était d'une beauté singulière, brune aux yeux bleus comme ma soeur Renée, et son visage resplendissait de cette "foi qui opère par l'amour" dont parle l'Apôtre. Toute sa vie n'était qu'une consécration intense au Seigneur, consumée par son amour. Elle l'avait servi dans l'enseignement libre, s'y usant jusqu'à l'extrême limite de ses forces, avec un salaire dérisoire, sans aucune assurance pour le lendemain. Je ne sais

comment elle avait connu l'abbé Gabriel Loridon, qu'elle tenait en haute estime, et qui le méritait. Elle dirigeait cette colonie de vacances avec toute l'autorité salubre d'une droiture parfaite. Car telle était sa qualité foncière: la droiture. Chaque jour, après le repas de midi, où nous avons surveillé les enfants, elle nous invitait, Joseph et moi, à prendre le café pendant qu'ils faisaient la sieste, ou prenaient dans la cour une libre récréation. Le soir, quand ils étaient au lit, nous allions également dans le bureau de mademoiselle Frassy déguster une tisane et prolonger quelque peu la conversation. Toutes ces paroles que nous disions à mi-voix, pour ne pas déranger le sommeil des enfants, se sont évidemment envolées: mais je me rappelle fort bien du rire clair de mademoiselle Frassy lorsque, tout fiers de notre culture classique, nous sortions de notre cerveau barbouillé d'encre, un sophisme irréaliste ou un apophtegme péremptoire du style de Thomas Diafoirus. Elle savait à merveille, comme Socrate autrefois sur l'Agora, percer d'une épingle les outres gonflées de vide. Cette femme prodigieusement intelligente, et cependant pieuse, attachée fortement aux rites religieux et cependant tout à fait libre, désintéressée, indépendante de jugement, affectueuse, amoureuse même, mais d'une incomparable dignité, tout ce que je voyais d'elle, et surtout ce que je devinais, tout cela me donnait une idée, que je ne pouvais exprimer clairement, certes, de la liberté virginale. Elle n'était pas asservie, comme l'était ma mère, au tracas de l'existence quotidienne, sous le poids des obligations familiales. Elle était entièrement disponible pour le Royaume. Elle en parlait parfois, pour dire surtout qu'il était tout autre que ce que nous imaginions. Elle en vivait intensément les principes et les normes, de sorte que sa présence était à la fois pacifiante et troublante. Pacifiante, parce qu'en elle la femme resplendissait de sa vraie beauté. Troublante, parce que je ne me sentais pas accordé à sa longueur d'onde. Certes, elle n'était pas de la même génération: nous étions tout jeunes, elle, elle avait déjà souffert pour ce "Royaume", elle avait bien vu qu'il ne s'identifiait pas à l'Eglise, au moins quant aux hommes qui la représentent sur la terre. Elle était sans pitié pour l'hypocrisie ecclésiastique, comme autrefois Jésus à l'égard des Pharisiens. En cela elle me rappelait mon père qui, gémissant dans ses épreuves, dues en partie à l'insouciance et à la puérilité des prêtres, citait l'Evangile: "Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites..." Je compris donc, à son école, que l'Evangile avait des exigences qu'il me serait presque impossible de vivre en toute loyauté dans le cadre ecclésiastique, où cependant j'étais manifestement appelé. Elle croyait fermement à ma vocation, certes; elle m'y eût encouragé si elle n'avait eu une discrétion extrême quant à ma liberté. Elle me fit comprendre, même avant que la chose se soit réalisée, qu'il ne suffisait pas d'entrer au séminaire pour avoir accompli le don total de soi-même au Seigneur.

Il était assez exceptionnel à cette époque, de rencontrer ainsi une personne qui sache si bien distinguer entre la substance de la parole de Dieu et les diverses structurations temporaires qu'elle a provoquées dans l'Eglise. Encore aujourd'hui beaucoup de chrétiens s'imaginent qu'il suffit de "sentir et de vivre avec l'Eglise", pour être disciple du Christ. Ce n'est pas vrai. Ces choses, je les sentais clairement, en raison même de l'influence qu'eut, sur ma conscience même, cette "demoiselle" si merveilleuse, qui, par la suite, dut affronter un étonnant calvaire, comme je le dirai plus loin. Elle m'a dit alors et écrit qu'elle offrait tout au Seigneur pour ma vocation. Elle m'aimait, certes, et au véritable niveau: sur le point exact de la volonté de Dieu sur moi. Je crois qu'elle avait deviné - prophétiquement- quelle serait ma vocation particulière: avait-elle eu quelque "révélation" de ses formidables exigences?... Je ne puis expliquer autrement certaines

de ses paroles, certains de ses regards, lorsque quelques années plus tard, jeune prêtre, je la retrouvai au collège de La Villette. Il est arrivé que des miracles soient faits par ses mains. J'en connais un, dont j'ai été témoin. Elle avait perdu le billet de retour pour un enfant du Nord de la France. Elle chercha dans tous les coins possibles, débarrassa plusieurs fois son bureau, rien à faire. Elle se mit en prière. La veille du départ, le billet de train était sur son bureau, sous ses yeux... Elle avait une puissante intercession sur le coeur de Dieu; elle obtint pour l'un ou l'autre beaucoup de grâces, et pour moi aussi, j'en suis certain. Et cependant elle-même fut plongée dans la plus extrême affliction, et dut prolonger sur cette terre des jours qui lui paraissaient bien longs et bien inutiles, prisonnière d'une chair dolente, labourée de toutes sortes d'infirmités.

Après cette colonie de vacances, qui, à vrai dire n'était qu'un service assidu auprès de jeunes enfants en traitement médical, je fis un pèlerinage à La Salette, à pied, depuis Chambéry en compagnie d'un camarade un peu plus jeune que moi. Il se nommait Noël Tercinet. Une belle aventure, certes, à travers les sentiers de montagne, que j'empruntais pour la première fois, me dirigeant à la carte. Nous sommes passés par les Sept Laus et la vallée de l'Eau d'Olle... pour atteindre Entraigues et le sentier des tunnels... Nous couchions dans les granges, recevant l'hospitalité des montagnards. A Entraigues, nous avons logé à la cure. Le curé était sur le point de déménager: ce fut le dernier qui résida dans ce village. Je fis ainsi la connaissance des lieux où je devrais un jour séjourner moi-même, pendant des années, au pied de la sainte montagne. Au sanctuaire de La Salette, nous arrivâmes pour une veillée de prière se terminant par une messe de minuit. La basilique était comble. La foule chantait avec une ferveur indicible. La présence mystérieuse de Marie Immaculée et enlevée dans la gloire, était palpable, si je puis dire, à cette époque en ce haut-lieu. Les pèlerins devaient obligatoirement suer et souffler pour y parvenir. Je me trouvai bien. A la messe, j'étais dans le choeur, et, sans l'avoir cherché, je fus le premier à recevoir la Sainte Communion. C'était un signe de prédilection de Marie à mon égard. Pendant la longue marche que nous avons faite pour nous rendre auprès d'elle, ma chaussure s'était ouverte entre la monture et la semelle. De ce fait j'avais contracté des ampoules, et mon pied était ensanglanté. J'avais souffert surtout pendant la dernière étape. Mais, après avoir bu à la source miraculeuse, je fus guéri, sans même m'en apercevoir sur le moment. Le lendemain seulement, je fus tout étonné que mon pied soit intact.

Nous revînmes à Chambéry par le train, ce "tortillard" à voie étroite, qui reliait encore La Mure à la ville de Corps. Je fus heureux de ce pèlerinage qui, pratiquement, mettait ma vocation sous la protection toute spéciale de Marie. Quelques jours après mon retour à la maison, la guerre fut déclarée à l'Allemagne par Daladier, qui, dans une naïveté bien digne d'un ministre de la Troisième République, lançait le slogan: "Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts". Neuf mois plus tard il fuyait comme un lapin devant les troupes nazies.... La mobilisation générale fut promulguée début septembre 39. Une effervescence régnait partout, dans les rues, dans les magasins... Les conversations fusaient de toutes parts, dans l'avidité où chacun se trouvait des dernières nouvelles, et des précautions qu'il conviendrait de prendre en cas de bombardement. Il y eut, dans la société, un grand bouleversement, car la plupart des hommes valides devaient quitter leur emploi pour se rendre "sous les drapeaux". On vit des ruées dans les églises: la peur qui tenaillait beaucoup de personnes allumait une piété fumeuse et

trouble, sans provoquer la véritable pénitence.. Des essais de sirènes appelaient les citoyens à se rendre aux abris rapidement, abris taillés sous les collines voisines, sous les boulevards, et dans les caves. La situation sociale, toujours précaire, s'aggrava brusquement: personne ne songea plus aux choses inutiles et luxueuses, comme la lingerie fine... du moins pendant les premières semaines de guerre. Tout l'argent disponible était employé à accumuler des réserves et des provisions de nourriture. Bien vite, cependant, lorsque Joséphine Baker s'en fut aux casemates de la ligne Maginot pour amuser les soldats pendant la "drôle de guerre", les affaires reprirent de plus belle. Pendant le mois de septembre, nous connûmes à la maison un moment difficile. Je vis qu'il était de mon devoir de travailler pour gagner un peu d'argent, et subvenir ainsi aux besoins de ma mère et de mes soeurs. Partout on pouvait trouver à s'embaucher. J'entrais au "Crédit Lyonnais", et tout de suite, en raison de mes diplômes, je fus chargé d'un travail intéressant - le plus intéressant qui puisse exister dans une banque... Au guichet des "Coupons", j'avais un rapport quotidien, presque permanent avec les clients pour établir des bordereaux, sur lesquels étaient calculés les intérêts de leurs titres, actions, obligations... dont je découpais les coupons échus. Très vite je compris la manoeuvre, toute simple. Les calculs, évidemment étaient fastidieux: il n'y avait pas de machines à cette époque pour donner des résultats par une simple pression de bouton. La journée terminée, avant la fermeture des portes, on faisait la récapitulation et les pointages: tout devait coller au centime près avec le comput de la caisse. Je n'aimais pas ce jeu décevant. Mais je mesurais ce que représentait un travail ennuyeux de huit heures par jour pour toucher un salaire très moyen. Une comptable assez âgée, mademoiselle Monod, me vit arriver avec une certaine suspicion. Elle craignait, bien sûr, que je la supplante. Elle devait m'initier au calcul: elle le fit avec une certaine raideur. Un jour, je lui confiai que je n'avais nulle intention de rester à la banque, alors elle fut d'une gentillesse extrême. Cette femme avait vieilli dans les chiffres. Elle connaissait par coeur tous les cours de la bourse et furetait avec une agilité surprenante dans les divers journaux financiers où étaient consignés l'évolution de ces cours. Elle avait d'ailleurs le physique de l'emploi: desséchée et jaunie comme un vieil agenda oublié dans un placard. Elle avait bien gagné sa vie, certes, et s'était constitué un petit pécule pour sa retraite assez proche. Je n'avais aucune peine à faire la différence entre elle et mademoiselle Frassy. Sa féminité semblait être réduite au sourire commercial avec lequel elle recevait les clients. C'est difficile à dire... Je mesurai ainsi le désastre de cette mutilation que provoque la société humaine asservie à l'argent.

Le séminaire allait-il ouvrir ? Telle était la question. En effet, les directeurs - prêtres chargés des séminaristes - étaient presque tous mobilisés, dont le chanoine Garonne, qui devint par la suite évêque et cardinal. Les séminaristes, presque tous en état de "porter les armes" - est-ce possible ? - avaient rejoint leurs corps de troupe. Le bâtiment du séminaire était réquisitionné pour servir d'hôpital militaire. Je fus me renseigner auprès du supérieur. "Oui", me dit-il. Il m'expliqua que la réquisition militaire avait consenti à laisser au séminaire la chapelle, le parloir, et l'aile Nord-Ouest du bâtiment. L'on avait trouvé des professeurs de remplacement.

Je connus alors des jours extrêmement angoissants: je ne savais plus où était la volonté de Dieu sur moi. Je me trouvai pris entre deux exigences également impératives: d'une part rester à la banque pour assurer la subsistance des miens, d'autre part entrer

au séminaire pour obéir sans retard à ma vocation. Je ne savais comment trancher. J'en perdais le sommeil. Je décidai d'aller consulter le supérieur du séminaire et de lui exposer franchement la situation. Je pris rendez-vous. Il me convoqua un dimanche après-midi, une quinzaine de jours avant la rentrée, qui avait été quelque peu retardée. Il me fit entrer dans son bureau. Le chanoine Burgat avait un sourire accueillant, mais un ton altier, un regard froid et dominateur. Lorsque je fus assis en face de lui, alors qu'il était prêt à m'écouter, je restai littéralement muet: aucun son ne pouvait sortir de ma gorge. C'était la première fois qu'une telle incapacité de parole me surprenait. Et pourtant je n'étais point intimidé... Je ne pus lui poser la question que j'avais cependant bien en tête: "Dois-je dans la situation actuelle de ma famille, entrer ou non au séminaire ?" C'était simple à dire. Je ne le pus. J'ai compris par la suite pourquoi le Seigneur lui-même m'avait fermé la bouche. Le chanoine Burgat, généreux comme il l'était, mais éminemment pratique, m'eût dit, sans aucun doute: "Ne rentrez pas..." Je restai donc tout penaud, pendant quelques minutes, puis je pris congé de lui, après l'échange de quelques paroles banales...

Finalement, c'est auprès de maman que je m'ouvris de mon problème qui était aussi le sien. Elle le pressentait d'ailleurs. Je n'eus même pas le temps d'achever ma question qu'elle me répondit: "Jo, si Dieu t'appelle, obéis, entre au séminaire." - "Oui, mais, lui dis-je, je gagnais de l'argent à la banque, comment allez-vous faire maintenant ?" - "Le Bon Dieu y pourvoira..." Telle était la foi de ma mère, qui n'avait jamais eu un sou d'économie et qui, depuis la quasi cécité de mon père, s'épuisait pour nourrir ses enfants.

Je décidai donc de quitter la banque et de rentrer au séminaire. Du coup, j'éprouvais une grande paix intérieure: le combat était terminé. Ce n'était pas la richesse de ce monde qui m'avait retenu, comme autrefois le jeune homme de l'Évangile, mais la pauvreté des miens et leur subsistance même. Je m'en remis entièrement à Dieu de ce qui pourrait advenir, car l'avenir était sombre, en ce début des hostilités, avec l'apparition des cartes de ravitaillement et les premières "restrictions". J'annonçai ma décision au directeur de la banque : il me comprit car il était chrétien, mais il regretta vivement de me voir partir car il avait eu le temps d'apprécier mes services. Et voici que le Seigneur ne tarda pas à répondre, car très rapidement dans les semaines qui suivirent, maman reçut de nombreuses commandes. Elle put acheter d'occasion une voiture plus confortable: une 201 Peugeot, conduite intérieure, qui avait assez belle allure. Ma soeur Pounette se mit au volant, alors que ma soeur Renée rejoignait la pension pour y achever ses études commerciales. Maman et Pounette, avec la 201, descendirent faire des tournées sur la Côte d'Azur, dans le parfum des mimosas et la douceur du climat méditerranéen. Elles s'y firent une nombreuse et sympathique clientèle, et même de très bonnes amies. Je reçus toutes ces bonnes nouvelles au séminaire, et je rendis grâce à Dieu.

Fin du chapitre 2

Ma sacrée vie de Prêtre

Chapitre 3 - Le grand séminaire....

Je me souviens de la première lecture spirituelle que nous fit le Supérieur, le chanoine Burgat, le soir même de la rentrée : “Messieurs, nous dit-il, la porte du séminaire est ouverte à un battant pour vous laisser rentrer, mais à deux si vous voulez sortir...”

C’était une manière de nous dire que l’entrée au séminaire ne signifiait nullement pour nous l’obligation de poursuivre jusqu’au Sacerdoce. Nous étions là non pas parce que nous avons certainement la vocation, mais avant tout pour étudier notre vocation et l’éprouver. En outre nous recevions pendant ces cinq années, la formation et l’instruction suffisantes pour accéder à la prêtrise. Juste suffisante... combien c’était vrai !... Le chanoine Burgat était avant tout un orateur: il articulait fortement, énonçait les syllabes et les mots avec une lenteur affectée qui leur donnait un poids redoutable. Il était monté dans toutes les chaires du diocèse, et la puissance de sa parole avait remué les foules. Lorsque l’on annonçait quelque part une prédication du père Burgat, les chrétiens s’y précipitaient, avides de cette émotion sacrée que sa voix chaude et pénétrante suscitait au profond de leur âme. S’ils n’étaient convertis, ils étaient au moins avertis, et pouvaient être certains que la grande affaire de leur vie serait tôt ou tard leur rencontre face à face avec le Dieu Créateur, de qui il leur faudrait obtenir miséricorde. Cet homme qui en imposait tellement par son charisme de prophète était au fond un timide, qui cachait la générosité exceptionnelle de son cœur universel sous des dehors froids, même durs. Il tenait essentiellement à la discipline du séminaire et devait être quelque peu effrayé devant le poids de ses responsabilités. Quelques années auparavant, alors qu’il n’était pas encore supérieur du séminaire, il avait contracté une poliomyélite. A force de volonté et d’exercices pénibles, il avait récupéré l’usage d’une partie de son corps, mais il gardait une jambe raide, ce qui l’obligeait à s’appuyer constamment sur une canne et à boiter. Malgré cette cruelle infirmité, il accomplissait sans défaillance et rigoureusement sa tâche au service des âmes et de l’Eglise. Il ajoutait à son office de Supérieur, diverses prédications et retraites spirituelles, un peu partout.

Quelques jours après la rentrée, il me fit appeler et me dit qu’une bienfaitrice fortunée avait offert de payer entièrement la pension d’un séminariste. Il m’avait désigné, d’un commun accord avec les autres directeurs, pour en être l’heureux bénéficiaire. “Ainsi, ajouta-t-il, vous serez dégagé à l’égard du Diocèse, auprès duquel vous ne serez redevable de rien...” Cette personne s’appelait madame Laligand. Je lui rendais visite pendant les vacances. Elle habitait à la campagne, non loin de Chambéry, sur la paroisse de Méry, dont l’abbé Bourbon était curé. Comme je la remerciai de sa générosité, elle me dit: “Lorsque je serai morte, vous prierez pour moi en célébrant la Sainte Messe...” Je n’ai pas manqué de le faire, même de son vivant.

La discipline du séminaire, que nous supportions assez bien, eût paru draconienne aux jeunes gens de notre temps. Le Supérieur exigeait que nous soyons à l’heure à la seconde près. Nous redoutions, plus que les verges, le ton terrifiant qu’il prenait, lorsque

nous frappions à sa porte pour l'avertir de notre retour, après une permission: "Vous êtes en retard..." Quand nous étions à l'heure, il nous saluait simplement d'un signe de tête et d'un sourire, sans dire un mot. Le silence était de rigueur dans les chambres, en tout temps et partout, depuis la cloche qui annonçait à 20h.30 l'office de complies, jusqu'au lendemain à 13 h. où commençait la récréation de l'après-midi. Il était correctement et même strictement observé: le père Burgat nous en avait expliqué la valeur primordiale. A la fin des complies le directeur "de semaine", nous proposait un thème de méditation pour le lendemain, thème qu'il développait avec de longs temps de silence, pendant une demi-heure, après l'office de Prime, à 6 heures. Ensuite la messe, et le petit déjeuner à huit heures. Deux heures de cours le matin, une l'après-midi. Le reste du temps consacré à de nécessaires récréations, à la gymnastique, mais surtout à l'étude personnelle, chacun dans sa chambre. Tout était bien ordonné dans l'espace et le temps, pour que le Verbe et l'Esprit-Saint de Dieu puissent opérer en nous l'oeuvre de la sanctification par le moyen de la contemplation des Vérités divines, et l'acquisition des vertus chrétiennes dans les petites choses, selon le précepte évangélique: "Celui qui n'est pas fidèle dans les petites choses ne le sera pas non plus dans les grandes..." L'ascèse du séminaire tendait à mortifier le vieil homme, alors que la prière et les études fortifiaient l'homme nouveau créé selon Dieu. Chaque année, dès le mois d'octobre, le Supérieur, en lecture spirituelle, nous lisait et nous commentait le règlement. Il y mettait beaucoup d'humour et de bon sens. Il nous invitait à le prendre au sérieux sans trop y croire: c'est-à-dire à l'appliquer selon l'esprit qui vivifie et non point selon la lettre qui tue. Chaque samedi, il nous faisait ses "observations" sur les manquements qu'il avait éventuellement remarqués de la part des uns ou des autres. Ses reproches étaient assez discrets pour ne blesser personne et assez clairs pour que les coupables puissent se reconnaître. Il taisait leurs noms. Chacun se jugeait suivant sa propre conscience. Il nous faisait rire, en présentant ces manquements sous un jour comique, pour ne pas étouffer les pusillanimes. La liturgie était belle, soignée, recueillie. En semaine nous chantions souvent la messe, toujours en grégorien. Le dimanche nous participions à la messe solennelle du chapitre de la Cathédrale, en surplis et barrette, et nous exécutions avec art les pièces grégoriennes propres à chaque dimanche. Je me souviens de la cérémonie de la Chandeleur du 2 février 1939. Avant le lever du jour, la nef était pleine. Les fidèles serrés avaient amené des cierges que l'Archevêque bénit, en grande pompe. On les alluma: ce fut une illumination féérique. Puis la procession s'ébranla au chant des cantiques et des hymnes, sous les accords de l'orgue... En 1945, à la même date, pour la même cérémonie, l'Archevêque était toujours là avec la même parure, pour faire la même bénédiction. La nef était presque vide... Les meilleurs choristes se rendaient à la maîtrise au moins une fois par semaine, le soir, pour participer aux répétitions. Je retrouvais là le bon chanoine Garnier, dont je connus alors la bonhomie, la finesse, la libéralité, la jovialité même: vertus qu'il nous cachait lorsque nous étions enfants. Nous assistions aux Vêpres le dimanche après-midi, toujours les mêmes dans le latin rituel. Après quoi plusieurs d'entre nous s'occupaient des enfants dans les patronages paroissiaux de la ville. De même le jeudi après-midi. Le mardi après-midi, nous avions une grande promenade. Il y avait plusieurs groupes et plusieurs itinéraires que nous pouvions choisir. Les plus ardents et les plus vigoureux s'attaquaient à des circuits à la limite même des possibilités humaines. Nous les appelions les "fantasias". En ville, pour observer notre règlement, il nous fallait marcher d'une manière digne et grave en conformité avec l'habit ecclésiastique que nous portions: soutane et chapeau, évidemment. Dès que nous avions gagné les chemins de terre et les

vertes prairies, alors c'était le trot et le galop, jusqu'aux escalades acrobatiques sur les falaises calcaires des environs, ou dans les gorges étroites du Forezan. Nous retroussions nos soutanes jusqu'à la ceinture pour patauger dans l'eau, ou nous faire la courte-échelle dans les cheminées vertigineuses du Pic du Corbeau. Notre chapeau était, dans de telles circonstances, l'instrument le plus gênant et le plus mal adapté qui soit. La technologie du séminaire, en matière d'escalade n'était pas très avancée... Nous étions toujours en retard sur l'horaire prévu, aussi, ayant atteint le sommet convoité, il nous fallait par la "voie normale" bondir à toutes jambes, sauter les palissades, risquer les huées indignés des paysans dont nous piétinions les terres - comme des corbeaux ravageurs, c'est le cas de le dire - pour tâcher de joindre le séminaire à la dernière seconde, écarlates, à bout de souffle, soutane boueuse ou déchirée, chapeau défoncé, mains écorchées... Le Supérieur en nous voyant arriver dans ce piteux état faisait allusion à la gravité ecclésiastique que nous imposait le règlement. Il prenait un ton sévère, mais il avait fort envie de rire. Il était très maître de lui-même et n'en laissait rien paraître. Quant à nous, riant en secret, nous affections un air confus et contrit qui ne le trompait pas. Il savait bien que le mardi suivant il jouirait du même spectacle.

Je ne pense pas que l'on ait pu mieux organiser le temps pour atteindre le but que l'Eglise nous proposait: devenir des prêtres pieux, instruits, fidèles, solides dans la foi, équilibrés de jugement, séparés du monde pour n'être point séduits par ses artifices, mais dans le monde pour y quérir les âmes: "Je vous ferai pêcheurs d'hommes..." Souvent cette parole du Seigneur montait sur les lèvres du Supérieur, il la répétait avec une ferveur angoissée, car il avait une âme apostolique et missionnaire. Il nous élevait à cette épopée universelle de la Rédemption, acquise déjà par le sang précieux du Christ, mais non encore réalisée. "La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux." Abondante, certes, elle sera mille fois au-dessus de nos moyens... Nous savons heureusement que nous ne serons pas jugés sur l'efficacité, mais sur la fidélité, comme Jésus le dit à propos de Madeleine: "Elle a fait ce qu'elle a pu..."

En raison de l'occupation par les forces armées de la plus grande partie du séminaire, nous étions un peu serrés. Les élèves de première année étaient groupés par deux dans la même chambre. On m'avait mis avec Joseph Loridon, mon meilleur ami. C'était très bien. Si nous avons parfois manqué au règlement en rompant le silence, c'était toujours sur le sujet de nos études. Nous nous sommes rapidement accoutumés l'un à l'autre. Nous avons chacun notre petite table, notre armoire et nos livres. Son lit était près de la fenêtre, le mien du côté de la porte. Nous respections strictement le "territoire" de l'autre, ainsi que l'intimité de sa correspondance et de ses notes personnelles. Je me levais le premier, souvent même avant la cloche, pour occuper le lavabo, pendant que Joseph somnolait, bâillait, s'étirait sur l'oreiller avant de reprendre péniblement la position verticale. Dès le 21 Novembre, fête de la Présentation de Marie au temple, nous portâmes la soutane: c'était un premier engagement au service de l'Eglise. Nous n'étions nullement obligés de poser cet acte. La veille au soir, après complies, le Supérieur bénissait les soutanes qui seraient revêtues le lendemain matin. Au cours de cette cérémonie, qui ne manqua pas de nous amuser un peu, il dit à peu près ceci, de sa voix sonore: "C'est un habit "noirrrr", c'est un vêtement de deuil, il signifie que vous êtes "morrrts" au monde, et que le monde est "morrrt" pour vous." C'était une première approche de la parole de Saint Paul, que je ne compris vraiment que vingt-cinq ans plus

tard: “Je suis un crucifié pour le monde et le monde est un crucifié pour moi”... “Mihi mundus crucifixus est et ego mundo”. A cette époque, je m’imaginai assez bien que la seule appartenance à l’Eglise officielle allait résoudre tous les problèmes. Il n’en est rien. Il y a là un principe de solution seulement. Par certains aspects l’Eglise est aussi du monde. La formation même que nous allions recevoir, en serre chaude, ne nous garantissait pas de l’orgueil pharisaïque. Je fis beaucoup d’efforts pour combattre cette insidieuse tendance, si fortement réprouvée par l’Evangile. Ces efforts furent vains jusqu’au jour où le Seigneur me fit toucher du doigt, de la manière étonnante que je raconterai, la vanité transitoire du juridisme ecclésiastique.

L’objet principal de nos études, en cette première année de séminaire, était la philosophie: non plus la nomenclature universitaire, mais la traditionnelle scholastique. Notre maître, l’abbé Sulpice Therme, très jeune, quelques années de sacerdoce seulement, était d’une santé fragile, à tel point qu’il n’avait pas été interne au grand séminaire: permission tout à fait exceptionnelle. Il était resté aux soins de sa mère jusqu’à son ordination. Il n’avait jamais fait l’apprentissage d’une société de mâles, telle que l’internat du collège. De ce fait, il avait gardé une fraîcheur, une tendresse, une délicatesse toutes féminines, jusque dans sa voix et ses manières, mais surtout dans son intelligence, toute intuitive et dans sa piété toute mystique. Ces qualités avaient leur revers: il manquait un peu de virilité. La longueur de ses mains bien blanches, son visage imberbe, sa démarche sautillante, empêchaient certains d’entre nous de lui donner toute leur sympathie. J’appréciais hautement son enseignement, d’une clarté, d’une profondeur, d’une limpidité idéales, pour débrouiller les théories si abstraites, si ardues et si dépassées - il faut le dire - de la métaphysique d’Aristote, et, par suite, les influences qu’elle avait exercées dans les facultés de l’Eglise sur la théologie, pendant plus de cinq siècles. Je ne savais pas, à cette époque, ni lui non plus sans doute, que cette métaphysique avait été condamnée dès 1164 par le pape Alexandre III, et ensuite par un concile de Paris en 1210. Un concile de Londres en 1206 avait vu dans la définition philosophique de l’homme, donnée par Saint Thomas (selon Aristote) “la source de toutes les hérésies”. Pour moi, sans méfiance, je rentraî à fond dans cette “logique“ enivrante comme une drogue, qui a toutes les apparences de la vérité. Lorsque j’appris ainsi, par l’autorité d’Aristote, renforcée par Saint Thomas d’Aquin, que l’âme est: “la forme du corps”, je crus avoir résolu tous les problèmes concernant la destinée humaine. L’âme seule compta devant mes yeux, cette “âme rationnelle”, capable de connaissance et d’amour. Je me souviens avoir prononcé un sermon sur ce thème, comparant la créature humaine à une fleur dont l’âme était la corolle, et le corps les sépales. Le supérieur qui faisait la critique des sermons, en lecture spirituelle, trouva cela assez bien à son goût; mais l’abbé Therme me convoqua et me dit au contraire que j’avais mal compris les subtiles distinctions aristotéliennes qu’il nous avait enseignées, que je sombrais dans un dualisme entre le corps et l’âme qui n’était point conforme à la foi, et que les distinctions formelles et logiques de la philosophie n’avaient aucune existence objective, réelle, ou du moins qu’on n’en savait rien... Alors, à quoi bon ?... tout ce casse-tête était-il inutile, plus encore qu’une partie d’échecs ? Je ne savais que penser. Par la suite, notre professeur nous parla longuement de Bergson, pour lequel il ne cachait pas son admiration, puis de Blondel, et de quelques autres. Où était la vérité ? Noyée dans le vocabulaire abscond, travestie sous les théories contradictoires sorties de cerveaux oisifs qui, depuis l’antiquité jusqu’à nos jours, avaient barbouillé d’encre d’énormes grimoires à l’usage des seuls

initiés ? Parmi mes condisciples, plusieurs venaient de la campagne, tel mon cher ami Paul Laubé, homme de bon sens et de coeur. Il riait de la philosophie. Il ne prenait pas ce verbiage au sérieux. Il haussait les épaules. J'étais un peu choqué par son attitude. Je vois aujourd'hui qu'il avait raison. Mais déjà son sourire, un peu narquois, me faisait comprendre que je déployais beaucoup de vanité dans mon zèle pour l'abstraction.

En fait je buvais à mon tour le poison de la pensée rationnelle qui, tout au long de l'histoire de l'Eglise, depuis Pélage et Nestorius, passant par Abélard et Saint Thomas, jusqu'aux "modernistes" de notre siècle, ne veut admettre comme crédible que ce qui est abstrait. Seule la pensée est vraie.... Quelle illusion ! Certes il est bon d'avoir une saine intelligence des mystères, mais il faut d'abord les admettre sur l'autorité de la Parole de Dieu, même si, dans un premier temps, ils ne paraissent pas "rationnels". Je croyais alors à la "pensée pure"... comme disait l'abbé Carret. Je compris par la suite la parole de Saint Jean: "C'est celui qui fait la vérité qui vient à la lumière". Réaliser dans sa vie même la vérité, sans qu'il soit possible de changer la couleur d'un seul de nos cheveux...

Le séminaire commença, comme il se doit, par une retraite. Le prédicateur ne devait pas avoir une très grande originalité, puisque je ne me souviens plus de lui. Mais je me rappelle fort bien l'instruction qu'il nous adressa: "Messieurs, vous mourrez tous et moi aussi..." Tel était le fait universel, indiscutable, en considération duquel il fallait apprécier toutes choses et les mettre à leur véritable place. Il ne niait pas que la mort fut le châtiment du péché, de ce péché "originel", mais la présentait comme la nécessité inéluctable de notre vie terrestre, qui, si longue qu'elle dût être, n'était qu'une infime fraction de cette éternité dont le bonheur ou le malheur étaient placés devant notre liberté. Mieux valait donc, en fait, mourir tout de suite, sans aucun désir sur la terre... Il nous racontait alors les illustres exemples de ces nombreux saints méditant sur des crânes et des tibias; de cet anachorète qui s'en fut au désert se préparer à la mort, après avoir été terrifié par le cadavre voué à la corruption de la femme qu'il avait passionnément aimée... Cependant, la mort n'était pas tellement à craindre, puisqu'elle pouvait être offerte à Dieu comme un sacrifice, en union avec le Christ qui l'avait assumée sur la Croix... Je n'avais pas l'idée, à cette époque, de la valeur des promesses du Christ. J'absorbais ce raisonnement facile, commun à tous les sages de toutes les religions. Et puisque la mort du Christ avait été ignominieuse et douloureuse à souhait, ce prédicateur nous exhorta à imaginer toutes les infirmités et mutilations qui pourraient éventuellement nous arriver, et à les accepter à l'avance, loyalement. Je le fis. Dès mon enfance, les frères des Écoles Chrétiennes, par la lecture quotidienne du martyrologe, m'avaient instruit des diverses tortures qu'un chrétien peut et doit affronter au nom du Seigneur Jésus. J'avais le désir du martyr. Pourquoi pas ? Si le Christ, roi des martyrs est mort pour moi, pourquoi refuserai-je de mourir pour lui ?... Tout le monde, certes, n'est pas appelé à cette gloire insigne du témoignage suprême par une mort violente et sacrificielle. C'était la mort banale, ordinaire, la décrépitude, le gâtisme, la cécité, la surdité, les rhumatismes, la tuberculose - dont on parlait beaucoup - le cancer - dont on parlait peu - et autres maladies incurables, qu'il convenait d'imaginer comme une éventualité hautement probable et acceptée d'avance si "telle était la volonté de Dieu". Et ce prédicateur nous traçait le tableau sinistre des souffrances et des angoisses qu'il avait tenté de soulager par son ministère, dans les hôpitaux, au chevet des malades... Telle était la réalité, la dure réalité de la chair humaine en voie de décomposition, telle qu'elle est en ce monde,

malgré les progrès évidents de la science et de la médecine, lesquels n'avaient rien changé, ou si peu, à la misère générale du genre humain. Notre solidarité avec une nature déchue et mortelle devait nous conduire à un esprit de sacrifice et d'oblation de soi, allant effectivement jusqu'à la pleine acceptation, sans révolte, jusqu'à la résignation, sans lâcheté, du genre de mort qu'il plairait à Dieu de nous envoyer.

Pendant ces quelques jours de retraite, nous gardions le silence absolu, pour demeurer sans arrêt dans la méditation des "grandes vérités" qui nous étaient ainsi présentées. Nous avons donc tout le loisir d'en prendre une claire conscience, de noter nos réflexions, et même de les présenter éventuellement au prédicateur. Je réfléchis, je priai, je notai, mais je ne présentai rien. Ce n'était pas la peine. Je n'avais aucune explication à demander. Je me souviens avoir fait cet acte d'abandon dit "héroïque", laissant à Dieu entière autorité sur moi, pour qu'il dispose non seulement de ma vie au service du Christ et de l'Eglise, mais aussi de ma mort et de toutes les souffrances possibles et imaginables qui pourraient la précéder et l'accompagner. Oui, je le dis bien, je fis loyalement, et sans trop de peine d'ailleurs, cette totale oblation de moi-même. Du moment que le salut de mon "âme" était assuré, dans l'autre monde, j'étais content, j'avais choisi la bonne part. La parole de Marie à Bernadette nous était souvent citée: "Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais dans l'autre.."

Il y avait du vrai dans tout cela: une espèce de grandeur désabusée, la supériorité de l'intelligence sur la matière, une certaine sagesse ironique et dédaigneuse, qui collait assez bien avec la philosophie scholastique. Cette spiritualité basée avant tout sur la précarité désolante de la vie présente et terrestre me séduisait; je n'y discernais absolument pas le blasphème et l'outrage qu'elle porte sur la Création de Dieu, sur la valeur du corps, et par suite, sur le sens de l'Incarnation, sur la nécessité des sacrements, sur l'Ordre éternel lui-même. Le piège de la désespérance fondamentale, dans lequel tombent toutes les sagesse humaines, toutes les religions, se refermait aussi sur moi. Il ne devait s'ouvrir que beaucoup plus tard...

Dès cette première année de séminaire, et durant celles qui suivirent, je fus animé d'une grande dévotion envers Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Son "Histoire d'une âme", - édition corrigée par sa Supérieure avant d'être lancée dans le commerce - fut mon livre de chevet. Ce petit ouvrage faisait fureur, à juste titre. Je lus cette "histoire" je ne sais combien de fois avec une ferveur toujours renouvelée. J'épousais les hauts sentiments d'amour de Dieu, de générosité universelle qui avaient soutenu la petite Thérèse dans sa courte vie douloureuse, mais bien offerte, elle qui, inconnue et effacée, était devenue patronne des missions. "Toute âme qui s'élève élève le monde", c'était l'un des slogans de notre Supérieur. J'en fis ma devise. Il était possible d'élever le monde non par de grandes actions publicitaires, mais en mettant beaucoup d'amour dans les plus petites choses, notamment dans le devoir d'état parfaitement accompli. Doctrine souverainement efficace pour assurer l'ordre dans une communauté telle qu'un séminaire; doctrine conforme à l'enseignement de l'Apôtre: "Tout ce que vous faites, faites-le au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père..." J'étais, de bon coeur, très soucieux de faire à la perfection, étude, méditation et prière; mais aussi sport et récréation, et culture du talent que j'avais reçu pour la musique. Déjà, je pris l'habitude de "ne pas perdre une minute". Je gardais toujours mon esprit en éveil. Comme

le Supérieur parlait très lentement en nous faisant la lecture spirituelle, et qu'il disait des choses très aisées à comprendre, il m'arrivait de traduire intérieurement son discours en latin, tout en l'écoutant, ou en italien, voire en anglais, que j'apprenais en mon particulier avec la méthode "Assimil" pendant les quelques moments de loisir qui me restaient. Plus tard, j'appris l'harmonie, et je me construisis tout un réseau d'exercices mentaux, par lesquels j'occupais mon imagination pendant les "moments creux". J'avais toujours un Nouveau Testament grec avec moi. Il y avait des cérémonies auxquelles le séminaire devait participer: des cortèges longs et pompeux, des sépultures solennelles de quelque personnage éminent. Alors, tout en suivant le cortège, j'ouvrais mon livre, et je me familiarisais avec la parole de Dieu, bue à la source pure du Texte Original. J'étais poussé à faire ainsi un travail de base qui pourrait plus tard m'être utile. Intuition juste. J'étais fortement stimulé par plusieurs de mes camarades qui pratiquaient des méthodes semblables, ayant toujours dans leur poche, à portée de main, quelque papier noirci d'encre, sur lequel ils avaient griffonné quelque chose à savoir par coeur: un texte de concile, une définition de foi, ou encore l'hébreu de l'Écriture. De la sorte les jours étaient courts parce que bien employés. Les récréations bienvenues explosaient en jeux vigoureux: foot, basket, volley... ils assuraient une détente et un défoulement indispensables. Je ne saurais dire assez tout le bien que j'ai reçu du séminaire, dont je ne garde, finalement, que d'excellents souvenirs.

Nous étions cependant sous la contrainte de cette "drôle de guerre", dont nous avions, au petit déjeuner, dès le matin, quelques nouvelles par les communiqués militaires rapportés par le journal. L'hiver et le printemps de cette année scolaire, 39-40, furent à l'euphorie: "Nous irons pendr' notr' ling' sur la lign' Siegfried"... L'ami Bidasse, invincible, à cause de la Patrie souveraine et indestructible, maintenu dans un moral à tout casser par le tabac et le pinard, s'engraissait derrière la ligne Maginot, trompant son ennui par d'interminables parties de belote. En apprenant que Hitler, par la complicité de Staline, avait anéanti la Pologne, nous fûmes indignés. Quoique clercs catholiques,- c'est-à-dire universels - nous étions très français. Nous prenions feu et flamme pour la défense de la Patrie et de la Civilisation, scandalisés que Dieu puisse accorder la victoire à la violence injuste, à la dictature démentielle. Nous posions un acte de foi et d'espérance: "Gesta Dei per francos". Le drapeau tricolore portant l'image du Sacré-Coeur... et la France retrouverait sa vocation de fille aînée de l'Église. Tout cela nous semblait assez logique.

Au printemps 40, eut lieu la fameuse expédition de Norvège, imaginée par le cerveau génial du généralissime Gamelin: couper la route du fer aux Allemands et leur tomber dessus par le Nord. Les chasseurs alpins se joueraient d'escalader allégrement les falaises des fjords - pourquoi pas ? Ils parcourraient ensuite à ski le plateau scandinave sous les lourds sapins surchargés de neige, pour plonger dans la Baltique, débarquer sur les rivages germaniques, ragaillardis par leurs longues étapes sous le blizzard polaire et leur bain glacé tonique et réconfortant. Telle était l'épopée chantée à l'avance par la propagande officielle. La plupart de nos camarades aînés du séminaire étaient justement "chasseurs alpins". Ils participaient à cette opération supérieurement audacieuse, dont le "secret" militaire avait été publié dans tous les journaux. Nous suivions donc les communiqués avec une impatience fiévreuse. Le plan Gamelin n'avait pas échappé aux hommes d'Hitler. Ils eurent tout le temps de préparer les avions nécessaires pour intervenir juste à point, à l'endroit prévu pour le débarquement. Ils le

firent. Narvik !... Avec les bombardements en piqué des chasseurs bombardiers, marqués de la croix noire, la terreur s'abattit sur nos croiseurs et nos transports de troupe surchargés. Nos quelques mitrailleuses anti-aériennes furent dérisoires... C'est à peine si quelques-uns des nôtres purent toucher terre et établir une tête de pont. Ils furent vite contraints de battre en retraite sous la pression des parachutistes allemands. La déroute sous le feu nourri de l'ennemi fut complaisamment qualifiée de "repli stratégique"... Il y en eut beaucoup d'autres.

En effet, le mois de Juin arriva. La Belgique envahie. La forteresse de Liège "imprenable" enlevée en dix minutes, pendant le délicieux sommeil des soldats, après un soir de ripaille patriotique. La capitulation, honorable, mais fort exécrée du roi des Belges. La trouée des frontières, la ligne Maginot contournée, le troupeau des armées françaises, immense, immense armée, parquée dans les camps, sous la menace des sentinelles allemandes. Les civils en fuite sur les routes dans un exode pitoyable et général. Le drapeau à croix gammée flottant sur la tour Eiffel. Les députés en déroute votant les pleins pouvoirs à Pétain. A Aix-les-Bains, en Savoie même, les fanfares allemandes jouant les opéras de Bizet: les Hitlériens en uniformes verdâtres démontraient leur haut niveau de culture musicale, digne de leur art militaire. Vers le 15 juin, les bureaux de recrutement fonctionnaient encore pour enrôler des volontaires. Le Supérieur nous permit de nous y rendre, si nous le désirions. Nous y allâmes, Joseph Loridon et moi. Nous offrions notre enthousiasme et notre vie pour la "Patrie". On me fit passer un examen médical. Nous pouvions "choisir notre arme". Je la choisis: l'aviation. Comment ne pas choisir, justement, ce qui est le plus exposé, le plus dangereux, lorsque l'on a par avance si bien médité sur la mort ? L'abbé Therme, qui était assez bien non-violent, et assez peu patriote, passait pour un "défaitiste". On m'examina sur toutes les coutures: rien au coeur, rien aux poumons, rien aux membres. Tout allait bien, j'allais devenir sans doute pilote d'un avion de combat... Hélas ma vue n'était pas suffisante. Inapte à l'aviation. Je fus amèrement déçu. Pas longtemps, car quelques jours plus tard l'armistice fut signé. Pétain, ce sage, sauva de la tuerie une grande partie de la jeunesse de France. Je lui dois la vie. Je ne tardai pas à me rendre compte de la folie de mon enthousiasme patriotique... en méditant, au fil des jours, les paroles sublimes des Évangiles. Je rendis grâce à Dieu de ma mauvaise vue: il m'avait ainsi mis dans l'impossibilité de suivre mon inclination première: "Mes pensées étaient celles des hommes et non les siennes". Il m'a épargné l'erreur qui consiste à donner sa vie pour une cause qui ne vaut même pas une goutte de sang, ni même de salive. Le général Gamelin avait été porté aux nues comme le plus grand génie militaire de tous les temps: il fut destitué comme le plus grotesque des incapables, le plus ridicule. Pétain et De Gaulle se partagèrent les espoirs du patriotisme étranglé, mais encore vivant. Ceci est une autre histoire....

Cette année-là, en 40, nous revînmes pendant les vacances, Joseph Loridon et moi, à la colonie thermale de Challes Les Eaux, avec Mademoiselle Frassy. Il y avait là un piano qui me permettait d'exercer mes mains pendant les moments de loisir. Les enfants étaient gentils et dociles. C'était bien. Ma soutane me donnait une certaine autorité, mais elle éloignait aussi de moi "amis et proches". De cela j'ai toujours souffert. Déjà je considérais le port de la soutane comme une coutume périmée. Je ne savais pas encore que le Pape Victor, d'illustre mémoire, avait interdit aux prêtres du clergé séculier de porter un habit distinctif des simples laïcs. Le jour où, avec Joseph, nous vînmes prendre

les consignes auprès de mademoiselle Frassy, la “colonie des filles” était encore là. Plusieurs d’entre elles jouaient dans la cour. La plus grande était à l’écart de la ronde, habillée de gris. Je la remarquai, en passant. Bien plus tard, la divine Providence fit que nos vies se rencontrèrent...

L’armistice avait ramené la paix. La France était meurtrie par l’exil de plusieurs millions de prisonniers, affamée par les restrictions alimentaires. Le séminaire cessa d’être un hôpital militaire, à la disposition des héroïques “vérolés” de l’armée française. Une fois désinfectée de ses tréponèmes, il nous fut rendu. Nous retrouvions le libre usage des longs corridors, des cours, de l’esplanade, des salles de conférence, des chambres, qui, malheureusement, étaient loin d’être toutes occupées: le plus grand nombre des séminaristes était relégué dans les camps de prisonniers, une quarantaine environ. Quelques-uns seulement avaient pu échapper à la tenaille des armées allemandes: ils étaient avec nous. Après cinq ans de captivité, trois seulement sont revenus au séminaire, dont mon ami François Porraz qui s’était évadé. L’enclos était vidé de ses brebis. Cependant, nous nous efforcions de maintenir le contact. Chaque mois, nous envoyions à nos prisonniers un petit bulletin et des colis. Joseph Loridon et moi, avons la charge d’imprimer ces quelques feuilles, où nous relations divers événements de notre vie de séminaristes, des informations sur nos études, nos travaux, nos espérances, notre idéal... Le Supérieur recevait de temps à autre une lettre et nous en lisait quelques passages. Puis elles s’espacèrent, et les liens furent rompus. Je me suis longtemps demandé pourquoi. Je vois très bien aujourd’hui que c’est en raison de la trahison de l’Eglise. En effet, il existe dans le Droit Canon un article déterminant le “privilège du for” qui interdit à tout clerc de porter les armes, et le met à l’abri de tout service militaire. C’est à cet article que nos évêques auraient dû obéir, en s’opposant au droit civil des nations; il est bien évident que tout séminariste devrait être objecteur de conscience.

Hélas, non seulement les séminaristes furent mêlés aux fils d’Adam - et de Caïn - comme s’ils n’avaient pas opté pour le Christ et son Sacerdoce, mais les directeurs du séminaire étaient au service de l’idole sanguinaire. Le chanoine Garonne, éminent professeur de dogme, officier, prisonnier, demeura cinq ans captif dans un Oflag. Il est ensuite devenu évêque auxiliaire de monseigneur Saliège à Toulouse, puis archevêque et cardinal de la Sainte Église. Je ne sais si ces cinq ans de captivité lui ont fait comprendre l’incompatibilité radicale et infranchissable que Dieu lui-même a établie entre le Sacrement de l’Ordre et la discipline militaire, entre la vie et la mort.

En Octobre 1940 commença la première année de théologie. En l’absence du chanoine Garonne le dogme nous était enseigné par un non-spécialiste qui avait l’immense avantage d’être simple, clair, direct, un homme resté réfractaire à toutes les abstractions vaines de la philosophie. C’était le chanoine Raoul Naz, célèbre canoniste, qui travailla pendant de nombreuses années à un énorme dictionnaire d’Histoire du Droit Canon. Il enseignait, avant la guerre, l’histoire du Droit aux Facultés catholiques de Lille. En raison de l’occupation allemande, il était revenu sur sa terre natale de la Savoie, dans son diocèse d’origine. Je garde un précieux souvenir du chanoine Naz, dont je buvais les paroles. Son enseignement, certes, ne satisfaisait pas toujours mon désir de percer les mystères divins, mais il avait l’avantage de nous apprendre à discerner ce qui est absolument certain et ce qui ne l’est pas. Lorsque les différentes écoles de théologie se

divisaient quant à la nature des Anges ou des Processions Divines, il exposait aussi clairement que possible leurs diverses théories, et sans se prononcer lui-même sur des questions qui dépassent l'entendement, il concluait en disant: "Qu'est-ce qu'ils en savent ?..." Nous étions amusés et un peu scandalisés, il faut le dire, de cette désinvolture. Un professeur de dogme aurait dû, nous semblait-il, par l'artifice de la philosophie, avancer sur les traces du Docteur Angélique dans l'exploration des réalités invisibles et des êtres spirituels. Le chanoine Naz, juriste, avait l'esprit pratique. Il définissait clairement ce qui est définissable. Il m'immunisa contre le virus de l'abstraction qui m'avait contaminé l'année précédente: réaliste, il s'en tenait au sens obvie de l'Écriture. Il revenait toujours à l'argument théologique de base: "C'est vrai, parce que Dieu l'a dit..." Il refusait de s'appuyer sur ce que Dieu a dit, pour lui faire dire ce qu'il n'avait pas voulu dire. Cette attitude de prudence et d'honnêteté me fut par la suite d'une immense utilité, lorsque je fus contraint à mon tour de me guérir de plusieurs "tabous" qui me semblaient découler des commandements divins. Je ne saurai assez remercier le chanoine Naz de la droiture de son esprit critique. Il nous recommandait disant: "Choisissez-vous un maître, un vrai maître, et connaissez-le bien. Vous n'avez que l'embarras du choix: Saint Augustin, Saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, saint François de Sales..." Je me mis en devoir de bien connaître ces deux derniers. J'entrepris de traduire pour mon compte personnel la Somme Théologique. Je travaillai à la plume avec une écriture très fine. Je noircis ainsi je ne sais combien de feuillets, jusqu'au moment où suffisamment rôdé au latin, je n'eus plus besoin de traduire pour comprendre. La bibliothèque du Séminaire comportait les oeuvres de nombreux pères: "Saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, saint Léon..." Je lus beaucoup de choses. Mais finalement mes préférences allèrent à saint François de Sales, dont je fis une première lecture presque complète, du moins pour tout ce qu'il a écrit en français. Les conseils du chanoine Naz se montrèrent excellents. Il nous guida dans le "De Deo Uno", "De Deo Trino", "De Deo Creante": les grands chapitres de la théologie. Il argumentait avec rigueur pour dénoncer les diverses hérésies, qui au cours des siècles, avaient blessé et retardé l'Église dans sa marche vers la foi pleine. Trop audacieux ou trop orgueilleux, trop pressés, surtout, avaient été les hérétiques, qui pour mettre en valeur tel ou tel aspect de la Vérité révélée voulaient tout ramener à ce qu'ils en avaient découvert personnellement. Dès ce moment je pris vivement conscience d'un danger: celui d'une science qui veut primer sur la Révélation, d'un zèle qui n'est point modéré par l'obéissance. Déjà je priai instamment le Seigneur de "me guider vers la vérité toute entière qui nous délivrera..." Je ne savais pas encore que c'est l'amour qui rend intelligent. Certes, mon coeur était brûlant d'amour, le Seigneur le sait, il en portera témoignage. J'aimais de cet amour dont me parlaient saint François de Sales et sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Je voyais que l'amour était la force motrice de toute vertu et de toute sanctification, en accord avec saint Thomas d'Aquin et quelques perles glanées dans l'Imitation de Jésus-Christ. J'aimais de cet amour universel et inconditionné, puisé chaque jour dans le Coeur de Jésus: cet amour guidait mes études, me donnait force, joie et patience. Ce n'est que beaucoup plus tard que je découvris les autres dimensions de l'amour, et qu'à côté de la hauteur et de la profondeur - l'amour de Dieu et l'amour de soi, - il y a aussi la longueur et la largeur.... l'amour du prochain et l'amour de l'homme et de la femme.

L'amour de l'homme et de la femme nous était rigoureusement interdit à nous, futurs clercs, qui nous destinions au célibat. Nous n'aurions droit de regard sur l'intimité

conjugale qu'à la dernière année de notre séminaire, au moment des "diaconales", où, alors, tout ce qui concerne "la res sexualis" est traité en latin par un enseignement qui, dans les générations qui nous avaient précédés, était strictement oral. Commençait tout juste alors la vulgarisation de la "sexualité". C'est pendant la guerre, je crois, que le docteur Ogino sortit son premier volume "Au service de l'amour". Ce pseudonyme cachait un groupe de moralistes audacieux, laïcs et religieux, qui osaient, pour la première fois, lier le mot "amour" aux "choses de la chair". Ils préconisaient une méthode naturelle de contraception basée sur le cycle menstruel de la femme, ce qui portait atteinte à la thèse "traditionnelle" de la fin première du mariage: l'ensemencement en vue de la fécondation. A vrai dire, en 1940, nous autres, jeunes séminaristes, n'avions aucun droit de regard sur ces questions troublantes.

Qu'est-ce que le sacrement de Mariage ? A cette question le chanoine Naz donnait une réponse limpide, sur laquelle il insistait constamment: "Le sacrement de mariage est un contrat de vie commune entre les conjoints, que la formule sacramentelle prononcée par le prêtre élève à la dignité de Sacrement: "Ego conjugo vos in matrimonium in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti". Si vous ne prononcez pas la formule, le mariage est nul... C'est un contrat, vous entendez, un contrat public de vie commune..." Et il précisait avec insistance: "Il ne vous appartient pas de mettre le nez dans le lit conjugal. Les conjoints sont libres de poser ou non l'acte génital... S'ils le font, ils sont liés indissolublement, car ils doivent alors prendre la responsabilité de leur progéniture. Vous ne devez pas les lier par l'obligation de s'accoupler... Non consommé, le lien conjugal peut être rompu, s'ils le veulent..."

Le chanoine Naz, official de plusieurs diocèses de France, nous parlait souvent des procès en "nullité" qu'il devait juger, non pas en théologien théorique, mais en canoniste aux prises avec des cas difficiles, voire tragiques, pour lesquels il devenait nécessaire de rendre aux conjoints leur liberté. Combien de couples, en effet, se heurtaient, aussitôt après l'euphorie du voyage de noces, à des problèmes inextricables ! Il nous persuadait ainsi que le mariage, tout sacrement qu'il soit, était le plus souvent un échec. Il nous invitait donc à chercher avec lui la clause de nullité susceptible de délier du lien conjugal les époux qui s'y trouvaient étranglés. Certains "cas", parfois ridicules, étaient en fait horribles. Le droit ignore l'amour et les peines de coeur, c'est pourquoi il est aveugle sur les véritables intentions divines. Le chanoine Naz était désabusé et sarcastique pour fustiger l'étourderie et la légèreté des jeunes gens et des jeunes filles qui "avaient fait la bêtise", ou bien encore qui "avaient dit les grâces avant le benedicite", et qui avaient été contraints à la cérémonie nuptiale "alors qu'il y avait déjà un polichinelle dans le tiroir". Dans ses sermons, le chanoine Naz, en termes véhéments invitait les chrétiens à prendre au sérieux le sacrement de mariage pour que la validité du contrat soit en harmonie avec la grandeur du sacrement. Une de ses phrases favorites: "Quelle prompte surprise, lorsque du haut de la lune de miel on tombe en piqué dans la vallée des larmes..." Il était pessimiste en raison de sa longue expérience de canoniste. Cette attitude me gênait, m'inquiétait. Toutefois ces questions me restaient étrangères. Mon option pour le célibat me mettait hors circuit. Je croyais avoir choisi la meilleure part. Je ne voyais pas encore que la relation homme-femme était indispensable pour la pleine réussite de la créature humaine.

C'est ainsi que toutes les choses de la chair et du mariage étaient traitées d'une manière désinvolte et négative. Il n'y avait, semblait-il, pas d'espoir de bonheur durable sous le joug nuptial. Je fus blessé en mon âme profonde. La désespérance, semée en moi par les méditations sur la mort, puis par le dualisme philosophique s'aggrava par le sarcasme canonique portant sur l'intimité de l'amour conjugal, dont la richesse et la poésie m'échappaient complètement. Et cependant, au sommet de l'Ancien Testament, demeurait le Cantique des cantiques... Je gardai au fond de mon coeur, comme une lampe brillante, ma dévotion secrète envers la Vierge Marie, la petite Thérèse et les autres vierges de l'Eglise...

Ce chanoine Naz, si éminent par ses compétences et sa célébrité de canoniste, ne pouvait jamais résister à la tentation de faire des farces, lorsqu'une occasion favorable se présentait. Il m'en vient ici quelques-unes à la pensée. Professeur aux Facultés de Lille, il allait volontiers se détendre avec les étudiants par quelque canular. Un soir vers minuit, il s'en fut sous la fenêtre de l'un des pharmaciens célèbres de la ville, crier à tue-tête, d'un ton pitoyable et désespéré: "Monsieur X....., Monsieur le pharmacien.... Monsieur X..." jusqu'à ce que la lumière s'allume et que la fenêtre s'ouvre... "Monsieur X, avez-vous des sangsues ?.... - Oui - Foutez-vous les au cul..."

Nos plus proches voisins du séminaire, à Chambéry, habitaient une villa dont le petit jardin jouxtait la frontière de notre domaine. Un soir d'hiver nous entendîmes, dans le silence d'une nuit glaciale, des cris inquiétants qui trouaient l'espace. Une voix caverneuse appelait au secours: "Monsieur Guillot, Monsieur Guillot..." Jusqu'à ce qu'il paraisse sur son balcon. "Qu'est-ce que vous avez fait du pot vert ? - Quel pot vert ? - Celui dans lequel vous avez chié tout l'hiver..." Le lendemain le chanoine Naz s'en alla dire son bréviaire non loin de la villa de monsieur Guillot. Il rencontra madame à son retour du marché. Après l'avoir salué par une galante inclinaison de tête, et demandé de ses nouvelles, il prit un ton défait: "Cette nuit, nous avons entendu du vacarme chez vous... Que s'est-il donc passé ? - Ah monsieur le chanoine, ne m'en parlez pas... Je ne sais quels garnements sont venus réveiller mon mari, et l'ont accablé d'injures... - Non !... est-ce possible ? Quelle désolation, cette jeunesse !... Quand donc arriverons-nous à l'éduquer correctement ?..."

Le chanoine Garnier avait obtenu de l'autorité romaine la distinction de "Prélat de sa Sainteté", en récompense de ses loyaux services pour l'Eglise. Il recevait, de ce fait, le titre honorifique de "Monseigneur", et le droit de porter la soutane violette. Il connaissait bien, sans doute comme un vieux camarade de collège, le photographe le plus habile de la ville, qui commençait à tirer des photographies en couleurs. Ayant appris la nouvelle de sa haute distinction, ce dernier lui proposa d'immortaliser l'événement. Monseigneur Garnier posa donc dans son atelier. Il en sortit un admirable portrait de dimensions fort honorables, presque grandeur naturelle, où il arborait avec une grande dignité, sa soutane violette.... Cette photo fut exposée dans la vitrine du photographe, rue Croix d'Or. Je m'en souviens encore. Que de chambériens s'arrêtèrent éberlués par le chef-d'oeuvre ! Ce que j'ignorais à cette époque, c'est que cette oeuvre d'art fut l'occasion d'une farce inventée par le chanoine Naz. Il lui envoya une carte de visite imprimée ad hoc, ainsi rédigée:

"Le Baron Gustave GELLER DUNCON

“félicite Monseigneur Philibert Garnier de son admirable portrait qu’il a eu l’honneur de contempler dans la vitrine de la Rue Croix d’Or; portrait qui lui ressemble étrangement”

Tous les directeurs du séminaire étaient dans le coup. Quelques jours après il y eut une fête, et Monseigneur Garnier y fut invité. Au repas, le Supérieur le plaça en face du Chanoine Naz, qui ne manqua pas de parler abondamment de cette illustre photographie en couleurs, chose si nouvelle et si précieuse, qui faisait honneur au clergé, rehaussait le prestige du directeur de la maîtrise, et serait un mémorial éternel de l’art et de la foi... Je ne sais s’il fut question des félicitations de Monsieur le Baron...

Un de nos confrères avait brillamment réussi sa thèse de Doctorat en Philosophie. Puis il avait participé à un concours, dont le sujet était à peine intelligible. Il y travailla longtemps, fouilla les bibliothèques, en parlait beaucoup. Il se félicitait à l’avance de remporter le premier prix... Il envoya sa copie, qui, sans doute, reçut une certaine publication dans une revue spécialisée. Quelques semaines plus tard, ce jeune abbé reçut de Tokyo, de chaleureuses félicitations, rédigées en bref sur une carte de visite ainsi conçue:

“Le professeur KITAMI SAO KU, professeur de Zen, de Judo, de Karaté de Yoga et de philosophie orientale au Temple du Soleil Levant, a lu votre géniale étude sur les distinctions les plus ardues de la philosophie spéculative occidentale... etc...”

Le jeune abbé présentait cette lettre à ses amis jusqu’au jour où le chanoine Naz l’invita à lire attentivement le nom de ce mystérieux et lointain personnage...

Le chanoine Naz apprit par hasard, un soir que le vicaire d’une paroisse d’Aix les Bains, originaire de la Motte Servollex, était allé “réveillonner” dans sa famille. Il prit le téléphone. Il appela le curé d’Aix, en contrefaisant sa voix: “Ici, la gendarmerie de la Motte. C’est bien le curé d’Aix ? - Oui - Monsieur le curé vous feriez bien de surveiller les agissements de votre vicaire, car nous l’avons trouvé ivre mort dans le fossé de la route d’Aix, avec sa moto renversée sur la chaussée. Venez vite le chercher pour éviter le scandale...” Fin de la communication. Le curé d’Aix, affolé, rappelle aussitôt la gendarmerie de la Motte, pour demander des précisions sur le lieu de l’accident. Les gendarmes tout étonnés, se demandent de quoi il retourne.... Et voici que le vicaire arrive à la cure tout frais et dispos, alors que son curé, ébahi, reposait le téléphone...

Une année, le Supérieur invita un jésuite assez peu connu, le père Berne, à nous prêcher une longue retraite de huit jours. Était-ce une retraite de début d’année ou d’ordination, je ne sais plus. Je me souviens bien de cet homme prodigieux, et de son enseignement. L’homme: assez grand, assez fort, grosse tête, presque chauve, autour de laquelle flottait un reste de chevelure éparse, longue, négligée. Des yeux bleus toujours absents. Une démarche hésitante, un peu comme celle d’un aveugle. Il portait une soutane crasseuse, sans qu’il ait l’air de s’en douter. Un manteau de pèlerin, jeté de travers sur son épaule, traînait continuellement à terre. Il ne s’en souciait nullement. Il avançait dans sa quête intérieure. Lorsque l’heure de l’instruction sonnait, nous nous rassemblions dans la grande salle de théologie. Nous attendions plusieurs minutes, en silence. Nous entendions alors son pas traînant dans le corridor, il errait de porte en porte, jusqu’à ce qu’il parvint enfin au lieu où nous étions. Il voyait alors à notre présence que

c'est bien là qu'il devait donner sa conférence. Il s'agenouillait au pied de l'estrade, joignait les mains comme un enfant, et commençait un "Je vous salue Marie..." dont les syllabes s'éternisaient dans des soupirs et des pleurs. Lorsqu'il disait "Marie", il nous donnait l'impression de la voir réellement. Je ne sais s'il avait des visions. La discrétion ecclésiastique lui interdisait de parler trop ouvertement de sa propre expérience mystique. Il restait volontairement sur le plan de la sainte Théologie, et il livrait devant nous, au fur et à mesure, la contemplation qu'il faisait intérieurement et sans cesse des mystères divins. Sa première instruction commença ainsi: "Marie... je vais vous parler de la Sainte Vierge, car c'est par elle que tout a commencé..." Pendant plus d'une heure, il nous parla, presque en extase, de la Vierge Marie. La deuxième conférence débuta ainsi: "Je ne vous ai pas tout dit de ce que j'avais à vous dire sur Marie, la Mère de Jésus..." Et il parla encore plus d'une heure. Je l'écoutais avec ravissement. Il y avait dans la salle un silence si formidable, que la présence mariale semblait descendre parmi nous. Parfois, entre ses phrases, il gardait de longs silences occupés par ses yeux levés qui scrutaient, dans le lointain, ce qu'il allait nous dire. La troisième conférence s'amorça ainsi: "Marie, on ne peut parler de Jésus-Christ sans parler de Marie. Et j'ai encore sur elle quelque chose à vous dire..." Ainsi se déroula toute la retraite, uniquement sur la vierge Marie, réceptacle de toute vérité, de tout amour. J'entendis tout cela. Je compris beaucoup de choses. Nous étions très loin du Droit canon. De temps à autre, il revenait un peu sur la terre: c'était pour nous parler de "cette jeune fille que j'ai connue...", "cette femme que j'ai entendue..." Il avait vu et entendu, disait-il, des personnes, des femmes, qui reflétaient en elles cette grâce et cette dignité de Marie. Il devinait l'éminente dignité de toute vierge, de toute femme. Il pressentait le rapport intime de toute femme avec Dieu, avec le Dieu vivant... le Dieu qui engendre... Il nous ouvrait ainsi des perspectives sublimes, très au-dessus de nos habituels traités de théologie. Et pourtant, il avait l'âme de la vraie théologie, car il ne dissertait pas sur les mystères, il les goûtait, il les savourait. Au père Berne je dois d'avoir compris ce qu'est l'essence du péché: la profanation et le refus de l'ouvrage très saint de Dieu: la chair humaine; cet homme devinait, par dessus même l'obstacle du péché, toute sa transparence divine. Je compris le sens de la chasteté, liée essentiellement à la foi; je sentis que toute raillerie est, de soi, monstrueuse. Il nous citait l'exemple de ce paysan pieux qui, pour désigner son sexe, avec le plus grand respect, disait: "Le sacrement de mariage". En entendant cela je fus émerveillé, pensant à mon père et à ma mère, à la sainteté de notre foyer familial, à la pudeur respectueuse qui avait toujours imprégné nos paroles et nos actes. Je ne discernais pas encore en ce domaine, la "voie surexcellente".

Nous avons la possibilité d'aller voir le prédicateur. En dehors des instructions, il restait à notre disposition dans sa chambre. En général, je n'y allais pas: les instructions me suffisaient, je résolvais mes scrupules et problèmes particuliers avec mon directeur spirituel habituel, l'abbé Dénarié. Mais je voudrais dire ici toute la vérité, telle que je l'ai vécue: je fus poussé à aller voir le père Berne. Je ne sais pourquoi, car tout ce qu'il avait dit était clair et ne suscitait en moi aucune objection. Néanmoins, je m'en fus frapper à sa porte. Il me dit d'entrer avec cette voix douce et infiniment délicate qui caractérisait tout naturellement la tendresse de son âme. Il était assis dans un fauteuil, prenant quelque repos. Je le saluai respectueusement. Il me fit asseoir en face de lui. Je lui dis que j'étais très content de la retraite qu'il nous prêchait. Je n'avais pas à lui dire autre chose. Alors, sans dire un mot, il fixa son regard sur moi. Puis il regarda au-dessus de ma tête avec

cette expression extatique qui le caractérisait à certains moments. Et il resta là, longtemps, comme s'il avait une révélation particulière sur ma personne et ma destinée... Il se leva, s'approcha de moi, radieux. Je crus voir le vieillard Siméon dire son "Nunc dimittis". C'est l'impression très forte que j'eus à ce moment-là. Mais il ne dit pas un seul mot. Il n'avait d'ailleurs rien à dire, puisque je n'avais posé aucune question. Puis nous demeurâmes un moment en silence, les yeux dans les yeux. Son seul regard m'encourageait à la fidélité, à la persévérance, plus que tout discours. Il me prit les mains et me donna le baiser de la paix, l'accolade fraternelle. Et nous nous sommes séparés ainsi. Je crois me souvenir d'ailleurs que la cloche avait déjà sonné. Nous n'avions rien à nous dire: et toute parole eût été superflue. Comment aurais-je pu comprendre et même admettre les aventures, les combats et les épreuves que le Seigneur me réservait ?...

Quelques semaines seulement passèrent. Un soir, en lecture spirituelle, le Supérieur commença par ces mots: "Le père Berne est décédé". Tout cela est bien arrivé comme je viens de l'écrire.

L'année scolaire se terminait vers la fin juin, par des examens solennels, écrits et oraux, qui duraient une semaine. Nous avions à dissenter en dogme, en morale, en Écriture Sainte, en histoire de l'Église. Il y avait des "questions de cours", à préparer très exactement, en appuyant notre argumentation sur les méthodes invariables de toute bonne théologie: énoncé de la thèse, preuves d'Écriture, de Tradition, et convenances de la raison. Nous avions essentiellement à transmettre, en témoins fidèles, la pensée de l'Église, bien précisée par les Conciles et les Pères. C'était très sérieux. Nous prenions la plus vive conscience que la Révélation divine était infiniment plus grande que nous. C'est avec un zèle ardent que je préparais mes examens. Je n'étais pas le seul. Je repense à l'un de mes camarades, beaucoup doué que moi, Fernand Roulier, qui le faisait avec un zèle encore plus grand: il avait appris par coeur, en latin, les textes officiels de la plupart des grands Conciles et les documents pontificaux se rapportant à nos diverses questions de cours. Les questions, à l'oral, étaient tirées au sort, et nous avions une demi-heure environ pour les préparer. Je me souviens avoir entendu Fernand Roulier réciter avec une volubilité extrême, et sans manger une syllabe, toute la file des décrets et des anathèmes du concile de Trente et de Vatican I, sur la justification par la foi et la valeur de la foi... Tous les directeurs présents-là, confortablement assis dans des fauteuils, étaient émerveillés. Après la "question de cours", chacun d'entre eux avait le loisir d'interroger tout candidat sur la question qui lui plaisait. C'était assez exigeant. Au cours de l'un de ces examens, alors que j'avais assez bien récité ma réponse à la question de cours, l'un d'eux m'interrogea à brûle-pourpoint sur le célibat des prêtres. Je fis un historique que j'avais pris dans les manuels dont nous disposions. Puis je liai très étroitement cette discipline à la foi. "Vous allez trop loin, monsieur Grumel..." me dit-on alors. Les directeurs montrèrent leur désaccord. Je fus un signe de contradiction. Ce fut un peu troublant pour l'assemblée. Il me semblait, par une intuition, je dirais, théologique, que le voeu de chasteté devait être intimement significatif de la génération du Christ, né d'une maman vierge... Pourquoi allais-je "trop loin" ? Fallait-il penser que le célibat était une discipline purement conventionnelle et transitoire ?... Je ne me sentis pas de taille à résoudre cette énigme. En fait, je ne faisais pas, à cette époque, la différence entre célibat ecclésiastique et voeu de chasteté.

Grâce à Dieu, j'ai réussi à tous mes examens de séminaire. Par la suite mes supérieurs, voyant mon goût pour l'étude, me dispensèrent de mes examens de jeune prêtre, lesquels se prolongeaient normalement pendant cinq ans après l'ordination. Je ne passai que le premier.

Juin 41. Fin de la première année de théologie. J'étais depuis le mois de mars dans ma vingtième année. Le service militaire était aboli en France - clause d'armistice - et remplacé très avantageusement par les "Chantiers de jeunesse". Au moins de Juillet, j'y fus appelé comme les camarades de mon âge. Il y a des souvenirs importants qui se rapportent à cette époque. Les voici.

Je fus incorporé dans les chantiers du Vercors. De la gare de Grenoble un tortillard à voie étroite nous hissa jusqu'à Saint-Nizier, pour gravir, par d'innombrables détours, les huit cents mètres de dénivellation. Ce petit train, roulant à moins de 30 à l'heure était rempli de jeunes de toute provenance, avec leurs valises. Sur leurs visages, l'inquiétude en face de l'inconnu. Le repas que l'on nous servit à Saint-Nizier, dans des gamelles en fer blanc, ne satisfait pas notre appétit. De là nous partîmes à pied, valises à la main, jusqu'à Villard de Lans, une vingtaine de kilomètres. Je n'avais emporté que peu de choses. Ma valise était légère. Les promenades et la gymnastique du séminaire m'avaient entraîné à la marche. Elle ne fut qu'un jeu pour moi. Au bout d'une heure, certains citadins, parmi les nôtres, étaient déjà exsangues et livides, morts de fatigue. Le chef qui nous conduisait ne se laissa pas attendrir. Il y avait cinq minutes de halte par heure, par une de plus. Les traîneurs devaient se remettre en route sans avoir eu le temps de souffler. D'où jurons et blasphèmes qui me faisaient mal...

Il y eut, à notre arrivée à Saint-Nizier, à la descente du train, avant le repas, une douche obligatoire, bien venue d'ailleurs. L'installation était rustique. Je fis pour la première fois l'expérience de la nudité collective, et je fus très satisfait de constater que le simple fait d'être à plusieurs copains, tout nus ensemble, sous l'eau tiède et barbouillés de savon, créait aussitôt une fraternité reconfortante. Il n'y avait là aucun problème, ni aucune "mauvaise pensée". Je vis donc que la nudité loyale, non seulement était saine, mais qu'elle pouvait être un principe libérateur. Il est vrai que nous étions "entre hommes"...

Je fus affecté au camp de Méaudre. La journée commençait par le "décrassage": séance de gymnastique dès le réveil dans le froid brouillard et la fraîche aurore. C'était bon. Après le "jus", nous étions occupés à divers travaux: terrassement, construction, charpente... Il m'est arrivé aussi de casser des cailloux sur une route forestière avec un marteau léger à long manche et des lunettes en grillage, comme les cantonniers du bon vieux temps. Je m'efforçais de faire avec amour ce travail rigoureusement inutile et désespérément fastidieux. Toutefois il laissait une grande liberté d'esprit pour la prière ou la conversation. Je faisais aussi bien que possible ce qui m'était demandé, et je m'aperçus vite que cette exactitude dans le devoir d'état passait pour un zèle intempestif. La plupart de mes camarades ne consentaient à remuer leurs outils que lorsque le chef était là, pour surveiller. Ils pratiquaient avec une constance soutenue la loi du moindre effort. Mon attitude, toute différente, m'isolait. Alors que certains se laissaient, au fil des jours et des semaines, envahir par la crasse, je me lavais soigneusement chaque matin,

ou mieux encore à midi, lorsque le soleil était chaud et qu'il faisait bon se laisser sécher le corps à la brise légère. Je me rasais. Je prenais un temps pour ma lecture spirituelle dans le "Manuale christianum", que j'avais toujours avec moi. Je savourais le Nouveau Testament, et même encore à cette époque, l'Imitation de Jésus-Christ. Ce livre minuscule, mais si précieux, m'aidait à entretenir mon jardin intérieur pour qu'il restât une demeure agréable pour le Saint-Esprit. J'écrivais assez souvent à maman, à mes soeurs, et je leur confiais quelque chose de ma méditation, excitée par l'affrontement avec le monde. J'accomplissais soigneusement les corvées d'usage: les miennes et éventuellement celles des autres. Après les premiers jours pendant lesquels chacun jugeait l'ambiance pour y placer son personnage, la vraie nature de ces hommes se révéla. Tous avaient bien compris mon identité de séminariste, que je n'avais nullement cachée. J'eus de bons camarades, vrais et droits, moralement propres. D'autres étaient déjà fortement contaminés par la fornication, qu'ils regrettaient amèrement de ne plus pouvoir pratiquer à leur guise, dans cette solitude de la campagne. Comme ils n'avaient plus leurs excitations habituelles, ils accusaient l'administration des Chantiers de Jeunesse de mêler du "bromure" à la nourriture. Certains même -rares- pratiquaient presque sans honte, l'homosexualité la plus dégradante. Les péchés mentionnés dans la théologie morale, "abominables à Yahvé", n'étaient donc pas seulement des interdits théoriques: ils étaient la caractéristique même de la déchéance des fils d'Adam. Je m'élevais un jour avec indignation contre deux camarades qui forniquaient entre eux et scandalisaient tout le monde. Ils tentèrent de se venger sur moi. L'un d'entre eux était syphilitique. Il le disait et s'en vantait: "Et on s'en fout d'attraper la vérole..." Il en portait les traces sur sa figure. Il essaya de me contaminer. Pendant mon absence, il s'empara de mon rasoir et déposa sur le bord de la lame le pus de ses fistules, très peu de chose, à peine visible. Au moment où, comme de coutume, vers midi, je m'apprêtais à me raser, mon ange gardien attira fortement mon attention sur cette lame. J'évitai ainsi le piège qui m'était tendu.

Je regrette, je demande pardon à Dieu, de n'avoir pas, dès les premiers jours, comme le Seigneur me l'inspirait, agi et parlé avec plus de courage. Le démon muet m'avait assez bien fermé la bouche, de sorte que l'ambiance de la chambrée fut fortement teintée par l'iniquité du monde. Que serait-elle devenue si j'avais eu l'audace de Jésus-Christ, l'intrépidité des saints, et le sang-froid des martyrs ?... Je ne veux pas me culpabiliser outre mesure sur ce point, et je m'en remets à la divine miséricorde...

Au moins d'août, il y eut à Challes Les Eaux, sur le terrain d'aviation, un grand rassemblement d'une dizaine de milliers de jeunes de tous les chantiers du Sud-Est. Nous nous y rendîmes en quatre jours de marche à travers les massifs du Vercors et de la Grande Chartreuse. Plusieurs souvenirs vivent encore en moi, évoquant cette randonnée ponctuée de rires, de bonne humeur, de franche camaraderie; nos campements aux cols de Porte, du Cucheron... le sac pénible, la toile de tente individuelle, la cuisine sur un foyer de pierres, avec du bois mort. Je me souviens qu'un intellectuel de l'équipe - licencié en histoire - avait été désigné comme "cuistot". Il mit les pâtes dans l'eau froide. Ce fut un désastre et les vitupérations unanimes contre sa bouillie infecte lui apprirent pour le reste de ses jours que les pâtes se cuisent à l'eau bouillante. Ce garçon, qui était pour moi un bon camarade, dut subir plusieurs farces que lui infligeaient les "gones" des faubourgs de Lyon, illettrés et analphabètes. Je vis alors que la malice et la perversité vont de pair avec

la bêtise et l'ignorance. J'aurais dû à ce moment-là prendre la défense du juste insulté par la dérision.

A Challes Les Eaux, il y eut des discours, des chants, des chœurs, des jeux, des feux d'artifice... De grandes acclamations en l'honneur du Maréchal Pétain: "Maréchal, nous voilà... toi le sauveur de la France." C'était vrai, car son attitude avait épargné la vie de milliers, voire de millions de jeunes. Un grand enthousiasme patriotique flottait partout dans l'air: "Travail, Famille, Patrie..." Ce programme nous séduisait. On ne parlait pas encore de "résistance", ni de revanche sur l'Allemagne. Ces sujets étaient tabous. On exaltait les valeurs "françaises", disait-on, d'honneur, de probité, de dignité morale. Ma foi s'accommodait assez bien avec l'ambiance sociale et politique de ce temps-là. Nous n'avions pas d'armes, mais seulement des outils, afin d'accomplir un travail utile et constructif. Déjà naissait l'idée d'un service civil... Je crois que la réalisation de cette idée est pour le Royaume. Les nations resteront-elles sanguinaires jusqu'au "déluge de feu" provoqué par leurs bombes atomiques ?

Nous revînmes à Méaudre à pied, par la montagne. Là-haut des conférences sur divers sujets, civisme, travail... nous étaient données. Une chorale fut fondée, dirigée par un de mes confrères du séminaire incorporé avec moi, l'abbé Henri Messin. Il obtint des résultats merveilleux. Il avait la chance de disposer d'un temps considérable pour les répétitions. Il y eut aussi une fanfare, dont les instruments étaient mal accordés, les uns en Si bémol, les autres en Ut. Les illettrés recevaient des cours de lecture et d'écriture. C'était bien. Un jour un "sergent recruteur" passa et nous sollicita pour nous engager dans les troupes coloniales qui avaient encore le droit de subsister, selon les clauses de l'armistice. Il nous vanta l'aventure sur les terres lointaines, les avantages de cette vie "libre". Parmi ces avantages, les femmes indigènes très excitantes, avec lesquelles on pourrait forniquer impunément, sous le couvert de l'uniforme et par le moyen même de son prestige. Malgré des arguments aussi persuasifs, il n'eut pas de succès. Cet homme était écoeurant. J'enregistrai la chose, afin de porter un jugement équitable et motivé sur les "grandeurs charnelles" de ce monde et la valeur des décorations et des grades.

Le curé de Méaudre s'appelait Engelmann. Nous avions "quartier libre" le dimanche. J'allais à la messe. Dès que je l'entendis prêcher, je fus séduit par la distinction et la culture de cet ecclésiastique qui ne semblait pas déformé par la cléricature. Je vins le voir en particulier, l'après-midi du dimanche. Il me reçut avec cordialité, comme un vrai ministre de l'Eglise. Il m'introduisit dans sa salle à manger. Il avait un piano. Il en jouait admirablement. Je l'écoutais avec ravissement. Il avait un goût très prononcé pour Debussy, qu'il interprétait presque en extase, et il reprenait pour me les expliquer les passages qu'il considérait comme les mieux réussis, les plus expressifs. Ces bons moments furent rares: je craignis d'être indiscret. Puis, dès le mois de Septembre, je dus quitter Méaudre.

Je fus en effet sélectionné pour l'Ecole de chefs d'équipe de Chalais. Je m'y rendis avec cinq ou six camarades par une longue marche à pied. Le couvent de Chalais, ancienne chartreuse était encore habitable: il fut ensuite fortement dégradé par la "Résistance". Il est aujourd'hui restauré, en partie, comme maison de retraite, par les soins d'une religieuse audacieuse et tenace. Sa position géographique est l'un des sites

les plus ensoleillés et les plus agréables des Alpes: toujours au-dessus des brouillards de l'Isère, bien abrité du nord par la Grande Sure, entouré de larges prairies qui voisinent avec une forêt de conifères et de hêtres géants. Tel était le cadre de l'école de chefs d'équipe du sixième groupement des chantiers. Nous étions une soixantaine de jeunes, sous la responsabilité d'un chef remarquable, dont je ne me rappelle plus le nom, qui exerça sur moi une influence extraordinaire. Jamais homme n'a été mieux obéi. Il restait toujours impassible et silencieux. Il n'adressait ni reproche ni blâme; il ne félicitait personne. Nous n'entendions le son de sa voix que lorsqu'il disait "Rompez". Il sifflait le réveil à la pointe du jour. Aussitôt nous étions sur pied, pour descendre les escaliers en toute hâte, et nous trouver dans la cour au garde à vous, alignés par équipes, prêts à bondir au "décrassage". Le chef était là, attendant en silence que le dernier soit arrivé pour donner, d'un geste et d'un coup de sifflet, le signal du départ. Toutes les activités, sport, conférences, temps libre, corvées... se déroulaient dans la discipline et une franche camaraderie.. C'était bon. A mon tour, je fus "muletier", et aide-cuisinier. Dans l'ancienne et solennelle salle du chapitre, nous recevions les instructions civiques et pratiques sur l'esprit des Chantiers, l'idéal du Maréchal Pétain, et une certaine formation professionnelle pour l'abattage et le débardage des bois, et divers travaux destinés à relever la France. Le dimanche nous étions libres. Ceux qui le voulaient pouvait descendre à la messe. Il fallait plus de deux heures pour atteindre Voreppe, en marchant normalement. En courant par les raccourcis on gagnait beaucoup de temps. Plusieurs fois je me suis rendu à la messe très matinale célébrée dans le couvent des soeurs qui domine ce bourg, plus proche de nous. J'étais un peu gêné d'arriver avec mes godillots boueux sur le parquet ciré de la chapelle en miniature, toute ornée de dentelles et de préciosités féminines. En m'avançant vers la table de communion, je craignais fort de m'étaler par terre, en dérapant sur la cire luisante. La loi du jeûne eucharistique était alors de rigueur. Je l'observais, malgré cette longue marche. Au mois de décembre suivant, étant moi-même chef moniteur dans cette même école, il m'est arrivé de descendre à la messe de six heures trente en pleine nuit, avec une lampe à acétylène. Souvent je remontais à jeun, car c'était le temps des restrictions, et l'on ne trouvait pratiquement rien à manger dans les magasins.

Je garde de ces messes et de ces communions matinales le souvenir le plus merveilleux: le réconfort eucharistique que je recevais du Seigneur Jésus ne pouvait s'expliquer en moi que par la puissance de sa Résurrection. Certes, je n'étais nullement obligé de faire cinq heures de marche à jeun, aller et retour, pour assister à la messe, même le dimanche. Je n'agissais pas sous l'obligation morale de la loi ecclésiastique, mais par amour et foi. C'était merveilleux. Le chemin muletier, glacé ou boueux, me semblait celui du Paradis. Parfois quelques camarades m'accompagnaient. L'un d'entre eux était musicien. Dans sa paroisse, il tenait les orgues. Il me donna de précieuses indications sur les lois de l'harmonie. Un autre était également musicien et très bon pianiste. Je me souviens l'avoir vu jouer, je ne sais plus à quel endroit... Il avait une belle virtuosité de la main gauche. C'était la première fois que je voyais exécuter des morceaux de Liszt. Je ne le connaissais jusque là que par disques. Je désirais fortement atteindre cette belle maîtrise du clavier. Mais je savais que le Seigneur me demandait de sacrifier, pour le sacerdoce, une éventuelle carrière musicale...

Un jour, mon équipe, envoyée en “marche de reconnaissance”, se perdit sur les pentes de la montagne qui domine le col de la Placette, dans le brouillard et l'épaisseur des forêts, au-dessus de ravins vertigineux. Il y eut un moment de panique, puis une discussion assez acerbe où les opinions s'affrontèrent sur le chemin à prendre pour revenir au monastère. Je dis: “C'est par là...” Un de mes camarades très “laïc”, fit des objections. Finalement il se rangea à mon avis. En une quinzaine de minutes à peine, nous étions tirés d'affaire. On me surnomma “Le Saint-Esprit”. En fait, j'avais une connaissance assez précise de la carte pour être assuré de mon opinion.

Je pensais avoir rempli toutes les conditions pour accéder honorablement au titre de “Chef d'équipe”. Cette nomination devait nous être signifiée dès notre retour à notre camp de base, pour moi, à Méaudre. Or je ne fus promu que “second d'équipe”. Je fus plutôt étonné que déçu, car, à vrai dire, je n'avais aucune ambition pour le pouvoir, fût-il celui d'un humble “chef d'équipe”... Mais on avait fait une erreur. Quelques jours plus tard, je reçus une lettre personnelle du chef de l'Ecole de Chalais. Il s'excusait de cette erreur, et je fus préposé à la tête d'une équipe. Ce devait être vers la mi-octobre. Venaient d'arriver de nouvelles recrues et l'on me confia une quinzaine de braves types pour la plupart de Haute-Savoie. Il fallait abattre et débarder des arbres dans les forêts voisines, sous le contrôle du garde-forestier. J'adoptai le principe de ne jamais commander quoi que ce soit que je ne fasse moi-même le premier. J'avais une hache très fine, aiguisée comme un rasoir, et j'acquis une grande habileté pour abattre un arbre, l'ébrancher avec le minimum de coups et le maximum d'efficacité. J'aimais beaucoup ce travail. Ensuite, nous débardions le long des couloirs, les grosses pièces destinées à la menuiserie. Le bois moyen et les branchages étaient destinés à notre chauffage. En quelques semaines une provision formidable s'entassa près des cuisines. Bien nous en prit: car l'hiver fut très rude, avec une neige abondante qui recouvrait les forêts et les chemins. Elle s'accumula en épaisses congères sous la poussée du vent. D'autres groupes du Vercors, qui avaient manqué de prévoyance, crurent mourir de froid. Nous autres, nous passions d'agréables moments au coin du feu, alors qu'au-dehors les tempêtes de neige déferlaient sur le plateau. Mes jeunes jouaient aux cartes, d'autres chantaient ou devisaient fraternellement. C'était bon. Les poêles en tôle emboutie se tordaient à force de rougir en ronflant comme des avions.

Les routes furent coupées par la neige. Les quelques camions à gazogène qui assuraient en principe le ravitaillement du groupe ne purent suffire à la tâche. Il nous fallut chausser les skis, quérir le ravitaillement jusqu'à Villard de Lans le long des gorges de la Méaudre, tout étincelantes de givre.

Au mois de Décembre, je fus promu chef moniteur à Chalais. J'y revins comme instructeur. Je retrouvai sous l'austérité de l'hiver ces lieux que j'avais connus l'été précédent, que j'avais appréciés pour leur beauté si riante et si grave à la fois. Chaque jour je donnais aux jeunes une conférence en vue de leur formation morale et civique. Nous avons eu au séminaire, l'année même, le chanoine Courtois (dit “Jacques Coeur”), qui nous avait dirigés dans une spiritualité pratique et efficace, condensée dans son petit livre: “L'art d'être chef”. J'illustrais ses apophtegmes bien ciselés d'un commentaire explicatif. Je traçais devant ces jeunes d'opinions religieuses diverses, l'idéal de l'homme bien réalisé: le “kaloskagathos” grec, l'homme beau et bon. C'était un pélagianisme

acceptable, avec une teinte discrète d'évangile. "Retenez ce qui est bon", avait dit Saint Paul... Certes, aujourd'hui, je parlerais autrement, en vue de l'avènement de l'être baptismal, qui est d'un ordre tellement supérieur. Mais à cette époque, ce que je fis était sans doute ce qui convenait le mieux à la situation. Mes conférences, par principe, ne duraient jamais plus de 45 minutes. C'est en cela qu'elles étaient appréciées. J'y mettais aussi toute ma conviction et ma sincérité. Je vis alors à quel point celui qui parle, même s'il n'a que peu de compétences, mais le prestige de l'autorité, peut infléchir les esprits dans un sens ou dans un autre. Je mesurai la puissance du verbe: quelle arme redoutable il pouvait être, mais quel puissant moyen de redressement ! Lorsqu'il transmet la vérité divine, il est réellement créateur: je m'en suis bien rendu compte par la suite. J'étais très aimé par tous ces jeunes. L'un d'entre eux, Louis Veuillen, est resté en relation avec moi. Voici en deux mots son histoire: après son retour dans sa famille, il fut enrôlé dans le travail obligatoire en Allemagne. Il y tomba gravement malade et fut rapatrié, mais pour être relégué dans le pavillon des tuberculeux à l'hôpital de Chambéry. Il me le fit savoir, alors que j'étais au séminaire, pendant ma dernière année de théologie. J'allai à son chevet. Il avait de l'eau jusqu'au sommet des poumons et pouvait à peine parler. Il délirait. Il me supplia de prier pour lui. Je me mis à genoux au pied de son lit, et je suppliai le Seigneur de le guérir. Il le fut dans les jours qui suivirent. Il rejoignit son village, s'y maria, et ouvrit un café restaurant. (Il revint me voir à Corréo, avec sa femme, en 1992).

A Chalais, en 1941, le jour de Noël fut celui d'une grande joie. Un prêtre vint nous célébrer la messe de minuit, que nous avons agrémentée de quelques cantiques. Ensuite, il y eut un "réveillon" avec un menu agréable, des gâteaux, du vin en abondance. Je pris ce repas avec les jeunes. Ils auraient voulu faire boire le "chef Grumel" plus que de raison. Aussi, voyant leur ruse, je retournai mon verre.

Le dernier jour de l'année, j'entrepris avec un groupe de volontaires l'ascension de la Grande Sure, qui culmine à plus de 2000 mètres. Il faisait un froid terrible, un ciel gris, un vent du nord implacable, les pentes enneigées, la blancheur accablante. Il nous fallut beaucoup de courage.

La carrière de moniteur, puis de chef dans les Chantiers de jeunesse m'était ouverte: je n'avais qu'un mot à dire. C'eût été un véritable apostolat, la vie au grand air, un emploi bien rémunéré, le sentiment reconfortant d'être immédiatement utile et efficace. Manifestement, telle n'était pas sur moi la volonté de Dieu. Je le savais. Je fus donc "libéré" comme prévu, au mois de février et je rentrai au séminaire. Je retrouvai le brouillard de la vallée et avec lui un rhume carabiné. Je gardai longtemps une nostalgie poignante à la pensée des larges espaces et des profondes forêts du Vercors. Cette expérience m'avait été éminemment profitable pour la connaissance pratique des hommes, du moins tant qu'ils ne sont encore que de grands adolescents, capables de générosité et d'enthousiasme. Je crus à l'efficacité de l'action, de la vie d'équipe, du travail collectif. Je déplorais que toutes ces valeurs fussent si bien exploitées par les ennemis de l'Eglise, fascistes de tout poil, communistes de toute couleur. La vie au séminaire se ressentit de ce que nous avons vécu aux Chantiers. Certains restèrent fidèles quelque temps au "décrassage" matinal. Je le continuai tout mon séminaire. Je me levais un quart d'heure avant la sonnerie du réveil; je descendais à pas de velours les escaliers, et après avoir bien échauffé mon corps par les divers exercices de la méthode

“Hébert”, si bien apprise à l’école de Chalais, je prenais une douche froide. Le Supérieur comprit tout l’intérêt de cette gymnastique. Il l’imposa trois fois par semaine, pendant la récréation du matin. Je fus moniteur. Tout le monde a profité de ces exercices que nous faisions en tenue de sport évidemment. C’était bon.

J’échappai ainsi progressivement à l’attraction dangereuse de la “méditation sur la mort”, qui avait été fortement renforcée en moi par l’ambiance philosophique de la première année de séminaire. Le Supérieur eut alors l’heureuse inspiration de nous faire entendre - et voir - ce prédicateur devenu justement célèbre dans d’innombrables maisons religieuses: le père Monier, jésuite. Qui l’a vu et entendu une seule fois ne peut l’oublier. Un petit homme à longue barbe, aux yeux pétillants de vie. Sa barbe n’était pas encore blanche et neigeuse comme elle l’est devenue par la suite. Elle était grise. Son visage: je ne saurais le décrire; je ne me rappelle que ses yeux et l’intonation de sa voix, lorsqu’il nous disait, après avoir suscité notre réflexion par un audacieux paradoxe: “Ca change, dites...” Il présentait avec audace des apparences contradictoires de la vérité, puis il savait les rassembler par l’intelligence de l’Esprit, afin de tuer en nous le culte vain de la lettre. Nous apprenions ainsi qu’il n’y a d’autre vérité que Dieu lui-même qui n’est qu’insondable amour. Les traditions humaines dont l’histoire est tissée, les structures juridiques qui échafaudent l’Eglise visible, les règlements et les constitutions étaient mis à leur vraie place et cessaient de nous terrifier comme des idoles. Par dessus tout le père Monier prêchait la vie. Il entrait dans la promesse formidable et fondamentale du Christ: “ Je suis venu pour que mes brebis aient la vie, et qu’elles l’aient en surabondance...” Le soleil de son sourire, la lumière de sa parole balayèrent définitivement en mon âme les images de la désespérance, cette désespérance devant la “nécessité” de la mort. Je me suis mis à aimer, que dis-je, à dévorer littéralement l’Evangile, tout comme l’Eglise nous le demandait rituellement en nous faisant baiser et encenser le Livre Sacré. Or, par bonheur, en cette année 42-43, nous eûmes au programme d’Ecriture Sainte l’étude des évangiles. Je m’y donnai avec une ardeur inimaginable. J’appris par coeur les textes, en les situant aussi exactement que possible dans le déroulement de l’histoire de Jésus sur la terre, suivant les travaux du père Lagrange, résumés dans sa Synopse. Je consultais à chaque instant le texte grec, avec lequel je me familiarisais. Je me mis à potasser avidement les puissants commentaires des évangiles, de l’épître aux Romains et de l’épître aux Galates du père Lagrange, ces pages austères, où se trouvent condensées, par un travail d’érudition inouï, les interprétations parfois divergentes, mais éclairantes, des Pères, des saints, des exégètes célèbres. Pendant les vacances, en dehors des mois de “colo”, je poursuivis ce travail, qui n’a plus cessé jusqu’au jour où le Seigneur m’a conduit jusqu’à cette “vérité toute entière qui vous délivrera”.

Certes, dès ce premier éveil à la Sainte Écriture, et pendant bien des années encore, ce qui m’avait paru à première lecture “clair et évident”, limpide comme de l’eau, m’inquiétait de plus en plus. J’avais cru “posséder” l’Ecriture, comme un bon élève “possède” le programme de son examen. C’est moi qui fus “possédé”. Plus je me nourrissais de la parole de Dieu, plus j’en étais affamé. Plus je croyais comprendre, plus j’étais interpellé. Les versets que j’avais cru les plus simples devenaient des énigmes. Ceux qui au contraire m’avaient paru obscurs s’allumaient dans le ciel de mon intelligence et devenaient des étoiles de première grandeur. D’ailleurs, je le dis aujourd’hui en écrivant

ces lignes, tout texte sacré, si connu qu'il fût, n'a jamais manqué à sa relecture, d'apporter de nouvelles lumières.

En l'année 1942, je fus en colonie de vacances à Valloire en Maurienne chez l'abbé Rosset. Il possédait là-haut une maison de famille qu'il avait agrandie et aménagée pour y recevoir des enfants qu'il appelait: "Les écureuils". Une centaine, groupés en équipes, sous la conduite de quelques moniteurs et séminaristes, dont j'étais. Le père Rosset m'a, lui aussi, beaucoup aidé. Son amitié pour moi et son oeuvre, dans laquelle je pouvais me dépenser à loisir, ont développé en moi certaines virtualités qui, sans lui, n'auraient peut-être jamais eu leur épanouissement. Il était homme de foi, de piété, de patience et de gravité. Il parlait peu; toujours occupé à quelque service, à quelque corvée. Il ne renonçait jamais devant les plus pénibles, voire les plus rebutants. Ses exhortations aux enfants s'inspiraient toujours des thèmes les plus courants de l'évangile, ceux qui sont supposés connus, et contre lesquels les chrétiens superficiels, - le plus grand nombre - sont pratiquement vaccinés. Il parlait de Jésus avec fougue et passion. Il cherchait souvent ses mots, car il n'était pas un orateur, mais son regard étincelant, son sourire et sa joie surnaturelle disait plus que son langage. Je revois bien le père Rosset chargeant ou déchargeant sa camionnette, traversant une pièce ou un corridor les bras encombrés de cartons, un tablier bleu, un balai à la main. Je le vois encore se frapper les mains fortement pour en faire tomber la poussière, lorsqu'il fallait "passer aux choses sérieuses". Il était dévoré par le zèle de l'apostolat, par l'amour des enfants qui lui étaient confiés, dont il cherchait à assurer l'épanouissement et la joie. Il les plaçait dans la nature, faite pour eux: les montagnes et les vallons, les prairies et les torrents, la lumière et le grand air, les sentiers qui conduisent aux sommets merveilleux. Mais lui, il était toujours à la peine, ne s'accordant jamais un seul après-midi de loisir. Pour moi, j'étais dans mon élément: j'organisais des jeux, des promenades, des expéditions à travers les chemins qui franchissent des cols élevés, qui serpentent sur des terrains rapides, qui surplombent parfois des abîmes. Je me souviens avoir emmené toute la colonie au Grand Galibier, par le col de la Ponsonnière, et avoir fait descendre tout ce monde par un couloir où la moindre chute de pierres aurait pu faire des ravages. J'imposais le silence et la stricte discipline, et par l'assistance évidente des Anges Gardiens, tout se passa bien. Tout le monde revint à la colo, fatigué et content, rassasié de coups de soleil et de courbatures. J'appliquais concrètement la doctrine du père Monier, selon laquelle la vie se suffit à elle-même "hic et nunc", lorsqu'elle est portée par la foi et l'amour. Je laissai de côté, peu à peu, toute préoccupation métaphysique, et je découvrais, de jour en jour qu'il n'y a aucune "philosophie" dans la nature.

Mais j'étais loin de pousser ces découvertes encore hésitantes jusqu'aux développements qui, par la suite, me sauvèrent en me révélant toute la grandeur du Sacerdoce.

C'est à cette époque que se situe le mariage de mes soeurs. J'avais appris par le Droit Canon qu'un prêtre ne doit pas participer à une fête de mariage, en dehors de la seule cérémonie religieuse. J'allai donc trouver le Supérieur du séminaire, le chanoine Burgat, pour lui demander la "permission" d'assister aux fêtes de famille qui allaient se dérouler. Il me dit: "Monsieur Grumel, vous n'êtes pas encore prêtre: il n'y a donc aucune interdiction pour vous..." Le mariage de Pounette fut célébré, justement, pendant que

j'étais moniteur à la colonie du père Rosset. Je descendis à Chambéry pour la cérémonie religieuse, puis le repas de famille, et je fis jouer tout le monde, comme à la colonie, à toutes sortes de "jeux de société". Il y eut une soirée délicieuse: beaucoup de rires, beaucoup de joie, beaucoup de tenue. Mais le mystère du mariage, de l'union de l'homme et de la femme, me restait étranger: ce n'était pas là mon affaire. Je revins à la colonie de Valloire avec une certaine douleur de coeur. Dans le train j'ai pleuré. Ces larmes traduisaient-elles le désarroi secret de ma sous-conscience ?... Était-ce un pressentiment des épreuves que ma soeur allait affronter ? Renée se maria aussi. Je pensais pour elles que "tout irait bien", du moment que les choses avaient été conclues selon les règles de l'Eglise.. Hélas ! j'étais loin de soupçonner que le bonheur, dans le mariage, exige une exactitude de comportement presque impossible à réaliser sur la terre, dans l'état actuel de l'Eglise... Le jour du mariage de ma soeur Renée, un enfant qui traversait imprudemment la rue, attiré par la fête, se fit écraser par une automobile, et son sang se répandit sur la chaussée. Terreur ! Stupéfaction !... Que signifiait cela ?... Ce sang versé ?... Cette fête fut ternie par ce "mauvais présage" que je refusais d'admettre. Je suis allé, par la suite, séjourner dans la maison de campagne de mon beau-frère et de ma soeur Renée. Ils étaient tout fraîchement mariés. Nous eûmes des discussions sur la "morale conjugale". Mon beau-frère n'admettait pas facilement la doctrine de l'Eglise que je lui présentais: la fin première du mariage est la procréation, etc... Cet homme n'avait pas fait d'études, mais il avait plus de perspicacité que moi. Il devinait que tout n'était pas si simple. Néanmoins, il se rangea à l'enseignement de l'Eglise conforme en tout point à "Casti connubii" de Pie XI, tel qu'on me l'avait inculqué au séminaire. Mon beau frère et ma soeur consommèrent leur mariage. Je fis un songe terrifiant. Je les vis tous deux entrer dans une sorte de tunnel souterrain, en portant un cercueil. Je fus épouvanté. Je me levai, et je vomis. Le sinistre présage de ce songe se vérifia: ma soeur fit une fausse couche. Elle eut ensuite un fils, dont je fus le parrain: Bernard. Mais cette union ne dura pas: terriblement malheureuse, ma soeur ne put se "délivrer" que par le divorce. J'ai par la suite beaucoup réfléchi à ces événements qui étaient comme des paroles vivantes et crucifiantes de Dieu.

La vie au séminaire, cependant, se poursuivait "loin du monde" et "près de Dieu", comme le dit une chanson. Le père Lacoste prit la place du chanoine dans la chaire de dogme. Il venait d'achever son doctorat de théologie à Lyon. Le cours que nous abordions avec lui traitait de l'Incarnation et des Sacrements. Les thèses de la foi furent bien exposées et bien charpentées par l'Ecriture et la Tradition, selon la méthode classique, de beaucoup la meilleure. Il y eut ensuite un débat "ouvert": le Verbe de Dieu se serait-il incarné si l'homme n'avait pas péché ? Comme les plus grands penseurs, sur ce point, avaient émis des avis contradictoires, à fortiori, il nous était impossible, à nous simples séminaristes de trancher. L'abbé Lacoste penchait plutôt pour le "oui": si l'homme était resté dans la justice, le Verbe de Dieu aurait pris chair comme le couronnement même de la Création, de tout l'Univers. Cette vue valorisait souverainement à mes yeux la matière, si remplie d'intelligence et de beauté, cet Univers visible tout resplendissant de la gloire de Dieu. Tout me semblait logique et positif, même si, en ce qui concerne le "péché", beaucoup de choses demeuraient obscures.

Toutefois, il faut être loyal: j'hésitais devant la présence réelle et corporelle du Christ dans l'Eucharistie. Aucune explication philosophique ou théologique ne me

satisfaisait, même pas la fameuse “transsubstantiation”, qui, cependant, avait été canonisée par le Concile de Trente. Sincèrement, j’étais atterré devant les paroles du Seigneur: “Ceci est mon corps”. J’étais comme ces philosophes que Raphaël a représentés dans sa fresque géniale “La dispute du Saint Sacrement” où le rayonnement de l’Ostensoir confond tous les systèmes. J’admettais certes l’authenticité des paroles sacrées et leur valeur consécatoire, mais je biaisis avec les explications: substance et accidents, corps physique, corps glorieux, corps sacramentel... Il y avait aussi les interprétations hérétiques, condamnées, que Bossuet à son époque chiffrait déjà à plus de deux cents dans son “Histoire des variations des églises protestantes”. Moi-même j’avais une grande peine à donner un plein et loyal assentiment aux paroles du Seigneur. Je les acceptais par obéissance, mais elles rebutaient ma raison. Je pensais n’en recevoir l’explication qu’au ciel. Heureusement, par la suite, après plusieurs années de Sacerdoce, le Seigneur m’a donné la grâce de comprendre ses paroles en toute clarté. Le Saint-Esprit a toujours guidé l’Eglise et son Magistère pour tenir fermement ce dogme de la présence réelle et corporelle du Christ Homme-Dieu, sous les apparences du pain et du vin consacrés.

Ainsi, malgré la guerre, la vie au séminaire se déroulait paisiblement. Les études avançaient, la perspective du Sacerdoce se rapprochait. J’accédai aux ordres mineurs: portier, lecteur, exorciste, acolyte. L’archidiacre, en l’occurrence le Chanoine Garnier, appelait les ordinands: “Accedant qui ordinandi sunt...” En répondant “Amen !” nous avançons dans le chœur, devant l’Evêque qui, lisant le Pontifical, nous exhortait à nous rendre de plus en plus dignes de la grâce accordée à chaque degré de l’Ordre. “Prenez garde vous qui recevez le Lectorat, de prononcer clairement les paroles sacrées, sans rien y ajouter, sans rien en retrancher...” “Vous qui recevez le pouvoir de chasser le Diable, et d’être des médecins spirituels, gardez-vous de lui donner quelque prise que ce soit...” “ Nous apprenions ainsi que l’efficacité de la Rédemption était remise entre nos mains, comme serviteurs du Christ et ministres de l’Eglise...

C’était une probation et un encouragement. Je rendis grâce à Dieu. Nos aînés, revenus de la captivité d’Allemagne, l’abbé Mermet, l’abbé Gerbaix, l’abbé Porraz, furent ordonnés prêtres. Leur vertu et leur fidélité étaient pour nous des exemples.

Au cours des vacances 1943, je retournai à la colonie de l’abbé Rosset, à Valloire. Là une convocation me fut apportée par un gendarme: je devais me rendre sans retard au “travail obligatoire”, le fameux S.T.O. non pas en Allemagne, heureusement, mais en Savoie, au barrage de la Girotte. Prendre le maquis ? Je rejetai cette idée. Je savais que le Seigneur me protégerait dans toutes mes voies. Je partis le surlendemain. Je dois rendre ici hommage au Supérieur et aux Directeurs du séminaire qui ont su trouver des médecins perspicaces et dévoués, dont le Docteur Desfrancois, pour déceler chez les séminaristes des “tuberculoses latentes”, des “pleurites chroniques”, des “points caverneux suspects”, des “pleurites évolutives” - c’était mon cas - qui furent autant d’obstacles à notre réquisition pour l’Allemagne. Ma pleurite évolutive était bien visible aux médecins français, mais elle échappait aux allemands. C’est pourquoi mon dossier, comme celui de mes camarades, circulait de mois en mois, entre les services médicaux de la Commandantur et les cabinets particuliers de nos protecteurs. Pendant ce temps nous avançons dans nos études. A ce propos, je raconte ici l’histoire d’un de mes

anciens confrères du petit séminaire, qui était entré chez les Oblats de Marie-Immaculée: Jules Monachon. Il n'eut pas la chance d'échapper à la réquisition nazie et fut envoyé à Berlin où il fut enrôlé dans la "Défense passive". La capitale du Reich était alors arrosée chaque nuit par les bombardiers anglais et américains. Mon ami m'a affirmé avoir subi 270 bombardements, tout en portant secours aux sinistrés, et en luttant contre les incendies, dans le vacarme, la poussière, la fumée et d'horribles ténèbres. Il vit des maisons s'écrouler autour de lui, des poutres et des pans de murs écraser des civils et des militaires à ses côtés. Il sortit indemne de ce carnage, sans une égratignure. Consacré à la Sainte Vierge Marie, il accomplissait à la lettre la promesse du psaume 90: "Qu'il en tombe mille à tes côtés, qu'il en tombe dix-mille à ta droite, toi tu restes hors d'atteinte."

Bref, je partis pour le Lac de la Girotte. A Albertville, un camion déjà chargé de sacs de ciment nous prit à la sortie de la gare. Nous étions cinq ou six, juchés sur les sacs poussiéreux, avec nos valises. Le bruit du moteur et le vent nous empêchaient de converser et de livrer nos impressions, nous les lisions réciproquement sur nos visages: l'humiliation de la servitude. Nous arrivâmes sur le soir dans la vallée supérieure de Hauteluce, sorte de cul de sac resserré entre des parois abruptes, au pied du col du Joly. Sur la droite, au-dessus d'une forêt de sapins agrippés à une pente sévère, le barrage en construction: grues, échafaudages, banchées... Un téléphérique emporta hommes et sacs dans les airs. Les poulies en chantant sur les câbles nous hissaient en une quinzaine de minutes 700 mètres plus haut. Nous étions sur une simple plate-forme, avec un rebord de deux décimètres, sur lequel on s'asseyait le dos dans le vide. C'était un peu impressionnant pendant les premières minutes; la vision du câble solide au-dessus de nos têtes faisait ensuite disparaître toute sensation de vertige..

Les locaux d'habitation, simples baraques en bois, comme aux Chantiers de jeunesse, étaient à quelques centaines de mètres du barrage en construction, sur un étroit plateau qui dominait le lac d'un bleu opalin. Dès le lendemain, nous fûmes embauchés comme manoeuvres. Trois de mes camarades de séminaire avaient été réquisitionnés en même temps que moi: nous étions là, disponibles et inoccupés, au service des maçons spécialisés et des contremaîtres qui ne savaient que faire de nos bras ballants. Il y avait beaucoup de monde sur le chantier, beaucoup trop. De temps à autre, il fallait transporter une planche, d'ici à là, ou une barre de fer de là à ici, pour les remettre bientôt à leur place antérieure. On nous appelait pour pousser un wagonnet sur une distance de trente mètres, à cinq ou six, en verser le contenu dans la pente en contrebas, sur un cône de déblais. Le vacarme des concasseurs, la poussière, soleil brûlant ou vent glacé, brouillard pénétrant... c'était rude comme climat, nous étions à 1800 mètres. Quelques journées passèrent. Mes camarades de séminaire Henri Messin, Joseph Châtelain, décidèrent d'aller trouver le chef de chantier, lui exposant qu'ils n'étaient pas spécialistes de ce genre de travail, et que c'était sans doute par erreur que le S.T.O. les avait orientés sur la Girotte. Le chef de chantier était un sage; il n'avait aucun intérêt à s'embarrasser de mains inutiles et de bouches à nourrir. Il leur écrivit un laissez-passer, et ils purent rejoindre leurs foyers. Je ne fis aucune démarche. Le paysage grandiose me plaisait. Après quelques jours je fus affecté au bureau, pour m'occuper de la comptabilité et des feuilles de paye. Il fallait vérifier chaque jour les effectifs: cela demandait environ cinq minutes. Ensuite il n'y avait plus rien à faire, sauf, la veille de la paye, une fois par quinzaine, additionner et contrôler les bordereaux. Quelques heures de travail, qui me rappelaient les registres de

mon père.... J'avais dit autrefois dans ma prière, après mon séjour à la banque: "Seigneur, j'accepte tout pour ton service, sauf d'être économe quelque part, et chargé des finances..." Le Seigneur est parfois très contrariant. Par la suite Il m'a appelé à bien d'autres vérifications, autrement plus complexes que celle des chiffres. Je n'étais pas seul, pour ce travail: nous étions trois. Nous touchions un salaire fort honorable, le plus élevé, sans contredit, de tous ceux que j'ai touchés de ma vie. J'envoyais la plus grande partie de cet argent à la maison.

J'appris bien vite que les jeunes si nombreux qui rôdaient sous l'ombre du chantier de la Girotte n'avaient pas tous été réquisitionnés pour le travail obligatoire. Beaucoup s'étaient réfugiés dans cette montagne déserte pour échapper au départ en Allemagne, ou pour s'insérer dans un maquis. D'où les conversations à mots couverts, les silences méfiants, l'avidité pour les "nouvelles", une atmosphère lourde pesait partout. L'un des comptables qui travaillait avec moi s'appelait de son prénom: "David". Il était brun, frisé. Voyant que je profitais de mes nombreux moments de loisir pour lire et m'instruire, il s'approcha de moi et me posa des questions dont il s'excusait de l'indiscrétion. Je n'avais rien à cacher. Je lui dis toute la vérité: j'étais séminariste à Chambéry, et je venais d'être appelé ici par le S.T.O. Il ne me dit rien de lui. Mais il me demanda des entretiens sur la foi, le Christ, les évangiles... l'Eglise. J'acceptai. Il me réveillait le matin de très bonne heure, et avant l'ouverture du bureau, nous pouvions causer à loisir. Comme cette année-là j'avais précisément étudié les évangiles, j'étais rempli de mon sujet. Nous avons ainsi suivi, pas à pas, avec la synopse du père Lagrange, toute l'histoire de ce juif nommé Jésus, que je lui présentais, selon le texte, comme le Messie annoncé par les Prophètes, et plus encore comme le Fils de Dieu, rejeté et incompris par le peuple préparé pour le recevoir, et surtout par ceux qui auraient dû le proclamer Roi d'Israël et Sauveur du monde: scribes, pharisiens, grands-prêtres... Cette instruction systématique dura plus d'un mois. Ce garçon avait fait de hautes études d'histoire et de droit. Je répondis sans effort, et sans esprit de polémique, à toutes ses objections. Il avait quelques années de plus que moi; il m'écoutait avidement. Ce n'était pas pour rien que le Seigneur m'avait envoyé à ce "travail obligatoire". Alors que nous évoquions les dernières paroles de la synopse: "Allez enseigner toutes les nations..." mon "disciple" me dit: "Je suis juif. Je me cache ici. Toute ma famille est menacée par la Gestapo. Maintenant je crois vraiment, grâce à ton témoignage, que Jésus a été le Messie, et que nous avons fait une redoutable erreur en le crucifiant comme blasphémateur..." Disant cela, il s'efforçait de maîtriser une intense émotion. Il laissa monter sur ses lèvres la parole rapportée par Saint Matthieu, que je ne lui avais pas cachée: "Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants..." "Nous l'avons crié, dit-il, au pied de sa croix..." Tout à coup ce que je lui avais expliqué en des heures d'entretien se révéla comme une actualité poignante et brûlante. Je ne savais comment le consoler... Nous nous embrassâmes. A vrai dire il tomba dans mes bras. J'étais décontenancé. Une même foi en Jésus-Christ, plus grande que nous, nous portait ainsi l'un vers l'autre, malgré nous. Puis, il ajouta: "Je me ferais volontiers baptiser, je sais que tu peux me baptiser - je lui avais en effet parlé du baptême - mais, je ne veux pas me désolidariser des miens. Ils ne comprendraient pas. Ils croiraient que je les trahis dans leur malheur, et que je cherche à me tirer d'affaire..." Je me souviens bien de l'endroit où nous avons échangé ces propos: je pourrais le retrouver sur la montagne, un peu au-dessus du lac. C'était un dimanche après-midi au cours d'une promenade que nous

avons faite ensemble à travers les herbes drues et les rhododendrons. Le soleil d'automne s'abaissait vers l'horizon dans des nuages couleur de sang.

J'avais fini ma tâche. Effectivement, le lendemain, je reçus un mot du Supérieur du séminaire. Il me disait que, malgré l'occupation allemande, la rentrée serait possible dans quelques jours. Nous étions vers la mi-octobre. C'était clair: il me fallait rentrer. Je montai au bureau du chef du chantier, avec la lettre du Supérieur. Il y avait là un médecin, qui rédigea aussitôt un certificat stipulant qu'avec les brouillards de l'arrière-saison, à cette altitude, ma pleurite évolutive risquait de s'aggraver. J'obtins donc un congé de maladie illimité. Sans tarder je fis ma valise, je dis "au revoir" aux camarades, je dis "adieu" à David, et je rentrai au séminaire. J'appris, quelques jours plus tard, que la nuit qui suivit mon départ, après avoir coupé les fils du téléphone, une section de S.S. est montée à la Girotte. Ils ont cerné les bâtiments qui servaient de dortoirs. Là, ils surprirent les dormeurs. Après avoir fait quelques contrôles de pure forme, ils obligèrent tous les jeunes de moins de 25 ans à descendre sous la menace de leurs armes, mains sur la tête, pour être embarqués dans des camions. David fut de ceux-là. Je reçus de lui un bout de lettre écrite à la hâte sur un papier vert. Il me disait être en route avec un convoi, juifs et non juifs, vers l'Allemagne. A cette époque, on ignorait encore l'existence des camps de concentration et des fours crématoires. Je n'ai jamais plus eu de ses nouvelles. On m'a dit que les jeunes qui avaient été emmenés ce jour-là avaient tous péri en Allemagne.

Ah ! si David était entré au séminaire avec moi...

Je rendis grâce à Dieu. Comme Joseph, mon patron, qui la veille du massacre des Saints Innocents avait obéi promptement à la voix de l'Ange, j'avais eu la grâce de ne pas hésiter. Dès lors, ce fut avec une ferveur renouvelée, que je demandais à Dieu de me montrer toujours avec une grande évidence où était sa volonté sur moi. Il l'a fait. Ai-je toujours obéi ?... Dans certains cas, si j'avais été plus vigilant et plus attentif, qui sait ? j'aurais subi moins d'épreuves.

Je trouvai le séminaire dans une situation analogue à celle qui l'avait limité au temps de l'occupation française. La plus grande partie du bâtiment était ouverte aux illustres vérolés de l'armée du Reich, attaqués à la fois par les Russes et par le tréponème. Nous étions cantonnés, mais un peu moins à l'étroit. Le Supérieur avait tenu bon. Il en imposait tellement par sa haute prestance et son regard de feu... Des cloisons de contre-plaqué délimitaient notre territoire, et nous étions quand même bien chez nous. Je ne garde pas de souvenirs bien précis de cette année 43-44, sinon que les restrictions s'aggravaient, et que notre économe, le père Lacoste, accomplissait des prodiges d'audace pour nous assurer une alimentation non seulement convenable, mais abondante. Il sillonnait le diocèse avec sa voiture, utilisant au mieux ses bons d'essence, pour ramener pommes de terre, blé, légumes, viande, que lui réservaient de fervents catholiques, ici et là, dans les paroisses du diocèse. Nous n'avions pas faim. Ma mère et mes soeurs souffraient bien davantage.

Chaque matin, au petit déjeuner, on nous lisait le communiqué du journal: les nouvelles hallucinantes des bombardements, réconfortantes des efforts et des succès des alliés. C'était le front russe qui dominait tout. On parlait de Stalingrad... Ce n'est que plus

tard que je pus lire le livre fameux, portant comme titre le nom de cette ville fatidique, qui relate les carnages et les choses abominables qui s'y déroulèrent... J'étais évidemment très intéressé par la vie de ce monde - qui n'est qu'une mort désolante et cruelle. Comment ne pas l'être en de telles circonstances ? Mais je ne perdais pas de vue l'objectif premier de toute ma vie, cherchant avant tout le Seigneur, son amour et sa vérité. Nous savions d'ailleurs qu'en dehors de lui, il n'y aurait jamais aucune solution aux problèmes humains: "Sans moi vous ne pouvez rien faire..."

Cependant nous fûmes réquisitionnés par les forces allemandes d'occupation, comme l'étaient tous les français valides, pour la garde des voies ferrées contre les "terroristes". Une fois par semaine, il nous fallait prendre un fusil - dont j'ignorais le fonctionnement - et nous poster, un après-midi entier, dans les alentours de la gare, prêts à crier: "Halte-là !" avec la menace de l'arme, à l'approche de tout individu suspect. Nous ne prenions pas l'affaire au sérieux. Là encore le Supérieur avait bien réussi: le jour de garde était le même pour nous tous, de sorte que la vie du séminaire n'était pas interrompue. Les cours se faisaient normalement. Le 24 mai, c'était un mercredi en cette année 1944, nous étions à la gare, auprès des aiguillages qui dirigent les wagons de marchandises vers les voies de triage. Un coup de sirène retentit: alerte... puis, presque aussitôt, heureusement, "fin d'alerte". Les avions américains ne se dirigeaient pas sur nous.

Le lendemain matin, alors que le chanoine Grattier nous donnait son cours d'Ecriture Sainte: nouvelle alerte, avec les longs hurlements sinusoïdaux de la sirène. Chacun restait libre de gagner le refuge qui lui paraissait le plus sûr: la cave, dont les soupiraux avaient été garnis de sacs de sable, ou bien le jardin, où des tranchées peu profondes avaient été aménagées. Je descendis à la cave. Nous étions là, une douzaine, dans une attente anxieuse, depuis quelques minutes, lorsque le vrombissement des moteurs résonna dans les airs comme un long tonnerre, et tout à coup, le souffle des bombes et leur vacarme déchirant. La terre tremblait. Les murs vacillaient. Nous étions labourés jusqu'aux entrailles par l'épouvante de la mort. Je restai assez calme. Plusieurs de mes camarades gémissaient et pleuraient. Quatre-vingt secondes seulement qui parurent une éternité. Le soleil s'obscurcit. Un nuage épais traînant une odeur de poussière humide, de plâtre pulvérisé, de fumée âcre, apportait jusqu'à nous la désolation qui venait de s'abattre sur la ville, à quelque centaines de mètres... Par bonheur, nous étions tous épargnés: nos vies étaient sauvées, la maison intacte. Les sirènes sonnèrent la fin de l'alerte. Quelle angoisse ! Je tremblai pour maman et mes soeurs. Le Supérieur nous réunit à la salle de conférences, après avoir rendu grâce à Dieu de la protection dont nous avons été l'objet, il nous donna quartier libre: que ceux qui habitaient la ville aillent immédiatement s'informer du sort des leurs et que chacun se rende utile pour secourir les sinistrés. Je courus à la maison. Certaines rues étaient obstruées de déblais... Notre maison était debout; maman et ma soeur Pounette indemnes: elles s'étaient réfugiées dans un abri.

Deux cents bombes étaient tombées sur la ville. Elles devaient se concentrer sur la gare, mais en fait, elles s'étaient éparpillées sur une large zone. La gare avait très peu souffert. Lorsque le vent eut dissipé les nuages de poussière, on put mesurer l'ampleur du désastre. Des maisons entières s'étaient effondrées. L'incendie faisait rage, et élevait vers

le ciel d'énormes panaches de fumée noire, qui montaient avec une vitesse impressionnante. Je vis des flammes de plus de dix mètres s'échapper des fenêtres, du côté de l'église Notre-Dame. C'était l'application exacte de la prophétie de l'Apocalypse: celle qui décrit avec tant de puissance l'incendie gigantesque de la grande Babylone. Le Seigneur lui-même nous donnait une bien autre leçon d'Écriture Sainte que le chanoine Grattier !...

Le bombardement avait eu lieu le matin, peu après neuf heures. Toute notre journée se passa avec les sauveteurs, cherchant à arracher aux décombres les vivants et les morts. Un grand magasin de meubles fut transformé en chapelle ardente, et là, s'alignèrent dans des cercueils, les cadavres mutilés auprès desquels nous eûmes, nous séminaristes, la charge de veiller. Des familles éplorées en reconnaissant l'un des leurs s'effondraient de douleur sous nos yeux. Toute la nuit se passa ainsi, à la lumière des cierges, car l'électricité était coupée, et à la lueur des incendies qui duraient encore et que les pompiers cherchaient à circonscrire en luttant contre le vent. Dans ce magasin, où d'heure en heure, s'alignaient de nouveaux cercueils, il y avait une femme qui s'occupait des cadavres: elle faisait leur toilette funéraire, et les arrangeait le mieux possible. Cette femme était blonde et d'une beauté singulière. Elle ne disait pas un mot. Nul ne la reconnaissait. Elle ne s'est pas fait connaître non plus. Elle était si belle et si étrange que je me demande encore aujourd'hui si elle n'était pas une sainte venue du ciel, envoyée par Dieu pour ce ministère aussi particulier ?... Est-ce sa présence qui écartait de nous toute terreur et toute angoisse ? En effet, nous étions tous dans une paix sereine, en voyant ces morts, et ces choses, si horribles qu'elles fussent, avaient pour moi une sorte de caractère irréel. Un voile était comme interposé entre elles et mon regard, pour que je ne fusse pas accablé de désespérance. Puis il y eut la sépulture générale des victimes, près de deux cents, au cours d'une cérémonie solennelle à la cathédrale, présidée par monseigneur Durieux, notre archevêque.

Je songe aux grandes villes d'Europe et d'Asie, qui, pendant cette guerre 39-45, ont subi des bombardements mille fois plus puissants que celui de Chambéry. Hambourg... Dresde... Je songe à ce que peut être l'épouvante atomique. J'en ai rêvé plusieurs fois, dans d'horribles cauchemars... Dieu veuille qu'ils n'aient pas été prophétiques !... Et pourtant l'Écriture annonce ce "Déluge de feu" qui mettra fin à la "génération adultère et pécheresse"... Qu'allons-nous voir, qu'allons-nous entendre ? Faudra-t-il que l'humanité subisse un châtement si terrifiant pour qu'elle se réveille enfin devant la Majesté du Christ revenant sur les nuées du ciel, et que toutes les nations de la terre se frappent la poitrine devant son amour cyniquement outragé ?

Peu de temps après ces événements, eut lieu la "libération" de Chambéry. Les troupes allemandes, de partout, se repliaient en battant retraite sous la menace perpétuelle des "forteresses volantes"... L'uniforme verdâtre des nazis avait justement la couleur de la déroute. Je revois encore ces visages gris et désolés sous leur casque: angoisse, ténèbres, épouvante. "Celui qui s'élève sera abaissé..." C'est ainsi que les circonstances commentaient sous nos yeux les paroles des Écritures.

Les vacances arrivèrent. Une liesse générale faisait suite aux terribles années de l'occupation italienne, puis allemande. L'armée française se reformait avec des éléments

disparates FFI... FTP... Les “résistants” surgissaient de terre, beaucoup plus nombreux qu’on ne l’avait imaginé. Au contraire, les collaborateurs étaient pourchassés sans pitié. Je me souviens d’un agriculteur des environs de Chambéry accusé d’avoir livré ses produits aux occupants. Je connaissais cet homme. Au cours de l’année précédente j’avais passé quelques jours chez lui, avec un collègue, Victor Arminjon, pour l’aider dans son travail - beaucoup de jeunes acceptaient de faire un travail bénévole. La France souffrait du manque de main d’oeuvre, en raison de ses millions de prisonniers... Ce brave paysan fut arrêté par les “Forces de Libération” qui, au nom du Général de Gaulle, se chargeaient, légalement ou non, qui peut le dire ? d’opérations sommaires de “nettoyage”. Apprenant qu’il allait être traduit en “justice” par un tribunal improvisé, qui pouvait éventuellement le condamner à mort, je me rendis à ce tribunal, et je portai un témoignage véhément en sa faveur. Il échappa au poteau d’exécution. Il n’a jamais su, je crois, que j’avais témoigné pour lui.

Deux de nos Directeurs de Séminaire, l’abbé Lacoste et l’abbé Viale étaient officiers de réserve. Ils reprirent du service à Aix-les-Bains, où de nombreux hôtels étaient réquisitionnés, pour opérer le renvoi des prisonniers allemands et l’accueil des prisonniers français à leur retour de captivité. L’abbé Lacoste me demanda de les rejoindre, du fait que j’avais été chef moniteur pendant les Chantiers de Jeunesse. Je pris donc du service dans l’armée, comme sous-lieutenant. J’étais incorporé dans le plus bel hôtel d’Aix-les-Bains: le Regina. La chambre qui me fut échue avait abrité, paraît-il, des couples royaux... Mon rôle était de surveiller les cuisines et les magasins de vivre, et éventuellement de réquisitionner les produits nécessaires à la marche de cet hôpital militaire, qui abritait dans ses murs resplendissants, une misère indescriptible: des blessés en grand nombre, un millier, peut-être davantage, (?) les uns se traînant sur des béquilles, les autres rivés au lit, d’autres en état de convalescence avancée... Le commandant Raboutet, chargé de cet ex-hôpital allemand passé sous l’autorité française, me fit tailler rapidement un uniforme qui assurait mon autorité et me donnait toutes les compétences nécessaires. J’ai gardé une grande estime de cet homme, qui avait échappé à la mort, mais non à la prison. Il m’en parlait en ces termes: - “Grumel, c’est affreux d’être prisonnier derrière les verrous... C’est un écrasement de la personnalité...” Chaque jour, ou presque, un train emportait en Allemagne des soldats allemands, et un autre train ramenait d’Allemagne des prisonniers libérés. Ils étaient démobilisés, le plus vite possible, pour être rendus à leurs foyers. Quelle ambiance...! Quel chevauchement de détresse et de joie ! Une chanson volait dans les airs, qui célébrait la Belle France aux blés d’or... En fait elle était couverte de ruines: surtout en raison des bombes américaines et du fameux débarquement. On en vantait la réussite, on en cachait soigneusement les désastres... Je ne restai militaire que quelques semaines. C’était en Août-Septembre 1944... L’abbé Lacoste me dit: “ Si vous voulez que votre grade soit reconnu, il vous faut faire un mois ou deux à Saint Cyr ou à Saint Maixent; vous deviendrez alors “Officier de réserve”. Je refusai cette offre. Je ne voulais pour rien au monde retarder mes études de théologie. Je laissai mon uniforme à un jeune homme qui fut tout heureux de l’endosser pour me remplacer dans mes fonctions d’officier d’intendance...

Il y eut à cette époque, au Casino d’Aix-les-Bains, un concert donné en l’honneur du Général de Gaulle. J’y allai, selon les convenances... Je retrouvai le même décor et les mêmes artistes, j’entendis le même concert et la même “Marseillaise” qui avaient acclamé,

quelques années auparavant, le Maréchal Pétain comme Sauveur de la France. Le même cadre de velours rouge cerclé d'or présentait une photographie de même grandeur et de même uniforme. Seul le visage était différent: De Gaulle au lieu de Pétain.

Pendant ces vacances, le séminaire fut à nouveau désinfecté au formol pour en expulser les tréponèmes allemands, jugés tout aussi dangereux que ceux de l'armée française. Nous avons récupéré, pendant l'année 44-45, le libre usage de notre maison. Je n'ai pas de souvenir bien particulier de cette cinquième et dernière année de séminaire, qui s'acheva pour moi en février 45. Elle fut studieuse et fructueuse. Je crois bien que c'est pendant cette année-là, comme fruit des enseignements donnés par le père Berne, que s'est formée en moi une authentique piété mariale. Nous avions un "cercle" qui se réunissait, comme une sorte d'assemblée démocratique, une fois par quinzaine. Chacun y était libre d'exprimer ses opinions et ses doléances, de faire connaître à ses confrères ses découvertes et ses désirs. L'abbé Therme exerçait une vague surveillance sur ce "cercle" et assistait aux palabres. Notre confrère Joseph Tissot professait un zèle ardent pour promouvoir parmi nous la dévotion à la Sainte Vierge Marie. Il en parlait constamment. Il nous faisait part, avec un enthousiasme émouvant, de sa mission sur chacun: former en nous le Christ en ses membres, par sa Maternité virginale et spirituelle. C'était la doctrine de Saint Louis Marie Grignon de Montfort. Il le citait de mémoire. Il le savait par coeur. Je suis entré volontiers dans cette dévotion: cette consécration totale de moi-même à Jésus par les mains de Marie. C'était la spiritualité du "Saint esclavage"... Je tiens toujours cette doctrine comme fondamentale pour que la grâce baptismale s'épanouisse pleinement en tout chrétien. L'abbé Gerbaix, lui aussi, vivait intensément de cet abandon entre les mains de Marie, L'abbé Therme complétait et renforçait tout cela dans ses cours d'ascétisme et de théologie mystique. Cours merveilleux. C'est celui dont je garde le meilleur souvenir. Il nous y exposa, au cours des années de séminaire, les divers courants de la spiritualité chrétienne au long des âges. Ses préférences, manifestement, allaient à l'Ecole Française: Ollier, Bérulle, Emery... L'adhésion au Christ vivant en nous selon ses différents mystères. Mourir au vieil homme avec le Christ pour ressusciter et grandir avec lui. Oui, le séminaire nous formait magnifiquement au Sacerdoce, en nous faisant ainsi goûter aux richesses de la foi apostolique et traditionnelle, en nous fortifiant par les illustres exemples de nos aînés.

Il fallait faire le "pas" du sous-diaconat: l'engagement pour la chasteté. A vrai dire, à cette époque, je n'étais pas encore très fixé sur le sens précis de mon engagement. Je savais certes, que je renonçais au mariage. Cela j'en étais assuré. Mais je ne savais rien de l'attitude pratique qu'il me faudrait prendre avec les femmes, avec la femme... Tout ce domaine m'était fort obscur, et je n'avais pas encore discerné entre la virginité, la chasteté, la continence, et la maîtrise de soi. Tout cela se mêlait dans les ténèbres et les obscurités de ma conscience mal informée, très irréaliste. Je savais seulement d'une manière très claire que, si je renonçais au mariage légitime, je renonçais à fortiori à la fornication, c'est-à-dire à l'accomplissement de l'acte génital hors du mariage. Mais vis-à-vis de mes impulsions sexuelles, que je dominais assez facilement grâce à la bonne discipline du séminaire, je n'étais pas très sûr de mon jugement moral. Où était le péché ? Où était le péché véniel, où le péché mortel ?... J'étais très hésitant, mais je me consolais à la pensée que la confession rendait l'état de grâce, s'il était perdu, et le renforçait s'il ne l'était pas. En fait, la discipline sacramentaire, sur ce point, écartait le problème au lieu de

le résoudre, mais assurait la sécurité indispensable de la conscience. Vers cette époque passa chez nous un franciscain, le père Motte - que nous avons aussitôt surnommé "Rase motte". Il me parut tout particulièrement ouvert, moderne, sociable, entrant facilement en relations... Alors que le père Berne était un contemplatif pur, ce franciscain était surtout un actif. Je le contactai en particulier, et lui posai la question suivante: "A supposer que j'aime une femme, jusqu'où aurai-je le droit de lui manifester mon amour ?" Je n'avais évidemment aucune femme "en vue" à ce moment-là, mais j'envisageais une possibilité en face de laquelle j'estimais bon d'être prévenu... J'avais eu des amitiés féminines dans mon adolescence, comme je l'ai raconté. Je pensais que la chose pourrait se reproduire. Je désirais une lumière pour rester sur la voie droite. Ce prédicateur entendit ma question. Il prit un air grave. Il fut gêné. Je sentis que je touchais chez lui un point sensible, et peut-être la question qui le torturait lui-même ?... Ce fut mon intuition. Je n'eus pas à reposer ma question, il l'avait fort bien entendue quoiqu'il gardât le silence. Dieu ne permit pas qu'il me fit la moindre réponse: il fut comme condamné à une sorte de mutisme, tout comme Zacharie quand il refusa de croire au message de l'Ange Gabriel. Voyant qu'il ne me répondait pas, je sortis. Je ne voulais pas être indiscret, je n'avais nulle autre question à lui poser. Je fus très frappé par cette intervention manifeste de Dieu. Je suis assuré maintenant, au moment où j'écris ces lignes, qu'il devait en être ainsi, et que tout ce que m'aurait dit ce prêtre, ou bien m'aurait induit en erreur, ou bien ne m'aurait strictement rien apporté.

Le jour de l'ordination au sous-diaconat, lorsque l'Archevêque prononça ces paroles: "Si vous le préférez, vous pouvez sans entrave rester dans le monde. Mais si vous acceptez de recevoir cet Ordre, c'en est fait pour l'éternité. Réfléchissez donc, pendant qu'il est encore temps, et si vous persistez dans votre résolution, approchez-vous ici d'un pas..." " C'était là le pas solennel, que tous les assistants attendaient avec émotion. Ma mère m'en avait souvent parlé. "Réfléchis bien, me disait-elle, avant de faire le pas..." Je le fis, non avec la clarté que j'ai aujourd'hui dans la foi, qui me donne la certitude absolue que j'ai bien choisi, mais avec l'assurance que le Seigneur ne manquerait pas de me donner au moment voulu les lumières nécessaires pour dissiper les zones d'ombre qui subsistaient encore dans ma conscience. Ensuite, il y eut la prostration et les litanies des Saints. Je fus content. Je sus que j'étais dans l'axe exact de la volonté de Dieu sur moi.

Quelques mois passèrent. Vint l'ordination au diaconat. Nous reçûmes du père Grattier les indications spéciales concernant les rapports conjugaux, comme la chose était prévue par le règlement du séminaire. Il nous parla avec une parfaite sérénité, tout comme un médecin l'aurait fait. C'était loyal et objectif. Le livre d'Ogino "Au service de l'amour" venait de paraître. Il nous le conseilla. Tout le monde alors s'imaginait que, du moment que l'on pourrait régulariser les naissances, en observant strictement le cycle menstruel, tous les problèmes de la morale conjugale allaient être résolus. Je n'avais pas cette illusion. Je voyais nettement déjà, à cette époque, que la simple connaissance de l'anatomie et de la physiologie humaines ne résolvait strictement rien. Je supposais, par une intuition qui ne me trompait pas, que l'union de l'homme et de la femme, dans l'amour, dans la vérité, devaient avoir des dimensions tout à fait transcendantes à la simple "copulation" animale. Mais tout ce domaine m'était fermé: il était devant moi comme un château merveilleux dont l'intérieur m'était inconnu, sinon interdit. Ce que je ne voyais pas du tout, c'est le sens de la virginité concrète de la femme dont il n'était

nullement question dans l'étude que l'on fit du Sacrement de mariage. La vieille loi de Moïse, si précise sur ce point, était considérée comme tout à fait périmée. On n'en parlait même pas...

J'arrivai donc au Sacerdoce avec un sérieux handicap, qui n'était pas seulement le fait de mon ignorance personnelle et de ma jeunesse, - je n'avais que 24 ans - ... je participais à l'obscurité générale de la conscience humaine et ecclésiastique en tout ce qui concerne la sexualité et la procréation. Certes, il y avait alors beaucoup de tabous, qui sont tombés depuis. Mais nous n'y avons strictement rien gagné. D'ailleurs, je ne voyais pas, à cette époque, le rôle éminent du Sacerdoce au niveau de cette réconciliation profonde, totale, de la créature humaine avec son Créateur, en Jésus-Christ, par la puissance de l'Évangile fondamental: Jésus-Christ, fils de Dieu, né d'une vierge. Je voyais le Sacerdoce comme un ministère que l'Église allait me confier. Déjà j'avais une longue habitude du bréviaire que je disais chaque jour entièrement, depuis que j'avais reçu les premiers Ordres Mineurs. J'étais donc bien disposé à accomplir cette mission, cette délégation de prière, comme aussi la mission de prêcher, de dire la messe, de donner les Sacrements. Et je voyais aussi que je pourrai avoir beaucoup d'autres activités annexes et utiles pour faire avancer le Royaume de Dieu. Certes, j'avais conscience du risque que je courrais, car je sentais très bien ma fragilité même si ma détermination était entière. Mais j'étais assuré par une conviction intense et incontestable que le Seigneur Jésus avait déjà disposé pour moi, dans son Église, dans les rencontres que je ferai, par les livres que je pourrai consulter, tous les éléments voulus pour m'apporter le secours dont j'aurais besoin au moment opportun.

Je fus ordonné prêtre le 24 février 1945, par monseigneur Pierre Durieux. Nous étions cinq à recevoir ce jour-là le Sacerdoce: Maurice Challier, Paul Laubé, Fernand Roulier, Louis Rey et moi. C'était à la chapelle du Séminaire. Ma mère avait brodé, pour la circonstance, une magnifique nappe d'autel, y passant je ne sais combien de nuits. C'était l'offrande de la veuve. C'est sur cette nappe, avec l'évêque consécrateur, que je fis descendre, pour la première fois, sous les apparences du pain et du vin le Corps et le Sang de Jésus-Christ.

La coutume voulait que l'on présentât aux amis et connaissances des "images d'ordination". Je fis imprimer au verso: "La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi Père, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ". (Jn.17/3). Je n'ai plus une seule de ces images: je les ai toutes distribuées. Le lendemain, je célébrai ma "première messe" à l'église Notre-Dame de Chambéry. J'en garde un très vif souvenir. Après l'homélie qui fut prononcée par le père Therme, je pris la parole pour dire "Merci" publiquement à ma mère. Car, elle ne m'avait jamais poussé au Sacerdoce, mais elle m'avait consacré à Dieu comme son fils premier-né, dès ma naissance et peut-être avant. Elle avait été sans cesse la confidente de mes joies et de mes peines. Elle n'avait jamais rien fait pour me retenir auprès d'elle dans les moments les plus tragiques de notre existence familiale, dans notre extrême pauvreté: "Jo, sois fidèle à ta vocation"...

Mais la fidélité à la vocation ne s'arrête pas au jour de l'ordination. Elle m'est encore demandée aujourd'hui. Comment l'Esprit-Saint pourrait-il nous conduire à l'accomplissement des promesses si nous ne sommes pas strictement fidèles ?...

Chapitre 4 -

Professeur au collège de La Villette.

Etre fidèle... Oui, mais à qui ? A Dieu ou aux hommes ? Au Christ ou à l'Eglise ? Dieu, comment l'entendre ? Le Christ, où parle-t-il ? Comment s'exprime-t-il ? Serait-il possible de tenir à la fois les inspirations intérieures - venant manifestement de l'Esprit-Saint - l'intégrité de la foi, l'authenticité de l'Ecriture, et l'obéissance à l'Eglise ?...

A vrai dire, au moment de mon ordination et dans les jours euphoriques qui suivirent, jours de joie, jours de fête, je ne me posais pas tant de questions. Devenu homme d'Eglise, je le serai. Tout me paraissait relativement simple. En fait, depuis les décrets du Concile de Trente, qui avaient défini la foi, la publication en 1919 du Droit Canonique, avec la splendeur de la divine liturgie, et la belle ordonnance de l'Office divin, la précision des rubriques, tout était tellement bien statué et constitué, qu'il ne devait plus y avoir de problème. J'étais sur les rails. Cependant, maman, très intuitive, me voyait assez mal "embarqué" dans ce qu'elle connaissait des structures de l'Eglise. Y serai-je étouffé ? Les ferai-je éclater ? Dans les deux cas, il y aurait conflit. Maman le pressentait. Elle était mal à l'aise en face de l'avenir... J'avais des vues trop hautes sur l'apostolat et ses méthodes, celles qui pourraient atteindre l'universel et l'univers. Je pensais beaucoup à la puissance du cinéma. J'avais écrit un scénario de plus de quatre cents pages pour présenter l'évangile d'une manière aussi exacte, artistique, attrayante que possible. J'y avais mis un soin immense, une grande fidélité au Texte sacré, tout mon coeur. Maman l'avait lu et apprécié, elle l'avait fait taper à plusieurs exemplaires et relier par une amie dactylographe. Je l'ai envoyé à je ne sais plus quelle firme: il est tombé dans les oubliettes. Maman, en me voyant habillé de la soutane et coiffé du chapeau, me disait souvent: "Jo, il faut que tu sois un prêtre libre..." Elle entendait par là: libre de ses activités et de son apostolat. Elle me voyait mal cantonné dans une paroisse, moins encore dans un collège. Elle pressentait sans doute que mon sacerdoce aurait une portée plus large, plus haute.. Je ne vivais d'ailleurs que de l'amour universel du Christ. J'avais parfaitement senti que sa Vérité intéressait tous les hommes, de tous les temps et de tous les pays... Une vérité dont je n'avais pas encore la pleine connaissance.

Je le savais. J'en avais conscience. J'avais pris au séminaire l'habitude de "ne pas perdre une minute". Ordonné prêtre, je continuai. Je dévorais tous les livres dans lesquels je pensais trouver quelque chose. J'eus d'innombrables déceptions. La philosophie aboutit à l'incertitude systématique. L'histoire rabâche l'uniformité des misères humaines.... Seule l'Ecriture m'apportait une nourriture solide.

Après l'ordination nous recevions la "nomination". J'aurais aimé le ministère paroissial. Mon ancien directeur de séminaire, le chanoine Dénarié, avait été nommé curé à Aix-les-Bains, à l'église Notre-Dame. J'aimais beaucoup le chanoine Dénarié. Il m'avait guidé, pendant des années avec une extrême délicatesse et un grand respect pour mon

âme dans les voies de l'amour de Dieu. Il acceptait mes scrupules pour mieux les délier; il modérait mon zèle sans me blesser, il était le témoin discret et le plus souvent silencieux du travail du Saint-Esprit en moi. Le bruit courait que j'allais être nommé vicaire à Aix-les-Bains. Je m'y attendais. Je m'en réjouissais à l'avance.

Mais les circonstances furent toutes différentes. Il arriva que l'abbé Gonthier, qui était professeur de mathématiques à La Villette, tomba gravement malade et dut être hospitalisé. En cours de trimestre il fallait le remplacer au pied levé. Monseigneur Durieux me convoqua et me demanda de bien vouloir accepter ce poste de professeur de mathématiques à La Villette. Je ne pouvais qu'obéir.

Je me retrouvais donc dans les murs du collège, mais, si je puis dire, de l'autre côté de la barrière. On me confia l'enseignement des mathématiques en cinquième, quatrième et troisième; diverses surveillances, celles dont était chargé l'abbé Gonthier, dont un dortoir. Au séminaire la pédagogie nous avait beaucoup intéressés et nous avons été guidés par l'abbé Courtois (Jacques Coeur). J'étais partisan passionné des "méthodes actives". J'essayai de les mettre en application. N'avaient-elles pas donné de bons résultats avec les "Coeurs Vaillants" et les "Scouts de France" ? Dans le domaine des mathématiques, le "travail en équipe", la "discipline librement acceptée", "l'effort généreusement consenti"... hum...hum...! J'eus quelques déboires. Il me fallut assez vite faire marche-arrière, et revenir à des procédés plus classiques, mais efficaces: l'attrait de la récompense, et la menace de la punition. Mes premières armes, dans le domaine du professorat, s'aiguèrent assez vite. Le Supérieur, le chanoine Collomb, toujours le même, qui m'avait vu grandir pendant tout mon collège, ne fut pas mécontent de moi. Il m'a toujours beaucoup aimé. La vie fraternelle, dans le corps professoral, était d'ailleurs extrêmement sympathique: les facéties, correctes, les farces, gentilles, les mots pour rire, les parties de billard, les conversations mi-sérieuses mi-plaisantes, et, il faut le dire, un grand respect mutuel, une volonté sincère de nous aimer selon le commandement du Seigneur, tout cela m'apprivoisa très vite avec le collège, et je me mis à aimer mon métier de professeur et de surveillant.

J'étais au dortoir des petits, le 8 mai 1945, m'apprêtant à surveiller le lever matinal. Nous entendîmes à six heures juste, le carillon de la chapelle ébranler les airs. Puis le Supérieur, passant dans les dortoirs, au lieu du "Benedicamus domino" habituel, cria "Vivre la France !" C'était la victoire, la capitulation de l'Allemagne. Grande fête ce jour-là, messe d'action de grâce, jeux et promenades.... Le drapeau français, au centre de la cour de récréation cessait d'être humilié... Que s'était-il passé ? Pétain avait-il sauvé la France, comme on l'avait chanté à tue-tête ? De quelle victoire parlait-on ? De celle des alliés sur Hitler, ou de celle de De Gaulle sur Pétain ?... Le lendemain de ce jour mémorable, la vie du collège reprit comme à l'ordinaire: notre "devoir d'état" était l'éducation des enfants qui nous étaient confiés.

En fait, c'est tout un jeu subtil de rapports entre les personnes qui constitue la "formation" du collège: non seulement celle des enfants, mais bien plus encore celle de leurs professeurs. J'ai beaucoup plus appris comme professeur que comme collégien; le jugement que portaient sur moi mes propres élèves m'obligea à me connaître et à me corriger. La responsabilité d'un cours contraint celui qui le donne à bien savoir sa leçon, et

beaucoup d'autres avec qui exigent un travail considérable. Je le fis. Je pris goût aux mathématiques, tout en cultivant avec soin le jardin secret de mon âme, l'arrosant par l'Office divin scrupuleusement récité et l'étude de l'Écriture, dont je méditais le texte original à mes moments de loisir. Les vacances arrivèrent très vite. Je fis au mois de Juillet, avec cinq grands élèves un pèlerinage à pied à La Salette. Une dizaine de jours à l'aventure, sur les sentiers élevés et les crêtes; une vie frugale, rude, un logement précaire, sous un toit d'emprunt, dans un fenil rencontré comme par hasard à la fin d'une journée harassante. Des rapports plus vrais, fraternels, entre celui qui portait la soutane et ceux qui hésitaient à la prendre. Finalement ces cinq jeunes sont entrés au séminaire, et, je crois, ont persévéré jusqu'à la prêtrise.

Dès le mois d'octobre, je fus chargé de la surveillance du grand dortoir (celui des grands élèves), et responsable des cours de mathématiques de la cinquième à la seconde. Tous les matins et tous les soirs, je tenais l'harmonium à la Chapelle. On me demanda, en outre, de préparer une licence de mathématiques. J'aurais préféré poursuivre des études de théologie... "Nous n'avons pas besoin de théologien, me dit l'abbé Roulier, professeur de première, mais d'un professeur de mathématiques..." Bon, j'acceptai. De fait, pour l'accomplissement de ma vraie vocation, je suis assuré aujourd'hui qu'une formation scientifique était préférable. La théologie professée dans les Facultés Catholiques devenait dissolvante et lubrique. Elle m'eût fait du mal. Chaque semaine je me rendais à Grenoble, dès le mercredi soir, pour assister, le jeudi matin, au cours de mathématiques générales donné à la Faculté des Sciences. Les théories des "ensembles" n'avaient pas encore pénétré dans les hauts lieux de la culture scientifique, et l'on savait encore de quoi l'on parlait. Les mathématiques furent donc, elles aussi, un objet de contemplation et d'adoration pour Celui qui fait tout avec "nombre, poids et mesure"...

Ma journée au collège était dure: lever à cinq heures. Messe personnelle avant le lever des élèves, que je devais surveiller. A la belle saison, j'organisais, pour mes grands, une petite gymnastique matinale semblable au "décrassage" des Chantiers de Jeunesse. C'était une belle cavalcade dans les escaliers, pour descendre dans la cour et remonter ensuite... Par mauvais temps, nous faisons la gymnastique à l'intérieur. Ensuite, j'étais à l'harmonium pour accompagner les chants de la messe. Un petit moment de répit, avant le déjeuner, pour préparer ma classe. Puis, les heures de cours, 24, 25, jusqu'à 28 heures de cours par semaine répartis suivant les jours. L'un d'eux m'était réservé pour mon congé hebdomadaire. Je descendais à Chambéry manger avec maman ou avec mes soeurs. Le soir, après souper, il fallait reprendre la surveillance du dortoir jusqu'à une heure avancée de la nuit, lorsqu'il devenait probable que les élèves étaient endormis. Je lisais mon bréviaire sous la veilleuse, en union avec les moines qui chantaient matines. Parfois, je corrigeais des copies. Je n'allais guère au lit avant 23 heures, dans le box réservé au surveillant.

Il fallait le faire. Cela dura trois ans, après quoi je fus dégagé de la surveillance du dortoir. Ouf...! Mais, au lieu de continuer sur la lancée des mathématiques, je fus nommé professeur de Seconde; j'enseignais toujours les mathématiques. Un autre professeur se chargeait du grec: c'est pourtant le grec que je préférais. Pour les autres matières, français et latin, je dus tout apprendre. Je le fis pendant les vacances. Je me donnai

comme règle de lire les auteurs que j'étais appelé à enseigner, aussi largement que possible. Travail gigantesque, mais qui m'apprit énormément de choses. Travail qui me donna le goût de l'histoire, de l'histoire réelle: celle qui, à travers les événements, révèle la mentalité des hommes, et à travers leur conduite l'état le plus souvent déplorable de leur conscience. Je vis que celle-ci n'était qu'un fatras de principes contradictoires: que les chefs et les puissants sont souvent les plus timides et les plus timorés; que ceux qui passaient pour sages avouaient leur ignorance et leur incapacité; que les saints se reconnaissaient comme les plus grands pécheurs. Que dire ? Que faire ? Que penser ? L'Eglise même ressemblait à un troupeau errant dans le désert de la bêtise et de l'ignorance, en quête d'une vérité qu'elle n'avait qu'entrevue, dans l'éclair fulgurant du passage du Verbe sur la terre.

Un cher ami, l'abbé Dupuy, doué d'une intelligence puissante et subtile, d'une mémoire prodigieuse, venait d'achever un essai sur l'histoire de l'Eglise, où il montrait que la barque de Pierre avait toujours été sur le point d'être submergée. Il avait rassemblé dans cet ouvrage les faits les plus scandaleux et les plus dramatiques, où s'étaient gravement compromis les hommes d'Eglise. Il l'avait fait dactylographier, par une personne qu'il craignait d'avoir scandalisée par l'énoncé de vérités trop crues, trop dures à entendre ou à lire... Ce livre ne fut jamais publié. "Il doit rester secret," disait-il. Nous n'en parlions qu'entre nous. Mais en fait il constituait un admirable acte de foi: il démontrait par un contraste saisissant entre les plus épaisses ténèbres et la lumière la plus éclatante, que Dieu est le Maître de l'Histoire, et qu'il est Maître aussi de l'impossible. L'Eglise, composée de pécheurs, dont les plus grands sont les plus haut placés - souvent - est sainte en raison de l'Esprit de Dieu qui se sert de ces instruments-là pour faire passer dans la chair dolente et morbide l'oeuvre immense de la Rédemption.

L'abbé Dupuy réussissait admirablement avec les élèves de quatrième. Il menait sa classe comme un jeu, sachant créer une émulation extraordinaire. Génial en psychologie, il était resté éminemment jeune. Il affichait un détachement total pour tout ce qui n'est pas essentiel. Il avait déjà beaucoup souffert. Précédemment, dans le diocèse de Nice, il avait été curé à Coursegoules, village perché contre un rocher aride, en altitude. Les touristes le visitent aujourd'hui en curieux, comme les ossements desséchés d'un monde révolu. L'abbé Dupuy racontait sur son ministère des histoires inénarrables, qui commençaient toujours par ces mots: "Quand j'étais curé à Coursegoules..." Il desservait alors plusieurs paroisses sur une distance de 35 kilomètres, n'ayant pour tout moyen de transport qu'un malheureux vélo, avec lequel, déjà, il avait fait le tour de la Méditerranée. Quittant la ville de Nice par la promenade des Anglais, il avait suivi la côte jusqu'à Perpignan, descendu jusqu'à Gibraltar à travers l'Espagne... Maroc, Algérie, Tunisie... traversé en bateau-stop de Tunis à Brindisi, et remonté toute la botte italienne... De belles vacances au grand air...

Il est vrai qu'il avait une force et une résistance physiques exceptionnelles. Chaque dimanche il assurait trois messes dans trois de ses paroisses. Il s'imposait quel que fut le temps, froid, pluie, chaleur, une longue randonnée pour aller de l'une à l'autre. Quelques femmes pieuses, âgées, attendaient le Corps du Christ: il se devait d'aller le leur présenter dans la Sainte Communion. Appelé à faire une sépulture, très loin, dans un hameau perdu de la montagne, où subsistait encore une chapelle délaissée, il s'y rendit la veille au soir. Il n'y trouva d'autre hospitalité que celle du clocher où il passa la nuit à même le sol, sur un

amas de débris - chandelles brisées et chiffons mités - enveloppé dans le drap noir des morts qui servirait le lendemain. Jean Dupuy nous racontait la sobriété et la rudesse de sa vie ascétique, très semblable à l'héroïcité des Pères du Désert. Il y avait, nous disait-il, à Coursegoules un gendarme qui de temps à autre venait prendre avec lui son repas du soir: quelques tartines autour d'un pot de vin rouge. Ils se racontaient alors l'un à l'autre les étranges péripéties de leur vie : le gendarme à la quête des voleurs, et le prêtre à la conquête des âmes. "Monsieur le curé, lui dit un jour son compagnon de solitude: je me demande comment un homme comme vous, original comme vous êtes, avez eu la vocation... " L'abbé Dupuy lui répondit: "Ca m'est venu comme l'envie d'aller pisser: je n'ai pas pu y résister..."

Dès son arrivée au collège, le Supérieur lui confia la classe de quatrième. Il devait y enseigner le grec, dont il avait perdu le souvenir. Je l'aidai, pendant un après-midi entier à préparer sa première classe: les consonnes, les voyelles, leur prononciation... Il se débrouilla très bien. Quelques jours plus tard il devait donner une leçon de géographie, la première, qui expliquait la situation respective dans l'espace, de la terre, de la lune et du soleil.... Il ne s'était jamais posé cette question. Il vint me trouver. Je lui donnai quelques notions d'astronomie. Il eut grand-peine à comprendre que la terre n'est pas immobile, qu'elle est animée de plusieurs mouvements: sa translation annuelle, sa rotation diurne. Quant à la lune qui tourne elle aussi, ses phases, pour la première fois de sa vie, lui devinrent presque intelligibles. Je ne sais comment il a transmis à ses élèves cette inquiétude qui l'a saisi en apprenant que le sol n'est pas immobile sous ses pieds...

Une année, aux premiers jours de Juillet, début des vacances, l'abbé Dupuy nous dit: "Je vais faire une virée du côté de Montmélian..." Le vent le poussa vers le sud tout le long de la vallée du Grésivaudan, jusque vers Grenoble et Valence. Puis, le mistral le descendit sans effort le long du Rhône, jusqu'à Montpellier et Béziers. Il parvint aux frontières de l'Espagne. Il la traversa. Il avait ficelé sa soutane sur son porte-bagage. Il la perdit. Du coup, il se retrouva en culottes courtes. Un prêtre en short ! En Espagne ! Sous Franco ! Il eut des démêlés avec la police, et le Consul de France intervint pour qu'il ne fût pas interné. Il m'envoya de Saragosse une carte postale, représentant une belle andalouse, portant au verso ces mots tirés du Lauda Sion: "Quantum potes, tantum aude: Ose autant que tu peux". C'était son programme. Il avait le génie du risque gratuit. Lorsqu'il était à Nice, il avait trouvé sur la côte abrupte, un rocher escarpé qui lui servait de plongoir. Il se jetait dans les airs d'une hauteur vertigineuse, peut-être quarante, cinquante... mètres... pour faire une belle gerbe d'écumes sur les houles... Il était un délicieux compagnon. Je ne l'ai revu, après son départ du collège, qu'une seule fois. Il avait pris un peu d'embonpoint, mais avait gardé toute sa foi et son enthousiasme d'enfant, toute son ardeur de vivre. Il avait écrit un livre dont le titre était: "Dieu". Il devait y avoir de très belles choses dans ce livre: Dieu infini en amour, en puissance et en sagesse, l'était aussi en audace, tout comme lui. Par la suite j'appris qu'il avait été frappé de rhumatismes, et qu'il devait se déplacer en s'appuyant sur une canne....

Mes élèves furent pendant plusieurs années le miroir de mon âme. Comme je ne réussissais pas en tout, ni avec tous, comme j'étais aimé, mais pas autant que je le désirais, je vis que ma "formation" de clerc était loin d'être totale, ni même satisfaisante. Ce dont je me contentais décevait les autres... C'était inquiétant. Je devinais en moi

certaines lacunes, mais je ne les discernais pas clairement. Je rêvais souvent que j'avancerais sur un terrain creusé de fosses profondes, cachées sous mes pas. Il est vrai que j'avais une certaine rudesse qui en rebutait quelques-uns. Étais-je trop exigeant, trop attaché à la réussite intellectuelle de mes élèves ? Je vois, avec le recul du temps, que je n'avais pas saisi la valeur incomparable de la personne. Je supportais difficilement que les intelligences suivent des méthodes différentes de la mienne. Ce qui me paraissait clair devait l'être pour tous. Le chemin que j'avais suivi était, me semblait-il, le meilleur. Je devinais en moi un manque d'amour, un manque de charité. C'est pourquoi, tous les matins, à la messe, j'ajoutais une oraison spéciale: "Ad postulandam caritatem" (pour demander la charité). Elle figurait dans le vieux missel romain, avec beaucoup de vieilles oraisons lapidaires, ciselées dans un admirable latin..... Où sont, après Vatican II, les neiges d'Antan ?...

Le Seigneur me donna l'amour que je lui demandai: ma situation psychologique s'améliora grandement, et mes élèves le ressentirent. Par la suite, je reçus de Dieu la grâce d'aimer à tel point que, malgré des épreuves indicibles, mon cœur ne s'est pas endurci ni révolté. Certes, j'ai eu des réactions d'agressivité, celles du vieil homme. Je ne pense pas qu'elles aient atteint, à aucun moment, mon âme profonde. Dieu soit loué pour l'assistance constante de sa grâce !

On me chargea du théâtre pour succéder à l'abbé Rolland qui quittait le collège pour un poste de curé. Lui-même avait organisé des comédies improvisées, pour agrémenter de sel la vie commune du corps professoral. En voici quelques-unes.

Les chambres des abbés Carret et Sulpice étaient contiguës, séparées par une cloison sonore. Un soir, Noël Sulpice s'absenta. Carret ne le sut pas. Il se retira vers 22 heures, comme d'habitude, se coucha et s'endormit. Vers minuit, l'abbé Rolland et quelques confrères admis dans la confidence, s'introduisirent à pas feutrés dans la chambre de Noël. "Beppo" s'assoit sur le lit, tout proche de la cloison. Il feint d'être malade, pousse des gémissements intermittents, plaintifs, déchirants.... L'abbé Carret se réveille. "Noël, tu es malade ? Qu'est-ce qui se passe...?" Pas de réponse; quelques minutes... La nuit reprend son cours. Brusquement, Beppo élève la voix. Il tire de sa gorge profonde des râles caverneux. Carret s'affole: "Noël... Noël... Qu'est-ce que tu as ?..." Silence... qui se prolonge. Carret se rassure: c'était un mauvais rêve. Il commence à s'assoupir. Un furieux bruit de vomissement le réveille. Des glapissements désespérés, entrecoupés de sanglots... "Noël, tu es malade ?... Noël... Noël..." Pas de réponse. Dans la chambre de l'abbé Sulpice impossible de se tenir de rire. Il le faut cependant. On entend Carret se lever. Il va vers la porte... Il hésite. C'était sans doute un cauchemar. De longues minutes encore, sous la clarté d'une lune complice qui rit à travers les rideaux. Carret s'est recouché. On a entendu le sommier grincer. Il a peine à s'endormir. Il se retourne dans son plumard. Le calme est revenu. Il retombe dans le sommeil. Rolland, une cuvette d'émail en main, assis sur le bord du lit, élève à nouveau la voix. Cette fois c'est sérieux: des hurlements, des suffocations d'étranglé... angoisse mortelle. Un bruit de vomissements à déchirer les entrailles. Carret s'est relevé. On entend ses pas dans la chambre voisine. Mais le silence revient. La crise de Noël a-t-elle cessé ?.... Carret s'approche de la cloison: "Noël... Dis-moi ? Qu'est-ce qui t'arrive..." Pas de réponse. Faut-il se recoucher ?... Oui, de nouveau le sommier grince. Bientôt tout est calme, reposé.

Une brise légère accompagne de son doux frémissement le chant du rossignol... Tout à coup, Beppo jette à terre la cuvette d'émail, bouscule quelques chaises, hurlant de douleur. Un cri, un seul... le dernier soupir ! Carret a bondi... ses pas dans le corridor obscur... Il tâtonne sur la porte de Noël pour trouver la poignée. La voilà, il ouvre. Il appelle "Noël Noël..." Personne ne bouge. Il cherche, sur le mur, l'interrupteur. Il balbutie effaré: "Noël, Noël..." Ca y est, il a trouvé le bouton: la lampe s'allume...

Nous étions comme bien souvent réunis après la prière du soir, dans le bureau du Supérieur - c'était encore le chanoine Collomb - pendant les vacances de Pâques, quelques jours avant la rentrée... La nuit était tombée. La menace communiste pesait alors sur la France. Le Supérieur évoquait les dures années de sa jeunesse, lorsque l'Etat laïc expulsait les religieux et poursuivait les prêtres. Soudain, nous entendîmes dans la cour, au-dessous des fenêtres du Supérieur, des insultes ordurières criées par des voix avinées: "A bas les curés... A bas les ennemis du peuple..." Puis des coups de feu. Qu'est-ce qui se passe ?... Qui sont ces gens ? Ils criaient de plus en plus fort: "A bas les curés..." De nouveau les détonations des pistolets. L'abbé Roulier, ancien combattant, officier artilleur, dit au Supérieur: "Tu ferais bien de fermer les volets..." D'autres disaient qu'il fallait appeler la police. D'autres protestaient contre la grossièreté insensée de ces pauvres gens. Le Supérieur, sentant monter la colère, s'approche de la fenêtre. Il l'ouvre, avec précaution, tout en s'écriant: "Messieurs, j'ai fait la guerre... Je n'ai pas peur de vous. Si vous n'êtes pas des lâches, paraissez ici à la lumière..." Ce discours excita leur hargne. "Vieux con... Ferme ta gueule... A bas les curés..." Et de nouveau les coups de feu... Mais les voix s'éloignaient... Le Supérieur prenait sa revanche: "Lâches, malotrus, imposteurs, grossiers personnages, têtes brûlées, chenapans, gibiers de potence... écoutez plutôt la voix de votre conscience... " - "Merde !..." Le cri ébranlait les échos, entre les grands murs de la cour... Puis plus rien... Le chanoine Collomb, écarlate, inondé de sueur, ferma la fenêtre. Il conclut: "Des voyous, pris de vin... Les produits dépravés de l'école laïque..." La conversation reprit son cours. Quelques instants plus tard, l'abbé Rolland et Hugonnard arrivèrent : "Bonsoir, monsieur le Supérieur." - "Ah vous voici... Eh bien, vous n'avez rien entendu?..." - "Non" répondit Rolland, innocent comme un nouveau-né... Il tenait toutefois à la main un pistolet à bouchons, qu'il ne montrait pas, mais que tous nous pouvions voir. Et le Supérieur de raconter, avec toute son indignation... Et Rolland ponctuait: "C'est déplorable, Monsieur le Supérieur, c'est déplorable... L'effondrement de la civilisation chrétienne... C'est déplorable..."

Au cours de ces réunions de professeurs, la conversation s'en allait sur les histoires de la guerre de 14. Le Supérieur, le Chanoine Collomb, avait été caporal infirmier. Au cours d'un repli dans un village de l'arrière, il fut amené à remplacer la sage-femme. La chose s'était sue. Il arrivait donc que l'abbé Roland lui demandait: "Racontez-nous, Monsieur le Supérieur, comment vous avez, un jour, assister une femme dans son accouchement." - "Ah vous me le demandez tout le temps... Je l'ai raconté une fois, ça suffit ! - Où cela se passait-il, monsieur le Supérieur, n'était-ce pas au Chemin des Dames ? - Mais non, voyons, allons... Au chemin des Dames, nous avons autre chose à faire ! - Comment donc s'appelait ce village ?... Et cette femme quel âge avait-elle ?... Vous vous rappelez de son nom ?... Etait-elle chrétienne au moins ?... - Mais bien sûr, voyons... L'enquête policière n'aboutissait jamais. L'abbé Rolland, avec un air de

désolation : “Vous avez tort, monsieur le Supérieur de ne pas nous faire profiter de votre expérience... On ne sait jamais ce qui peut arriver...”

L'abbé Carret, devenu Supérieur, avait la hantise de l'incendie. Il ne se couchait pas le soir, sans avoir vérifié par lui-même tous les poêles allumés dans les classes, les études ou les corridors... Souvent l'abbé Rolland, au milieu de la conversation, humait l'air, en faisant la grimace... “Ca sent le brûlé”, disait-il, d'un ton tellement persuasif que le Supérieur s'en allait fureter partout...

L'abbé Revillet avait acheté des chemises à un voyageur de commerce qui passait par là. Il se vantait d'avoir fait une bonne affaire... “Tu t'es fait rouler”... lui disait Rolland. Ce qui suscitait la diatribe. Quelques jours plus tard le colis arriva. L'abbé Rolland le saisit, le monta dans la chambre de Révillet, et le jeta sur l'armoire. Il était possible de l'entrevoir, en entrant. “Et tes chemises... ?” Lui demandait Rolland... “J'ai reçu la facture, mais pas encore les chemises...” - “Tu vois, je te le disais... Et tu as versé des arrhes ?” - “Bien sûr...” - “Il faut leur écrire, réclamer...” L'abbé Revillet envoya une lettre. La maison de lingerie de Roubaix répondit, en mentionnant la date de l'envoi... - “C'est la poste. Un employé a mis la main sur tes chemises. Tu penses ! Des chemises comme ça, luxueuses. Ca excite la convoitise...” La poste répondit qu'il n'était pas possible de retrouver un colis non recommandé... L'abbé Rolland conseilla à son confrère de s'adresser aux chemins de fer. “Je te porterai la lettre à la poste...” Au nom des chemins de fer, Rolland répondit que le colis avait été acheminé d'abord par une société de cabotage d'eau douce... Et de donner l'adresse. Révillet écrivit... Jusqu'au jour où, entrant dans la chambre de Révillet, Rolland lui dit: “Dis donc, qu'est-ce que tu as sur ton armoire, là...”

De vrais gamins....

Entre les “Modernes” et les “Anciens” s'allumaient parfois de vives controverses, je veux dire entre les anciens professeurs, plutôt “Action Française”, et les jeunes plutôt “Démocrates,” abonnés aux hebdomadaires socialisants, genre “Sept Jours”, “le Sillon”... L'abbé Rolland excellait à jeter de l'huile sur le feu, pour animer la conversation. Il y eut un soir une querelle littéraire, l'abbé Roulier, en bon professeur de Rhétorique, conscient de son éminente responsabilité vantait les “Auteurs” dignes de ce nom: Eschyle, Sophocle Euripide, Platon... qui depuis la plus haute antiquité jusqu'à Montaigne avec ses “Essais,” et Erasme avec ses “Adages”, avaient abordé les questions fondamentales de la destinée humaine, si poignante à toutes les époques, jusqu'à Pascal qui, malheureusement, n'avait pas eu le temps d'achever le Livre des Livres: l'Apologie de la Religion chrétienne.... L'abbé Rolland apporta un bémol à son enthousiasme nostalgique: “Les modernes aussi, monsieur le Chanoine, savent évoquer d'une manière poignante les profondeurs du coeur humain, les questions hallucinantes de la conscience universelle... Il y a des pièces de théâtre, des films même, que vous feriez bien de connaître...” - “Moi ? perdre mon temps dans les salles obscures ? Devant des arlequins frivoles ?...” - “Mais non, mais non, monsieur le Chanoine... Vous êtes trop catégorique. Il faut connaître avant de juger.... Tenez un film passe maintenant sur les écrans de Chambéry. Tout le monde y court... C'est un succès phénoménal... Un jour ou l'autre vos élèves vont vous interroger. Vous devriez aller voir ce film...” - “La pensée n'est pas dans les images, mais dans le

style...” - “Il y a du style dans ce film. C’est du cinéma parlant... Nous n’en sommes plus aux films muets de Charlot...” - “Charlot.. La coqueluche des imbéciles...” - “Mais non, Charlot a du talent, un grand humour , une critique subtile... Je vous assure: vous devriez aller voir le nouveau film de Laurel et Hardy...” Tous approuvaient l’abbé Rolland, vantant ces deux héros américains, dont l’intérêt dépassait de loin Corneille, Racine, La Bruyère.... L’abbé Roulier se laissa fléchir. Il descendit à Chambéry, avec toute sa dignité ecclésiastique et paya sa place pour s’asseoir au milieu du vulgum pecus. Il revint. Pendant plus d’une semaine, il garda un froid silence. Avait-il vieilli brusquement ? Etait-il vexé ? Non point. Il avoua: “J’ai pleuré pendant près de deux heures sur la bêtise de l’homme déchu...”

Cependant la guerre froide s’établissait entre l’URSS et les Etats-Unis... On parlait des forteresses volantes toujours en rotation au-dessus du cercle polaire; des radars qui surveillaient l’horizon sur des milliers de kilomètres, prêts à donner l’alerte... L’abbé Mollard, professeur d’Anglais, prenait les informations sur la BBC. Nous étions réunis un soir chez lui, avec le Supérieur, qui tremblait à l’idée d’une guerre éclair. Dans de telles conditions, la responsabilité qu’il avait vis-à-vis des collégiens et de leurs familles le faisait trembler. Or voici que pendant les informations venant de Londres, tout à coup le speaker s’interrompt pour annoncer: “Nous informons nos auditeurs que les divisions blindées de l’armée rouge viennent de franchir la frontière et envahissent la Pologne...” D’autres détails étaient donnés, chargés des plus sombres pronostics. Le Supérieur avait cessé de sucer sa pipe. Il blâmait. La musique interrompt ce bref communiqué. “Demain, dit-il, je licencie les élèves... Je vais immédiatement téléphoner à la gendarmerie...” Nous eûmes toutes les peines du monde à le retenir. “Ne vous affolez pas... Rien ne presse. Nous avons au moins huit jours devant nous...” Il nous fallut, pour le calmer, lui expliquer que l’abbé Rolland avait tendu un fil conducteur reliant le haut parleur du poste de radio avec un microphone placé dans la chambre voisine....

Cet abbé Rolland qui m’avait très marqué dès le collège avait une grande sensibilité poétique et littéraire. Je me souviens qu’il chantait souvent une chanson d’une mélancolie poignante: “Souliko...” “Dis-moi, où es-tu, Souliko ?” Souliko était la femme bien-aimée que la mort avait enlevée, et que le poète cherchait en tout lieu, interrogeant les fleurs, les arbres, les oiseaux... les nuages, sans jamais obtenir de réponse. J’avais trouvé cette chanson sur un recueil, et je la jouais au piano, pendant la récréation. Elle résonnait en moi comme une sorte d’avertissement prophétique...

Je marchais sur les traces de l’abbé Rolland, comme metteur en scène. Je fis jouer à mes élèves plusieurs pièces de Molière sur le “ton naturel”. Une année, nous avons monté le Polyeucte de Corneille. Pièce très prisée, à cette époque, dans les collèges libres. “Elle a trop de vertu pour n’être point chrétienne...” Il y a dans cette tragédie de très beaux vers, d’admirables passages, mais aussi des longueurs farfelues et des tirades ronflantes... On s’en aperçoit aux répétitions. J’eus l’audace inouïe de corriger Corneille. Je substituai à ces tirades des vers de mon cru: des alexandrins sans hiatus, à rimes riches, où les hémistiches s’encadraient dans de belles césures, et qui, je crois, signifiaient quelque chose. Mes élèves les aimaient bien, ceux qui étaient sélectionnés

pour jouer la pièce, et qui étaient tenus au plus grand secret. Il y eut des paris pour voir si, le jour de la représentation, le Supérieur, féru de Corneille, s'apercevrait du subterfuge. Personne ne s'aperçut de rien. Le Polyeucte amélioré passait bien la rampe. Quand plus tard, j'avouai au Chanoine Collomb que j'avais travesti certains vers, il s'écria "Oh, Joseph ! ce n'est pas possible !..." J'avais commis un sacrilège...

L'un de mes élèves, nommé Pichon, était un garçon étonnant. Il avait une aversion viscérale, congénitale et insurmontable pour toute espèce d'étude. Il était nul en latin, et très au-dessous de la nullité en mathématiques. Je chiffrais ses copies en nombres négatifs. En français seulement, il avait ici ou là quelques aperçus de velléité d'intérêt et de travail. Il n'avait aucune mémoire, pour la bonne raison qu'il n'avait jamais fait l'effort le plus minime pour la meubler de quoi que ce soit. Il répudiait farouchement l'encombrement des connaissances. Mais il avait de la finesse, et je l'aimais beaucoup. Il avait confiance en moi. Il venait souvent me voir, et sa conversation était agréable. Un jour il me vint l'idée de le faire monter sur les planches, avec un texte difficile: la folie d'Oreste, dans les deux dernières scènes d'Andromaque. Il mit bien des jours pour se fourrer dans la tête et les mâchoires ces vers prodigieux. Je le pris en particulier pour l'aider à les déclamer, à les mimer, presque à les danser, car ils le méritent. Il se pénétra de la fureur dramatique de l'assassin confus de son crime, écrasé par son remords, trahi par un amour qu'il croyait véritable... Nul n'a mieux décrit que Racine, en ce passage, le désarroi du réveil de la conscience qui, tout à coup, le crime perpétré, découvre sa folie. Mon jeune élève déclama ces vers célèbres avec une telle puissance et une telle gravité que toute la salle en fut médusée, avant de crépiter en applaudissements frénétiques. Le Supérieur, les professeurs, n'avaient jamais imaginé que Racine pût atteindre de telles dimensions théâtrales. On cria; "Bis, bis..." Et la deuxième reprise fut meilleure que la première. Ce garçon fut délivré d'un seul coup de sa langueur intellectuelle. Il avait en outre trouvé sa voie. Son père le voulait fonctionnaire, dans une situation confortable; il s'obstina à devenir comédien. Je crois qu'il l'est encore.

J'avais aussi un autre élève qui, lui aussi, avait confiance en moi: André Nanterme, d'une timidité excessive, au point que, lorsqu'il récitait, sa gorge se serrait et qu'il ne parlait plus que du bout des lèvres. Ses capacités intellectuelles étaient moyennes... et comme il avait bien du mal à réussir - surtout en mathématiques, - il risquait fort de douter totalement de lui-même. Mais il avait une conscience droite, un coeur généreux. Je lui confiai le rôle de "Scapin" dans les célèbres "fourberies". C'était une gageure. Mes confrères me disaient: "Nanterme dans le rôle de scapin ! Tu es fou..." Nous allions assurément à un fiasco. Mon jeune garçon prit ce rôle comique très au sérieux. Il est long, pénible, exige à chaque instant des changements de ton, une mimique sans cesse en évolution. Il n'y a pas un mot de trop, et toutes les astuces des réparties, souvent énigmatiques, doivent être bien sorties dans l'articulation, le ton, les gestes, l'attitude, pour révéler tout leur esprit subtil. Il y eut de nombreuses répétitions. Je dispensais mon "Scapin" de plusieurs devoirs pour qu'il eût le temps de bien apprendre son rôle. Le jour de la séance arriva. Quelle émotion, aux premières syllabes...! C'était la première fois que nous entendions en public, la voix de cet adolescent jusque-là outrageusement effacé. Une voix tantôt chaude et agréable, tantôt sèche et piquante. Ce fut un succès fou. Ce jeune homme avait la vocation sacerdotale. Il est prêtre aujourd'hui. Il prêche

admirablement. En plus il a gardé tout son talent de comédien et d'imitateur. Que de fois il m'a imité moi-même comme prof. de math...!

J'écrivis une pièce de théâtre sur Saint François de Sales, en quatre actes, très fidèle à l'histoire. En deux heures de représentation, elle évoquait le libre choix qu'il fit à Dieu de se donner à son service, son apostolat dans le Chablais, et la célèbre entrevue qu'il eut avec Théodore de Bèze en risquant sa vie au coeur de la Genève calviniste et intransigeante de cette époque. Elle était très belle, cette pièce, très prenante. Elle eut beaucoup de succès. Je l'ai fait jouer plusieurs fois. Je ne sais ce qu'elle est devenue. J'écrivis aussi une tragédie sur Saint Saturnin: à vrai dire, j'ai dû là inventer beaucoup de traits, les détails de la vie de ce saint Évêque étant bien oubliés.. Les peintres et les sculpteurs n'ont-ils pas le droit de faire des portraits et des statues fantaisistes ? Sur la paroisse de Méry, où mon ancien professeur, l'abbé Bourbon était curé, il y a, dans une gorge étroite adossée contre le rocher, une chapelle dédiée à Saint Saturnin. Chaque année, pendant les vacances, on y célébrait la messe, suivie de réjouissances champêtres. C'était un pèlerinage très couru. Cette année-là, la fête se termina, à la tombée de la nuit, sur le parvis de l'église paroissiale de Méry. Nous y avons dressé une scène sous le feu de projecteurs bricolés dans des boîtes de conserve. La façade entière blanche et lisse reflétait le son et la lumière. C'était un peu le théâtre antique. Trois actes. Des prêtres païens, à la solde d'un tyran sanguinaire, prétendaient immoler une jeune fille en victime sacrificielle à leur idole, pour le succès d'une opération militaire.. L'éternelle et malheureuse Iphigénie... C'était dramatique au plus haut point, tout semblait perdu sous le poids du fanatisme, lorsque saint Saturnin intervint, par sa renommée d'abord, puis par sa personne, pour la libération de cette fille et la proclamation des vérités de la foi. C'était formidable et percutant; un moment très bon pour mes élèves et pour moi. Le curé, l'abbé Bourbon, était ému jusqu'aux larmes, et ses ouailles, fortement impressionnées par la figure de saint Saturnin, furent fortifiées dans leur confiance en Dieu libérateur des consciences et des personnes.

Je crois en la puissance du théâtre. C'est lui qui a formé et exprimé la civilisation grecque, en ces siècles d'une culture inimaginable, où les bergers et les porchers composaient des tragédies, où les acteurs étaient capables de réciter leur rôle après avoir entendu une seule fois sa lecture par l'auteur ! La liturgie devrait être un théâtre, où les spectateurs sont aussi les acteurs. Le Moyen Age jouait sur les parvis des cathédrales des drames inspirés de la foi, et le peuple communiait alors dans la même contemplation des Mystères. Je pense donc que le Royaume ne peut venir, ni ne saurait subsister sur la terre sans une puissante expression théâtrale, qui en manifeste toutes les données éminemment poétiques. De nos jours le pouvoir du théâtre - et son extension, le cinéma et la télévision - sont tombés en grande partie aux mains de Satan, qui s'en sert pour faire oublier la vérité et occuper les gens par des sottises. Tels les opéras de Wagner, où le plus grand art s'asservit à des fables ridicules. On se lasse, finalement de la vanité, même si elle est bien dite, illustrée par l'éloquence et la musique. Viendra un temps, il est tout proche, où le théâtre exprimera les plus profonds désirs de l'homme, qui ne peuvent être accomplis que dans la Foi.

C'est à cette époque que je décrochai un diplôme de Mathématiques Générales à la Faculté de Grenoble. En Juillet, le jour de l'examen, j'avais négligé de tourner la page

des données des problèmes, et je n'avais fait que le premier exercice qui se trouvait au recto.... J'ai donc échoué. En octobre, il y eut une épreuve sur un paraboloïde hyperbolique. Ce fut bon. Je fus convoqué à l'oral. Je m'y rendis à vélo, pour revenir l'après-midi par le col de la Charmette. C'est ainsi qu'un bon exercice physique dissipa rapidement les tensions nerveuses de l'examen et de sa préparation.

Je me souviens avoir prêché dans diverses paroisses, sur l'invitation du curé, lorsque mes occupations de professeur me laissaient la libre occupation de mon temps: pour les Pâques, pour Noël, les fêtes paroissiales, les communions solennelles... A Curienne une année, pour la fête de Saint Etienne, patron de la paroisse. Au Noyer, village perché dans les Beauges. A Aillon le Vieux, où résidait mon cher ami l'abbé Porraz. A Sainte Reine, en franchissant le col du Frêne, 700 mètres de dénivellation sous la pluie... bien réchauffé à mon arrivée par l'abbé Georges et sa mère... A Saint Sulpice, où l'abbé Dulac, d'illustre mémoire, était curé, je prêchai une retraite de communion solennelle. Je remarquai la fresque au-dessus de l'Autel central: le livre de L'Evangile ouvert sur la croix. Tout un programme... Je ne prévoyais pas que je serais un jour curé de cette paroisse... L'abbé Dulac avait laissé de côté la botanique et le grec... Il lisait et méditait la Somme Théologique, pour y trouver une réponse à la question de l'enfer et de la damnation éternelle. Il craignait pour ceux de ses paroissiens qui n'avaient pas la foi chevillée au corps. Il les voyait à l'avance, un peu trop vite, sans doute, condamnés par un juste jugement particulier.... "L'enfer n'est peut-être pas aussi terrible qu'on le dit" disait-il pour se consoler. Il dissertait longuement sur ce sujet des "fins dernières", me prenant à témoin dans ses réflexions. Je trouvai un abbé Dulac bien différent de l'image que j'en avais gardée depuis le collège. Maintenant que j'étais prêtre, il me parlait d'égal à égal, avec une amitié cordiale.

Nos relations entre professeurs avaient aussi ce même caractère. Il n'y avait pas de "travail en équipe". Chacun faisait sa classe comme il l'entendait, et gardait la pleine autonomie de sa conscience personnelle, ou de ses diverses opinions. Notre unité était scellée une fois pour toutes dans la même profession de foi. Chacun disait sa messe en son particulier et récitait son bréviaire. C'était bien...

Je gardai toujours un grand attachement à ma mère qui était pour moi, pour ainsi dire, la seule femme au monde. Une ou deux fois par semaine, j'allais prendre avec elle mon repas de midi. Elle me préparait un plat savoureux. C'était une fête pour elle, et pour moi un grand réconfort de lui confier mes soucis de professeur, et les joies aussi de ce "métier", de ce ministère si enthousiasmant: susciter l'éveil de l'intelligence chez les jeunes garçons qui m'étaient confiés. Maman écoutait, et communiait à mes idées, attentive à mes désirs. Elle se réjouissait de me voir heureux dans l'accomplissement de mon Sacerdoce. Du moment que mes soeurs étaient mariées, il lui semblait qu'elle avait accompli sa tâche sur la terre. Elle ne faisait aucun projet. Elle était tout orientée vers son passé, sa jeunesse: c'est à cette époque qu'elle me raconta les quelques souvenirs qu'elle gardait de son enfance. A vrai dire, dans l'orphelinat où elle avait été reléguée, depuis l'âge de quatre ans, elle avait connu surtout la monotonie des jours, sous la férule d'un règlement sévère, sans aucune "ouverture au monde", avec la seule joie, bien austère, des solennités liturgiques, toutes en latin... Elle rejetait cette "éducation", gémissant sur les mutilations qu'elle avait alors subies, mais, à me voir moi dans une

situation infiniment meilleure que la sienne, elle était heureuse. Un jour elle exprima le désir de revoir son pays natal: Moye, en Haute-Savoie, non loin de Rumilly, et d'y retrouver l'ancienne maison de ses parents, où elle était née. Un dimanche de Juillet nous fîmes tous deux ce voyage. Le train nous conduisit à Rumilly, et de là nous allâmes à pied, à travers la campagne. Il faisait chaud. Cette marche, qui fut longue, la fatigua beaucoup. Nous revîmes le domaine familial. La maison était bâtie sur une petite butte; elle était dans un état vétuste, et occupée, je crois, par des italiens. Maman contempla longuement les murs, les alentours, les bosquets d'arbres. Nous entrâmes dans la pièce au sommet d'un escalier de bois disloqué et branlant. Le couple qui se trouvait là nous fit asseoir et nous offrit quelque chose. Maman laissait errer longuement son regard sur les poutres noircies du plafond, le montant de la cheminée... cherchant à rappeler ses souvenirs enfouis dès ses toutes premières années. C'était poignant, et même pénible. Elle ne reconnaissait plus rien... Elle exprima son regret: la propriété magnifique qui, depuis les années 1600 - combien de générations ? - avait fait la richesse de la famille, avait été dilapidée et dispersée... le passé ne reviendrait plus. Il y avait eu des disputes entre les frères à propos de l'héritage... Tout cela restait confus dans sa mémoire. Nous nous rendîmes ensuite au cimetière où les noms étaient à peine lisibles sur une pierre déjà rongée par le temps. Maman n'était jamais venue sur ce vieux caveau. Elle fut très émue. Je sentis qu'il y avait quelque chose dans l'air, ou quelqu'un, je ne saurais trop dire. Après une brève prière, nous revînmes à la gare, puis à Chambéry, chez Pounette, où maman couchait habituellement.. Dans la soirée, à la fin d'un long jour, je regagnai le collège.

Et là, alors que je lisais les matines dans mon bréviaire avant de me coucher, voici que se produisit un phénomène étrange: il me sembla que les parents et les ancêtres de ma mère l'appelaient au Paradis, et qu'ils désiraient ardemment qu'elle les rejoignit au plus vite. Je luttais contre cette influence céleste. Je ne pus la supporter. Je sentais trop que ma mère m'était indispensable, comme une compagne irremplaçable. Je voulus la retenir sur la terre, et j'adressai à Dieu, avec larmes, une ardente supplication pour que les jours de ma mère fussent prolongés, comme le fit Ezéchias dans son cantique. Ma prière dura une bonne partie de la nuit, dans une très grande angoisse, devant cette horrible nécessité de la mort. Certes, j'étais assuré que maman mourrait un jour: je n'avais pas encore l'audace de croire aux promesses du Christ. Mais je désirais seulement que maman me fût encore laissée quelque temps.

Le lendemain matin, après avoir célébré ma messe, sous le poids de mon inquiétude, je descendis à Chambéry. En arrivant chez ma soeur, je lui demandai des nouvelles de maman. Elle me dit qu'elle avait eu une hémorragie pendant la nuit. "Je me suis levée, me dit-elle, vers deux heures du matin, et j'ai vu que son oreiller était tout rouge de sang". Elle aussi avait été poussée par une sorte de pressentiment: maman, la veille, s'était couchée très fatiguée. Elle l'avait alors réveillée, et arrêté ce flux de sang en lui bourrant du coton dans les narines. Maman était au lit: elle m'accueillit, pâle, mais vivante. Je rendis grâce à Dieu. Il avait exaucé ma prière. Mais finalement, avec le recul du temps, je me rends compte qu'il eût été peut-être meilleur pour maman de s'en aller à ce moment-là... La suite de ses jours sur terre ne fut qu'une douloureuse décrépitude.

C'est vers cette époque également que maman pensa à son tombeau. Ses affaires marchaient assez bien, et elle avait pu mettre une petite somme d'argent de côté pour se faire construire un caveau au cimetière. Elle désira que mon père fut exhumé et déposé dans ce caveau. Il fallait qu'un membre de la famille fût présent à cette opération pénible. Maman n'en eut pas le courage: elle me demanda de m'y rendre. J'y allai donc, et je récitai l'office des morts en jetant un coup d'oeil sur le travail des fossoyeurs. Ils sortirent de la fosse le cercueil qui s'était enfoncé sous le poids de la terre. Ils en retirèrent des ossements noirâtres enveloppés de bribes de vêtements: ce beau costume bleu-marine... La décomposition cadavérique avait fait son oeuvre. Mon père avait subi la sentence portée après la faute: "Tu es poussière, et tu retourneras à la poussière." J'acceptai l'objectivité de cette chose horrible sans larmes. Il m'était trop évident que ces restes misérables n'étaient pas mon père, et qu'il était ailleurs, dans une toute autre dimension. Cette pensée, inspirée par la foi, la foi que j'avais à ce moment-là, empêchait presque entièrement ma tristesse et mon chagrin. Je remerciai les fossoyeurs, lorsqu'ils eurent transféré ces restes dans un cercueil tout neuf qui fut déposé dans le caveau. Ma mère, à la maison, m'attendait anxieuse. Elle espérait peut-être quelque chose... Je lui dis ce qu'il en était en termes discrets. Elle fut bouleversée. Je compris que lorsque l'on voit les choses du côté de l'amour, la mort reste rigoureusement intolérable, et nulle foi ne peut apporter la sérénité ni la pleine consolation. Comme je le pus, j'invitai maman à considérer la résurrection du Seigneur, présage certain de notre propre résurrection. Elle écoutait mes paroles, mais je vis bien que celles-ci ne pouvaient pas descendre au secret de son coeur. Elle fut néanmoins contente de savoir qu'elle reposerait au côté de papa en attendant ce jour-là...

Je compris alors que ma mère n'était plus à moi, et qu'elle était toute tournée vers l'autre monde. Je la sentis, en effet, se désintéresser progressivement de mes affaires, de mes travaux, de mes pensées. Maman commençait à mourir, déjà, en se résignant à la mort. Je ne sais ce qui provoqua le mal dont elle souffrit pendant les neuf ou dix derniers mois de sa vie sur terre. Je suppose qu'à la suite d'une chute qu'elle fit en descendant d'un train, une lésion au cerveau ne cessa plus de s'amplifier. Elle perdit progressivement ses moyens.

Je me souviens qu'elle fit un pèlerinage à Lourdes, en 1950, à l'occasion de l'année sainte. Elle en fut grandement consolée et fortifiée dans la foi, je veux dire dans cette foi élémentaire, celle de tous les chrétiens depuis la fin de l'époque apostolique. Elle consiste essentiellement dans l'assurance de la vie éternelle après la mort et de la future résurrection. Je pense qu'elle avait goûté à Lourdes, comme beaucoup de pèlerins un avant-goût des joies célestes, avant-goût très lointain, évidemment. De ce fait, elle pouvait se laisser mourir en paix. Elle croyait ainsi se soumettre à la "volonté de Dieu"...

Pour moi, je m'étais si bien habitué à mon métier de professeur que je finissais par le trouver fort agréable. La bibliothèque du collège comportait tous les auteurs désirables, anciens et modernes, pour que je pusse les consulter et trouver de éléments de solution pour les problèmes qui me préoccupaient. Je lus ainsi la grosse "Histoire de l'Eglise" de Fliche et Martin, pour y apprendre à travers quelles tempêtes, avait cinglé la barque de Pierre, sans y être engloutie. Je lus aussi les auteurs anciens, les tragiques, les philosophes, les historiens, Tacite, Tite-live... et même certains pères de l'Eglise dont les

ouvrages commençaient d'être publiés par les "Sources chrétiennes", et aussi dans la collection "Guillaume Budé". Tout cela complétait harmonieusement la formation mathématique et scientifique qui allait comme naturellement dans le sens de ma nature profonde.

J'avoue que les impulsions sexuelles que je ressentis alors, plus fortes que précédemment, me posèrent problème. Je recherchai dans les moralistes des éléments de solution. Je n'en trouvai point. La confession fréquente, auprès d'un confrère compréhensif me libérait de mes "péchés", et dissipait mes craintes. J'évitai le plus possible les "mauvaises pensées", comme on me l'avait toujours recommandé. Je me donnai entièrement à mon travail et mon corps restait en général assez paisible pour ne point m'inquiéter. Toutefois un certain vide se creusait en moi, une insatisfaction générale que ni l'étude, ni les agréables conversations, ni les sorties en montagne, ni la musique, ni même la prière, ne pouvaient combler. Je me mis à lire saint François de Sales, notamment sa correspondance avec Sainte Jeanne de Chantal, du moins ce qui en est publié. Je compris alors quel rôle éminent avait joué dans la vie de cet Evêque, Docteur de l'Eglise, l'amour de cette femme d'élite avec laquelle il avait pu ouvrir si simplement son âme, et dont il était si ardemment aimé. Je fis une prière un jour, au cours d'une promenade solitaire, qui me conduisit sur le sommet d'une colline dominant la plaine de Challes Les Eaux. Je priai Dieu pour qu'il veuille bien combler mon cœur par un grand amour. Je ne prévoyais pas à quelles tribulations m'exposait cette prière, car elle fut exaucée au-delà de ce que je puis dire.

Mademoiselle Frassy, ancienne directrice de la colonie de vacances de Challes Les Eaux était alors à La Villette, et faisait la classe aux élèves de la préparatoire, la septième. Sa santé était devenue fragile. Elle souffrait du cœur. Et cependant elle continuait à se dépenser au-delà de ses forces. L'abbé Mermet, qui avait été ordonné prêtre deux ans avant moi, était lui aussi professeur à la Villette. Sa grande piété lui avait fait prendre l'initiative d'une réunion hebdomadaire, entre les professeurs qui le désiraient, autour de l'Evangile afin d'en approfondir la doctrine et les préceptes. Il y avait là François Porraz, qui avait mon âge, François Bollon, Giraud, Bottex, quelques autres et moi-même. Nous lisions et causions avec une gravité toute souriante. Ces moments étaient riches et précieux.. L'abbé Mermet aimait mademoiselle Frassy. Elle l'aima. Leur amour resta une communion d'âme et d'esprit assez extraordinaire. Puis l'abbé Mermet, qui avait été prisonnier en Allemagne, tomba malade, atteint de tuberculose, et dut être hospitalisé. Mademoiselle Frassy en fut bouleversée. L'état de l'abbé Mermet empira rapidement. Il fut transféré à Grenoble dans un service spécialisé. Rien n'y fit. Je me souviens être allé le voir, un froid matin de Décembre, dans le brouillard, avec le chanoine Collomb. Il expirait. Je crois que c'est à moi qu'il adressa ses dernières paroles. C'était aux environs du 8 Décembre, fête de l'Immaculée Conception.

Mademoiselle Frassy crut perdre la raison. Cette épreuve fut trop douloureuse: elle dut être hospitalisée. Elle faillit perdre la foi. J'allais souvent la voir. Elle me confia les lettres de l'abbé Mermet. Je les lus. J'étais peu capable de les comprendre, à cette époque. Je ne réalisai pas ce que pouvait être la souffrance de l'amour déchiré. J'étais devant un mystère. Cette femme était presque en révolte contre Dieu. Je comprends pourquoi, aujourd'hui. Je suis assuré que si leur amour avait été dirigé par une foi

parfaite, il eut été porteur d'immortalité. Quand donc l'amour obtiendra-t-il la pleine victoire sur la mort ? Telle était au fond la véritable question... Elle commençait tout doucement à se former en moi.

En effet, c'est à cette époque que je lus le "Traité de l'Amour de Dieu" de saint François de Sales. Je voudrais pouvoir le relire aujourd'hui pour en faire la psychanalyse, car je suis assuré que ce grand saint a écrit ce gros ouvrage pour justifier à ses yeux, aux yeux de sa conscience, la légitimité de l'amour qu'il portait à sainte Jeanne... Mais ceci est une autre question. A cette époque je cherchais avant tout à appliquer mon principe: lire autant que possible tous les ouvrages des auteurs dont je devais parler à mes élèves. L'entreprise de saint François dans cet ouvrage est immense: il cherche à ramener toutes les connaissances de son temps, surtout philosophiques, à l'unique fondement de la nature humaine, le sens de sa destinée, la source de sa joie et de son bonheur: l'amour de son Créateur. Je passai assez vite sur les premiers livres, à vrai dire difficiles, et reflétant une science et des méthodes périmées. Je me délectai devant l'évidence paisible et suave de nombreux passages. Enfin, j'arrivai au Livre XII, qui se termine par une réflexion de ce genre: "Voici donc écrit maintenant le Traité de l'Amour de Dieu. Il faudrait écrire de même un "Traité de l'amour du prochain," mais il ne m'appartient pas de le faire. Je sais que le Seigneur suscitera lui-même dans son Eglise un de ses serviteurs qui accomplira ce grand oeuvre".

En lisant ces phrases, je fus littéralement secoué par un frisson très violent qui me parcourut du sommet du crâne jusqu'aux orteils, et j'entendis une voix intérieure qui me disait: "C'est toi qui écriras ce livre". Je restai là, pantois, médusé, pendant un bon moment prenant pleinement conscience de cet événement psychologique et surnaturel que je sus être d'une extrême importance. C'était une parole du Seigneur aussi évidente que la lumière du jour. Je lui donnais donc mon consentement, sans aucune réticence, comme au jour de ma vocation sacerdotale, le 12 mai 1932, mais je savais que je n'avais pas les compétences pour entreprendre et achever un tel travail.... Je devinai bien, que, dans l'amour du "prochain", il faudrait inclure l'amour de l'homme et de la femme, et rien ne me semblait plus périlleux que ce point. Cependant cet appel du Seigneur allait orienter désormais toute ma vie. Toutes mes recherches, tous mes travaux, toutes mes observations, toutes mes conversations se présentèrent comme autant de terrains où je glanais toutes sortes de gemmes ou de simples cailloux, destinés à un examen et un triage en vue de la future construction. Je ne parlai à personne de cette affaire, trop intime, qui eût paru prétentieuse ou insensée. Je puis en parler maintenant que le travail est terminé.

Il n'était d'ailleurs pas question de le commencer aussitôt: l'abbé Therme, notre professeur de théologie mystique, au séminaire, m'avait dit un jour dans un entretien particulier, que ce n'est qu'à cinquante ans qu'un homme peut accomplir vraiment sa vocation. J'avais une trentaine d'années seulement: j'avais donc vingt ans devant moi. En vingt ans le Seigneur peut lui-même écrire beaucoup de choses dans la vie d'un homme.

En 1952, à la fin de l'année scolaire, le Supérieur du collège, qui était alors le chanoine Carret, me dit qu'il serait bon de me sortir un peu de la "boite", et d'aller compléter mes études de mathématiques à Lyon. Je lui fis quelques objections, car

j'aimais bien mon métier de professeur, et je m'y serais volontiers installé. Il me fit remarquer à quel point une vie sédentaire, dans un rythme trop régulier, avec toujours les mêmes visages, dans un cadre aussi artificiel que celui du collège, risquait d'encrasser un homme et de le scléroser dans ses habitudes. Il avait raison: le changement d'air, la rencontre avec d'autres personnes, l'affrontement avec un nouveau milieu ne pouvaient m'être que profitables. De tels propos de la part du Supérieur me révélèrent sa largeur de vue: il n'hésitait pas à compromettre quelque peu la marche de sa maison, pour permettre à l'un de ses professeurs de développer ses talents. Je compris. Intérieurement je voyais bien le doigt de Dieu dans cette affaire: ma prière en vue d'un grand amour, l'appel qu'il m'avait fait à la suite de saint François de Sales, et la décision de mon Supérieur étaient les trois aspects d'une même Volonté sur moi. Il me fallait casser ma coquille: celle du professorat, pour parvenir, si possible, à la plénitude de l'âge du Christ, qui est tout autre chose !... Le chanoine Carret avait pour ami l'un des curés d'une paroisse de Lyon. Ils avaient fait ensemble leurs études à Rome. Ils conclurent donc l'affaire entre eux: je logerai et mangerai chez lui, comme prêtre assistant de sa paroisse, tenu à assurer quelques activités secondaires, et j'aurai tout mon temps pour fréquenter la Faculté des Sciences.

Au mois d'octobre 1952, je me rendis donc à Lyon, à la paroisse Saint Joseph des Brotteaux.

Fin du chapitre 4.